

Bernard
Musson



Sur un plateau

préface de Vincent Roca

Remerciements

C'est à toi, ma chère Caroline, que je dois d'avoir eu l'audace de commencer ce recueil de souvenirs et d'anecdotes. Il est donc bien normal, qu'en guise de préambule, je te dédie ces premières lignes. Oui, premières... à quatre-vingt-deux ans ! Il faut vraiment que je n'aie pas le sens du ridicule pour oser m'embarquer dans pareille aventure !

Remarque bien que tu n'as pas été la seule à m'encourager de la sorte et tu peux en partager la responsabilité avec quelques amis qui, m'écoutant avec indulgence raconter mes petites histoires, m'ont conseillé de coucher ces dernières par écrit. Qu'ils en soient donc remerciés.

Je tiens également à dire toute ma reconnaissance :

*à Lilyane Ducher-Grandjean aux doigts habiles et à son mari,
Patrice Ducher, mes deux talentueux complices.*

*à mon fils, Pierre, conseiller technique selon mon cœur,
et concepteur-réalisateur de toute la mise en pages.*

à la mémoire d'Edmond Pauly dont vous avez pu apprécier en couverture les talents de caricaturiste et à son épouse.

à Patrice Dard, Jean-Marie Carpentier et Madame Frédéric Dard pour leur aimable autorisation d'utiliser la verve de San Antonio. Encore merci.

Merci aussi à Vincent Roca, pour les risques qu'il a pris en disant tant de bien de ma prose.

*À mes enfants
que j'aime tant
B.M.*

*« Le regard quêteur que l'acteur promène
circulairement, même dans ses préoccupations
les plus graves, afin de s'assurer qu'on le regarde
et qu'il est reconnu. »*

Jules Renard

Préface

Mon ami Bernard Musson me pose un grave problème de conscience ! Il me demande une préface pour son livre dans lequel il a eu la gentillesse de me consacrer un chapitre ! C'est un peu comme si, toutes proportions gardées, on demandait à Mona Lisa de faire un commentaire sur La Joconde. Rassurez-vous, je ne suis pas Mona Lisa, Bernard n'est pas la Joconde, même si son sourire est charmant... Alors je me lance !

Vous connaissez Bernard Musson. Son nom, peut-être pas, mais son visage, oui. Pour peu que vous ayez fréquenté les salles obscures au demi-siècle dernier, vous l'avez croisé des dizaines de fois, peut-être même des centaines si vous êtes un fou de cinéma. Jetez un coup d'œil aux photos qui sont dans ce livre, je suis certain que vous allez vous écrier : « Ah, c'est lui ? ». Oui. C'est lui. Et lui encore. Et encore lui. L'inconnu notoire.

Bernard, accroche-toi, toi qui fus moine (chez Buñuel), te voici désormais patrimoine !

A quelques heures près, le premier film dans lequel figure Bernard Musson sortit sur les écrans au moment où moi-même je sortais du ventre de ma mère... Il y a des coïncidences qui ne trompent pas ! Ne m'en veux pas, Bernard, mais je ne peux que constater que ta carrière cinématographique a le même âge que moi. C'est idiot à dire, mais j'ai l'impression d'avoir ainsi été un peu à tes côtés, sans que l'on se connaisse. Car j'ai connu Bernard il y a très peu de temps, mais une solide amitié est née et ce livre, qu'il a écrit avec tant de sérieux et d'application, tant de délicatesse et de malice, j'ai eu droit d'en avoir quelques extraits, racontés de sa propre voix, chaude et pleine d'émotion, avec les yeux qui brillent, un rire sonore et toujours, cette petite pirouette à la fin, comme si tout cela n'était pas très important.

Sa première apparition (mais non, Bernard, tu n'es pas la Sainte Vierge !) à l'écran fut dans le film Jeux interdits de



René Clément et depuis lors, jouer ne lui fut jamais interdit. En six décennies, cet homme, comme la Terre, a beaucoup tourné. Et comme la Terre, il a l'épaule solide, l'écorce et la voûte, plantaire, certes, mais bien galbée...

Ce livre témoigne de toutes ces années de travail, de cet amour du « métier », un métier de saltimbanque, pas un métier de paillettes, non, un métier à taper aux portes, à décrocher des rôles, un métier à fabriquer des personnages, à traverser tous les décors, à arpenter tous les plateaux, radio, télévision, théâtre, cinéma, à côtoyer les plus grands (enfin, ceux qu'on appelle les plus grands, les Fernandel, les Gabin, les Pierre Fresnay, les Belmondo... mais Bernard les dépassait souvent d'une tête ! Quand je pense que même Cary Grant lui a, si j'ose dire, donné la réplique !), un métier à tisser des liens d'amitié, à regarder, à sentir, à enregistrer, à nourrir sa mémoire...

Je parle beaucoup de cinéma. Parce que la « lampe magique » permet de revoir Bernard sous toutes les coutures, si j'ose dire ! Les coutures de ses costumes divers et variés... Mais les récits de Bernard parlent beaucoup de théâtre. Sa grande passion. Même quand la mise en scène et les circonstances font qu'en un mois de représentations de La reine morte à la Comédie Française, personne ne peut se targuer de l'avoir jamais aperçu ! Jusqu'où aura-t-il porté la discrétion !!!

Mais je m'aperçois que je raconte le livre. Arrête-moi, Bernard !

Lisez ces courts chapitres faits de douceur et de délicatesse, vous êtes en pays de connaissance. Savourez l'anecdote, c'est drôle, tendre, parfois piquant, d'une écriture parfaite, oh, vous ne prendrez pas Bernard en défaut, c'est un amoureux de la langue française ! Au détour d'une phrase une flèche siffle, joliment vacharde, délicieusement empoisonnée, si loin de toutes les approximations de la langue qui truffent tant d'écrits actuels ! Ecoutez-le parler de cette « jeune personne qui n'était là que parce qu'elle avait eu des bontés pour le producteur du film »... et face à la « jolie personne », Gabin

a le « mufle léonin » et les « yeux d'aigues-marines », c'est tout Musson ! Mais ne rêvez pas ! Bernard



n'a qu'un défaut : jamais une once de méchanceté, pas de sournoiseries, il ne tape sur aucun de ses « collègues » de travail, et l'on voudrait parfois le titiller un peu, pour lui faire cracher le morceau ! Peine perdue ! Bernard Musson aime trop la vie, il a trop de respect pour les gens, pour son métier, et il a en même temps, un tel regard amusé sur tout cela, qu'il est inutile de le détourner de son chemin : il passe, élégant et rare, il se prête au jeu de la vie, saltimbanque précieux, ami de toujours, inconnu notoire !

Vincent Roca



BEN-HUR À ORLÉANS

Comme la plupart des enfants, je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferais plus tard. Je savais seulement que ce ne serait pas la même chose que mon père, négociant en faïences, porcelaines et verreries, descendant d'une longue lignée de négociants orléanais, estimé de ses collègues, apprécié de ses clients, mais que j'ai tant entendu durant toute mon enfance, se plaindre avec ma mère, en dépit d'un travail acharné, de difficultés financières sans fin, que je savais au moins une chose : jamais je ne lui succèderais à la tête d'un modeste commerce qui ne nous apportait que la certitude d'incessantes angoisses.

Remarquez bien qu'en ce qui concerne ce dernier trait, j'aurais peut-être mieux fait de ne pas m'embarquer dans l'aléatoire métier de comédien car pour ce qui est de l'angoissante incertitude, j'allais être servi !

Certes, nous ne manquions de rien mais si je participais à de petites saynètes théâtrales dans le cadre de mon lycée, je n'assistais guère à des représentations qui auraient pu éveiller en moi une vocation d'acteur.

Nos soirées, dans une maison vétuste qui devait être totalement détruite par les bombardements du 15 juin 1940, se partageaient entre l'écoute de la radio et celle de ma mère qui jouait joliment du piano tandis que je m'enfonçais dans mon sommeil d'enfant.

Mon plus ancien souvenir de spectateur est celui de spectateur de cinéma. Il remonte probablement à l'année 1930. Quand je dis "de cinéma" j'exagère un peu car, en réalité, cela se passait donc à Orléans, sur la place principale à côté de laquelle nous habitions, mes parents et moi.



Les projections de films qui n'avaient d'ailleurs lieu qu'en été sur une grande toile tendue entre deux mâts étaient organisées par le "Grand café" dont les tables débordaient largement le trottoir. Les spectateurs étaient groupés autour de guéridons de marbre et sirotaient leurs consommations.

La première fois que j'y suis allé, c'était avec mon père et le film projeté ce soir-là était Ben-Hur, muet évidemment, ce qui permettait au public d'échanger à haute voix des commentaires qui ne dérangent personne.

Mais je me souviens très bien avoir été fasciné par la séquence de la course de chars dont les images de poursuites surgissaient dans la nuit orléanaise.

Ma mère était restée à la maison pour s'occuper de ma petite sœur et j'étais très fier de cette sortie "entre hommes".

La violence des images, la douceur de la température, la présence de mon père, tout est inscrit dans ma mémoire mais je crois que le souvenir qui domine en moi reste les gazouillis des hirondelles tournoyant sans cesse au-dessus de nos têtes à la recherche des insectes poursuivis dans la nuit d'été.



OÙ JEUNESSE SE PASSE

Acette époque lointaine, Orléans n'était encore qu'une ville provinciale d'une très moyenne importance, relativement proche de Paris. Mais deux heures au moins, par voiture ou par train, nous séparaient de la capitale et je crois qu'un seul événement annuel était susceptible de provoquer la venue de parisiens ou d'étrangers : les solennelles Fêtes de Jeanne d'Arc où la moitié de la ville regardait défiler l'autre moitié pour commémorer la délivrance des Orléanais le 8 mai 1429. Et cette célébration était bien la grande affaire de l'année.

Pour le reste... Nous ne voyions les films dits « récents » que plusieurs mois après Paris, les radios grésillantes ne diffusaient que peu de programmes, et le théâtre municipal, seule salle à présenter des spectacles vivants se contentait d'accueillir des tournées de comédies boulevardières, des vaudevilles militaires bien épais, des revues montmartroises plutôt coquines.

Et c'est à la représentation de l'une d'elles que mes parents m'ont emmené, uniquement pour ne pas me laisser seul dans la grande maison déserte. J'étais sagement assis entre eux et ma mère guettait mes réactions devant un genre de spectacle que je voyais pour la première fois. Or, le seul souvenir que j'en garde est celui d'une rangée de dames qui levaient la jambe toutes en même temps, avaient probablement les seins nus et portaient comme coiffure un immense pavillon de gramophone ! A ce moment, elle me l'a raconté maintes fois par la suite, ma mère a observé mon visage pour y trouver une réaction et n'y a vu qu'un grand sérieux mêlé d'une triste réprobation pour un surprenant spectacle aussi affligeant... Il paraît que



j'avais l'air désespéré !

A côté de cela, il n'y avait guère d'activités théâtrales locales et les œuvres classiques n'étaient présentées qu'au cours de matinées auxquelles nous allions assister en rangs par deux, classe par classe, sous la surveillance indifférente d'un prof sans autorité.

Mais ces séances étaient pour moi un véritable supplice à cause du chahut imbécile de la majorité des lycéens. Ils ricanait, se lançaient des projectiles et braillaient jusqu'à couvrir les voix des interprètes qui finissaient par interrompre la représentation pour nous invectiver sans le moindre résultat !

Moi, je mourais de honte et j'ai su, plus tard, par de pauvres comédiens qui étaient ainsi spécialisés dans ce qu'ils appelaient des « scolaires », à quel point ces modestes tournées, évidemment mal rétribuées, leur laissaient le souvenir de cauchemars d'autant plus profonds que les œuvres présentées ainsi étaient les plus géniales de notre patrimoine culturel.

Je n'ai d'ailleurs que peu de souvenirs de mes fugitifs passages sur la scène du théâtre municipal d'Orléans puisque j'ai quitté la ville lors de mes quinze ans en raison de la destruction de notre maison.

Je me souviens du moins d'une petite pantomime dans laquelle, au milieu d'une classe enfantine, je jouais le rôle de Cassandra et je sais que je me sentais à l'aise dans ce personnage de la Comédie Italienne qui, toujours dupé, affiche un visage sinistre d'oiseau de mauvais augure. Déjà !

Devenu plus grand, je n'ai pas oublié le récital de Madame Cécile Sorel où m'avaient entraîné mes parents (peut-être pour me décourager de la carrière d'acteur dont je commençais à parler beaucoup trop sérieusement ?) où j'ai beaucoup souffert en subissant les glapissements de cette vénérable comédienne qui paraissaient insupportables à l'adolescent que j'étais alors.



TOURNEZ MANÈGE

Petit garçon, j'étais souvent emmené par ma mère faire un tour de chevaux de bois au manège qui se trouvait devant la gare de notre ville. J'aimais bien. Sans plus.

Mais ce qui, par contre, me fascinait vraiment, c'était le spectacle de ce qu'on appelle un limonaire. Vous qui en avez vu aussi, vous souvenez-vous du dispositif ? Au centre du manège, posées verticalement, se trouvaient deux hautes caisses à claire-voie. De la première, sortait en se dépliant une large bande parsemée de perforations variées dont je ne m'expliquais pas du tout l'utilité. Ce large ruban passait sous un cylindre puis redescendait en se repliant dans l'autre caissette.

Ayant tout de même compris que c'était grâce à ce dispositif que les tuyaux d'un petit orgue faisaient entendre les ritournelles de romances à la mode ponctuées de cymbales minuscules tenues par un automate qui dodelinait de la tête en mesure, j'en demeurais pensif et il fallait toute l'insistance de ma mère pour m'arracher à ce fascinant spectacle et rentrer à la maison à l'heure du goûter.

Mais j'avais trouvé le moyen de prolonger mon émerveillement : dans le bureau du magasin de mon père, sur un haut tabouret, je plaçais le rouleau à pâtisserie de ma mère. Puis, je disposais sur le sol un autre rouleau de papier emprunté aux « toilettes ». Je le déroulais lentement de la main gauche jusqu'à le faire passer sous le cylindre de bois que je tournais de mon autre main et le laissais redescendre jusqu'au sol, de l'autre côté du tabouret. En même temps, pour que l'illusion fût complète, je fredonnais tout bas les rengaines dont la bonne à tout faire nous gratifiait en faisant la cuisine ou le ménage. Et j'étais bien heureux.

Evidemment, me manquaient les perforations de la



bande dont l'utilité me paraissait toujours mystérieuse. J'avais bien pensé à les faire au hasard au moyen d'un couteau pointu, mais la future utilisation du papier m'empêchait d'accomplir un tel geste qui n'aurait sûrement pas été apprécié de mes parents... C'était bien assez d'avoir à rembobiner le rouleau discrètement replacé à sa destination originelle !

Et voilà que, commençant à travailler à la radio bien des années plus tard, j'ai retrouvé la même fascination délicieuse dans les régies d'enregistrements : deux plateaux horizontaux échangeaient une étroite bande magnétique en la faisant passer d'une tête d'enregistrement à une tête de lecture et l'absence de tout changement apparent sur l'émulsion me retenait le plus longtemps possible auprès du preneur de son que je harcelais de questions tandis qu'il procédait au montage de l'émission.

Et, rentré chez moi, je retrouvais encore le même plaisir à voir tourner les bobines de mes enregistrements d'amateur passionné sur les différents magnétophones que j'ai possédé depuis un demi-siècle. Seulement, les techniques ont évidemment changé. Passées de l'analogique au numérique, on ne voit plus le cheminement de la bande d'un plateau à l'autre et je serais privé de ce fascinant spectacle... si je faisais encore de la radio !



À LA DÉCOUVERTE DE LA FEMME

En 1942, j'avais dix-sept ans et je logeais depuis la destruction de notre maison orléanaise, chez mon grand-père maternel dans la petite ville qui m'a vu naître à 20 kms de Paris. J'étais amoureux sans espoir, j'y préparais un bac sans illusions, ce qui ne m'empêchait pas de consacrer beaucoup trop de temps à la confection d'alexandrins besogneux destinés à une belle indifférente. Bien sûr, je rêvais de concrétiser le plus tôt possible mes aspirations sexuelles mais les filles de mon âge étaient aussi sages que prudentes et je ne possédais d'ailleurs que des notions très imprécises de l'anatomie féminine.

C'est pourquoi j'eus l'idée de me rendre au Concert Mayol, rue de l'Echiquier à Paris 10ème, où ce music-hall spécialisé depuis longtemps dans les spectacles de « nu » présentait chaque jour de jolies filles dénudées (dans la mesure où la Préfecture de Police les y autorisait !) et quelques « boys » beaucoup plus habillés. La direction devait gagner beaucoup d'argent car il y avait matinée et soirée tous les jours de la semaine, sans la moindre relâche et la salle était toujours pleine d'uniformes allemands. Le vestiaire débordait de casquettes à hautes visières, les officiers revêtus de leurs plus beaux uniformes porteurs de leurs décorations, leurs petits poignards argentés avec ceinturons, garnissaient les meilleures places tandis que les simples soldats se contentaient de situations plus hauts perchées... et du promenoir du rez-de-chaussée.

Ce dernier lieu, dont je ne sais s'il existe encore dans ce genre d'établissements, en dehors des Folies-Bergère, était situé derrière les fauteuils d'orchestre et les fauchés



comme je l'étais s'y pressaient, car si l'on devait y rester debout, le prix était des plus modestes.

Bref, je me trouvais ainsi un peu perdu au beau milieu d'une bonne partie de la garnison du « Gross-Paris » mais tous ces militaires, officiers et simples soldats, profitaient de la chaude température exigée par la tenue de ces demoiselles, ce qui les changeait des rigueurs de l'hiver sur le front russe ! Les militaires, pas les demoiselles !

Et puis enfin, je n'y étais tout de même pas le seul français et je ne m'y sentais vraiment coupable que de mon mutisme vis-à-vis de ma chère maman qui m'imaginait pendant ce temps studieusement penché dans ma « boîte à bachots » transpirant sur les comparaisons entre Corneille et Racine.

Enfin, n'exagérons rien, chaque revue du Concert Mayol se jouait durant plusieurs mois et leur style était très répétitif : sketches d'un niveau culturel forcément peu élevé, chansons à la mode, défilés de girls plus ou moins nues donnant lieu à des situations qui auraient été comprises par toutes les armées du monde, enfin : final avec toute la troupe.

Il y avait pourtant un tableau que l'on retrouvait semblablement dans chaque revue et qui me paraissait si original, si audacieux, que je m'en souviens encore après soixante-cinq ans : par une belle nuit champêtre, un chanteur gominé, une guitare en bandoulière, tourné vers la toile de fond où scintillait une lune bien ronde susurrerait langoureusement une rengaine à la mode de l'époque : « Bonsoir, madame la lune, bonsoir... ».

L'assistance conquise retenait son souffle et moi qui connaissais par cœur l'évolution de la situation, je me réjouissais secrètement à l'approche du dénouement : alors que la mélodie arrivait à son terme, le noir se faisait sur la scène, un seul projecteur dardait son rayon sur l'astre de carton dont on découvrait alors que, se déplaçant sur le côté, il laissait voir une belle paire de fesses, nues évidemment, ce qui provoquait immédiatement cris de surprise, rires de joie et applaudissements ravis...



Ce n'était pas la fin du spectacle mais c'en était le moment le plus audacieux et les beautés sublimes des tragédies classiques étaient bien peu de choses à côté de ça ! J'ai heureusement changé d'avis depuis !

Me croirez-vous maintenant si je vous dis que j'échouai à mon bachot et que ces après-midi buissonnières ne me firent avancer en rien dans mes connaissances anatomiques féminines ?



CHARLES DULLIN

(1885-1949)

Ah ! si je pouvais clore, avec celui qui fut mon professeur, la longue liste de ceux qui ont été et qui ne sont plus ! Alors que, justement, ce fut le doyen de ceux que j'évoque ici.

La qualité de l'enseignement de Charles Dullin m'avait été indiquée par un mien parent et je décidai de m'inscrire à son Ecole lorsque, fin 1948, m'étant séparé d'un ami photographe avec lequel je ne m'étais pas entendu et les conditions de vie redevenant peu à peu normales, j'osai venir à Paris tenter ma chance dans le métier qui me faisait toujours rêver.

Cette Ecole, située dans un bâtiment vétuste de la petite rue de l'Armée d'Orient, dans le 18ème arrondissement, ne semblait pas trop exigeante sur le plan financier. Elle était dirigée par un homme charmant, Lucien Arnaud, et l'enseignement y était prodigué par de forts honnêtes comédiens comme, pour ne citer que les survivants, Charles Charras qui était aussi secrétaire du Patron et adaptateur de grands auteurs classiques, Monique Hermant-Bosson ou Marcel Marceau , génial rénovateur de mimes et de pantomimes qui l'ont fait connaître dans le monde entier !

Quant à Dullin lui-même, il ne venait guère qu'une fois par semaine, encore heureux si des représentations en province, les répétitions d'une nouvelle pièce ou... des problèmes de santé ne l'en empêchaient pas.

Evidemment, ses cours personnels, que l'on qualifierait maintenant de « masters » étaient très courus et le grenier qui nous servait de salle d'auditions refoulait les élèves en retard



jusque dans l'escalier. Il est vrai que le Patron se montrait généralement sans pitié et nous, auditeurs, ressentions un peu le plaisir malsain de spectateurs d'une exécution capitale. Pour ma part, je n'oublierai jamais son verdict sans appel après un Mascarille des « Précieuses Ridicules » que j'avais osé lui présenter !

Je ne m'attarderai pas sur les caractéristiques d'un enseignement dont ont longuement parlé, dans de nombreux ouvrages, des gens beaucoup plus qualifiés que moi. Je dirai seulement que je regretterai toujours de n'avoir pas connu plus tôt semblable formation ni fait partie d'une troupe au prestige incontestable.

Je rappellerai brièvement que les grands principes de l'Ecole étaient basés essentiellement sur des techniques corporelles qui imposaient l'étude de la respiration et de l'articulation. Ce qui permettait au comédien, même débutant, de se faire bien entendre et comprendre du spectateur le plus éloigné.

Dullin attachait une grande importance à l'improvisation et ses exercices, dont la pratique nous mettait souvent en joie, nous apprenait à ressentir avant de chercher à exprimer, regarder avant de décrire ce qu'on a vu, écouter avant de répondre. Et sans chercher à renouveler la grande époque de la Commedia dell'Arte, il préconisait l'usage des masques et demi-masques qui privaient l'interprète de la facilité des mimiques faciales.

Enfin, consacrer son talent à ne jouer que de grands auteurs, classiques ou contemporains, et respecter leurs œuvres avec l'humilité de ceux qui ne seraient rien sans les disciplines d'une intrigue, d'un caractère et d'un texte. Telles étaient, je crois, les grandes lignes d'une Ecole qui existe toujours sans en avoir jamais dévié.

Mais le cancer du foie qui devait emporter notre grand homme le 11 décembre 1949 mit son Ecole dans une situation difficile, heureusement surmontée par le fidèle Lucien Arnaud accueilli, avec ses élèves, après quelques an



nées au théâtre Babylone, aujourd'hui disparu, par Jean Vilar, ancien élève, dans les nouveaux locaux du TNP au Palais de Chaillot.

La mort de Charles Dullin a eu un retentissement certain dans les milieux théâtraux du monde entier. Pour ma part, je me souviendrai toujours avoir passé deux jours pleins, sur les quatre qui nous séparaient de l'inhumation, à le veiller, en nous relayant jour et nuit. En attendant notre tour, nous campions dans un amphithéâtre de l'hôpital Saint-Antoine où avait eu lieu le décès. Et les internes, surpris de notre assiduité filiale nous ravitaillaient en gobelets de carton remplis d'un café revigorant.

L'enterrement eut lieu le 15 décembre au petit cimetière de Crécy-en-Brie, près de sa maison de Férolles et je me souviens très bien que, venus dans des autocars loués pour nous, c'est à pied que nous avons suivi, sous une fine pluie glacée, le cercueil porté par six paysans dont les silhouettes mouillées se détachaient, comme dans un film, sur le ciel gris.

Beaucoup plus tard, j'ai été contacté par des journalistes à l'occasion du centenaire de la naissance de Luis Bunuel comme je l'avais été un an plus tôt pour le cinquantenaire de la mort de Charles Dullin ! Ce n'est pas drôle tous les jours d'être du nombre des survivants. Et pourtant, c'est une faveur dont on voudrait bien jouir le plus longtemps possible...

Mais s'il est une chose qui me surprendra toujours, c'est de voir à quel point le nom de Charles Dullin reste encore connu de garçons et de filles de quinze et vingt ans, même s'ils ne se destinent pas aux métiers du théâtre.

Et j'ai toujours remarqué que, parmi les quatre fondateurs du Cartel vers 1925 : Jouvet, Baty, Pitoëff et Dullin, si le premier est encore connu grâce à ses rôles de premier plan au cinéma, les deux suivants sont totalement oubliés. Seul, Charles Dullin a laissé, par lui-même et ses héritiers, le souvenir du créateur qui a marqué le mieux l'évolution théâtrale depuis bientôt un siècle.



LA REINE MORTE ET MOI

*I*ls ne sont pas nombreux ceux qui peuvent dire de m'avoir vu sur la scène de la Comédie-Française. C'était dans *La Reine morte*, grande œuvre dramatique du non moins grand Henry de Montherlant. N'étant nullement de la Maison, qu'aurais-je pu y faire sinon la plus humble des figurations ? Ce devait être en 1949 et, m'étant présenté, j'ai été agréé pour participer au cortège royal qui, à l'extrême fin de la pièce, escortait la jeune défunte en présence de toute la Cour d'Espagne et du vieux roi entouré de nombreux seigneurs. Vu de la salle, avec le soutien d'une musique funèbre et dans une pénombre crépusculaire, c'était sûrement très beau. De mon point de vue, c'était autre chose.

Nous, l'escorte, étions disposés par taille croissante et les moins grands avaient la charge peu enviable de porter la civière et la défunte sur la plus longue distance. Mais mon 1m85 me permettait de clore le cortège et je ne m'en plaignais pas.

*Donc, je me présentais à chaque représentation de *La Reine morte*, signalais la feuille de présence, revêtais mon beau (?) costume de la Renaissance espagnole, culotte à crevés, plastron en métal, casque assorti, bottes et gants et, armé de la hallebarde de circonstance, après avoir attendu dans la grande loge des figurants, durant toute la représentation, le moment de justifier ma présence, je gagnais la coulisse attenante au plateau, chapeauté par le régisseur de service. Là, je me plaçais modestement en fin de cortège pour entrer en scène lorsque mon tour viendrait. Seulement, il n'est jamais venu.*

En effet, la mise en scène prévoyait que l'entrée du



cortège se ferait en même temps que la descente du rideau et que ce dernier toucherait le sol une fois entré le dernier des spadassins. Donc, moi.

Seulement, j'ai rapidement remarqué que, pour peu que le convoi n'entre qu'avec un léger retard, que ceux qui me précédaient ralentissent leur démarche solennelle et que je freine très peu la mienne, cela suffisait pour que mon pied surgisse de la coulisse au moment précis où le rideau de scène touchait le sol. Sans qu'aucun régisseur n'en ait, apparemment, pris conscience.

Après quoi, tandis qu'éclataient des applaudissements que je ne méritais vraiment pas, je faisais discrètement demi-tour, me déharnachais, me remettai en civil, recevais ma bien modeste enveloppe et, la conscience en paix, regagnais mon logis.

Voilà pourquoi, malgré toute ma bonne volonté, je n'ai jamais aperçu la salle de la Comédie-Française depuis la scène et pourquoi, réciproquement, aucun spectateur ne m'a jamais vu émerger un instant de la coulisse de la glorieuse Maison.



BEETHOVEN AU COUVENT

La première pièce que j'ai jouée s'appelait *A chacun selon sa faim*. Elle avait pour auteur un jeune journaliste parlementaire belge, Jean Mogin, et j'avoue à ma grande honte que je ne m'attendais pas du tout au triomphe de notre "générale" le 17 février 1950. Nous étions au théâtre du Vieux-Colombier, la mise en scène de Raymond Hermantier servait sûrement la qualité de l'œuvre et l'interprète féminine principale, Muriel Chaney, aussi belle que talentueuse, était pour beaucoup dans les ovations qui saluèrent la chute du rideau le soir de la première. La presse fut unanime à nous prédire une durable carrière et c'est ce qui se réalisa durant plusieurs mois.

Mais je ne veux pas oublier un petit bonhomme blond, aux mèches en désordre, trapu, à la nuque de taureau, au visage aimable sillonné de rides profondes que j'ai rapidement surnommé "Beethoven". Toujours souriant et plein d'humour, il était l'auteur de la musique de notre spectacle et s'appelait Georges Delerue. L'action qui se déroulait dans un couvent de nonnes à une époque indéterminée était soutenue par de très jolis motifs musicaux joués en coulisse sur un modeste harmonium devant lequel nous retrouvions chaque soir leur auteur lui-même, tant étaient limitées nos possibilités financières.

Et si je vous parle de lui, c'est parce que notre compositeur débutant a fait ensuite une belle carrière d'auteur de musiques de films, d'abord avec de brillants réalisateurs français comme Resnais, Godard, Truffaut. Puis, à Hollywood où il a encore beaucoup travaillé mais d'où il n'est, malheureusement pour nous, cinéphiles français, jamais revenu.



UNE BELLE HISTOIRE

Peu d'années avant la dernière guerre. Georges et Ludmilla Pitoëff qui dirigeaient alors le théâtre des Mathurins avec de grandes réussites artistiques et de grosses difficultés financières, de surcroît parents d'une famille très nombreuse, virent débarquer un compatriote démuné de tout et qui, après un séjour de trapéziste au Cirque d'Hiver où il n'avait récolté qu'un accident assez grave pour devoir renoncer à cette carrière, ne parlait que bien mal le français. Ils le recueillirent charitablement et l'employèrent comme machiniste ce qui lui permit, au moins, de ne pas mourir de faim.

Un certain temps passa, le protégé disparut un jour pour une destination inconnue, la guerre éclata, le directeur mourut et la famille Pitoëff oublia peu à peu le vagabond aux origines mystérieuses.

Dans les années qui suivirent, Sacha, le fils reprit ce qui avait fait le succès de ses parents. Doté d'un physique intéressant, il prit aussi l'habitude de séjourner à Hollywood pour y tourner des rôles de seconds plans, certes, mais dans des films qui avaient la caractéristique d'être réalisés autour de la même vedette qu'était devenu l'ancien vagabond qui avait demandé asile rue des Mathurins.

Oui, l'inconnu d'autrefois, aux yeux fascinants, au crâne totalement rasé, au charme fou, devenu une célébrité internationale, n'avait pas oublié ses bienfaiteurs d'avant-guerre et, pour leur prouver sa reconnaissance au-delà de leur mort, imposait leur fils dans des films dont il était la tête d'affiche, maintenant que sa notoriété lui permettait de telles exigences ! Car il s'appelait Yul Brynner !

C'est une histoire que j'aime bien raconter car figurez-vous, elle n'est pas tellement courante dans ce milieu que je connais bien. Dans les autres milieux non plus, d'ailleurs !



CURIEUX DESTINS

Je m'imaginai en arrivant à l'Ecole Dullin en janvier 1949 que tous ceux qui s'y pressaient étaient là pour être initiés au beau métier d'acteur. Et puis, j'ai pris conscience de ce que recherchait une partie d'entre eux : acquérir élocution, aisance et timbre de voix afin de briller en société, de conquérir un auditoire... ou de rencontrer d'éventuels partenaires de l'autre sexe ! Encore, ces derniers ne restaient-ils pas bien longtemps car l'austérité de l'enseignement et la somme des disciplines demandées décourageaient rapidement ceux et celles qui cherchaient autre chose que la pratique d'un art si exigeant.

Au milieu de dizaines de noms et de visages disparus de ma mémoire, j'ai souvenance de trois copains aux destinées bien différentes :

Le premier, petit bonhomme replet aux yeux rieurs était, à coup sûr, la vedette de l'Ecole où il triomphait aussi bien dans les rôles de valets de comédies que dans ceux de poignants innocents. Il nous faisait aussi bien rire qu'il savait nous émouvoir la minute d'après. Nous l'aimions beaucoup car s'il y en avait un dont la réussite ne faisait pas de doute, c'était bien lui !

Puis, nous l'avons perdu de vue, avons ignoré ce qu'il devenait et ce n'est que quelques années plus tard qu'il m'a téléphoné pour m'emprunter une somme relativement modeste, sans me cacher qu'il ne vivait que grâce à la générosité des anciens copains. Il s'était marié, avait un petit garçon, mais aucun engagement en vue.

Plusieurs mois plus tard, nous avons enfin appris que sa femme l'avait quitté, que son fils, renversé par une voiture était mort dans l'accident et que lui-même... s'était suicidé ! Connaissant son adresse, je suis allé interroger le patron de l'hôtel



plutôt minable où on l'avait trouvé après un temps infini car il avait fallu que la police alertée fasse enfoncer la porte.

Mon deuxième souvenir était un grand type très séduisant, beau physique de jeune premier, regard de braise, voix de bourreau des cœurs, doué d'un talent qui devait lui permettre toutes les conquêtes du répertoire, généreux et sympathique à tout le monde, peut-être un peu imbu de sa personne, mais qui ne l'aurait pas été avec une telle munificence de dons ?

Aux dernières nouvelles, il était dentiste sur la Côte d'Azur.

Quant au troisième, jeune séducteur aux yeux de braise, à la voix caressante, il était la coqueluche des demoiselles du cours.

Sans le moindre effort, avec son beau physique de héros romantique, il traînait tous les cœurs féminins derrière lui et l'on entendait sans cesse :

- "Jean-Loup, par-ci... Jean-Loup, par là... Jean-Loup, tu veux bien me donner la réplique ?"

Ce qu'il acceptait de faire avec une nonchalance bienveillante et lointaine mais sans savoir par cœur le texte du partenaire de sa camarade. D'ailleurs, je ne crois pas me souvenir de l'avoir jamais vu passer une seule scène pour son propre compte ! Le peu qu'il faisait suffisait à démontrer qu'il avait un joli talent. Et puis, il était si gentil, Jean-Loup, et si peu contrariant...

Il avait bien raison, Jean-Loup, puisqu'il est bientôt devenu Jean-Louis... Trintignant !



CYCLISTE DANS LE DÉSERT

Pendant des années, j'ai téléphoné sans cesse à des productions de cinéma et sillonné Paris en tous sens à la recherche d'un engagement, si modeste fut-il, dans un film en préparation. Les bureaux étaient généralement situés dans le quartier des Champs-Élysées ou les rues adjacentes et les studios de tournage se trouvaient dans la périphérie.

J'étais si acharné dans mes prospections que, tant que je n'avais pas été engagé, je ne lâchais vraiment prise qu'après les débuts du tournage. Je ne décrochais généralement que de bien petits rôles mais je n'acceptais jamais de figuration, sachant que cela ne m'aurait conduit qu'à l'engrenage sans fin de l'anonymat.

*Parmi les figurants "professionnels", la rumeur courait qu'un certain Louis de Funès avait fait ses débuts au cinéma parmi le public qui garnissait les gradins du cirque où se tournait le film *Au revoir, M. Grock*. C'était probablement vrai mais des milliers de figurants se sont ainsi bercé de l'illusion que semblable carrière s'ouvrirait devant eux s'ils acceptaient la servitude de la cohorte. Et cela, je ne l'acceptais pas.*

Ma situation n'en était pas plus brillante pour autant et mon seul moyen de transport était un vieux vélo. Je sais bien que les encombrements automobiles commençaient à peine et que les citadins ignoraient presque feux rouges et sens uniques, mais que d'averses et de vents glacés j'ai dû affronter en tant d'années !

Bien sûr, je m'appliquais à un minimum de correction vestimentaire pour affronter le barrage de secrétaires,



régisseurs et assistants avant de parvenir au bureau du réalisateur que je ne réussissais généralement pas à rencontrer !

Et parmi les dizaines de bureaux de productions de films qui régnaient à Paris dans les années cinquante, j'avais mes préférées où je savais que je serais accueilli avec une gentillesse qui me réchauffait le cœur.

Dans l'une d'elles, située rue La Boétie presque à l'angle de l'avenue des Champs-Élysées, où je savais que l'on préparait Le Grand jeu, un remake de film déjà tourné avant-guerre par Jacques Feyder et dont la direction serait, cette fois, confiée à Robert Siodmak, réalisateur estimable que j'ignorais totalement. Malgré mes tentatives réitérées, je n'étais jamais parvenu à le rencontrer jusqu'au jour où...

Il pleuvait très fort ce matin-là, j'étais trempé jusqu'aux os mais je pédalais vaillamment rue La Boétie lorsque, passant devant l'immeuble tant visité, j'ai vu un bonhomme replet, d'un âge certain, qui semblait attendre quelqu'un et qui ne pouvait être que celui que je poursuivais depuis si longtemps !

Un instant, j'ai hésité en raison de mon aspect pitoyable dont j'étais parfaitement conscient mais, ruisselant de pluie, j'ai osé m'avancer vers lui malgré ma crainte d'une rebuffade. Ce en quoi j'avais tort car, après m'avoir brièvement écouté, il m'a simplement dit : « Suivez-moi ».

Dans son bureau, il m'a remis entre les mains de ses assistants qui m'apprirent que j'étais immédiatement engagé dans un rôle que je tournerais en studio à Boulogne-sur-Seine et en extérieurs à ... Touggourt, dans le sud-algérien. Mon personnage comprenait plusieurs scènes avec Arletty et en compagnie de Gina Lollobrigida, Jean-Claude Pascal et Raymond Pellegrin ! Dates retenues, brochure confiée, contrat signé, rendez-vous avec le costumier, tout baignait dans l'huile.

Ce remake du "Grand jeu" n'eut pas beaucoup de succès il faut bien le dire, mais j'ai connu, grâce à lui,



l'enivrant parfum du métier dont je rêvais tant. J'ai découvert un aller par bateau, une traversée du désert, un retour par avion, la grisante sensation d'avoir acquis une toute petite importance. Très momentanément.

Tout cela parce que j'avais accroché le réalisateur en me présentant à lui, minable, ruisselant sous une pluie battante ! Car, j'oubliais de vous dire, mon personnage chassé de partout, ne se déplaçait dans le désert... qu'à bicyclette ! Et, croyez-moi, pédaler dans le sable saharien est beaucoup moins aisé que dire les quelques répliques que l'on m'avait confiées !



BELLE-MAMAN À LA PLAGE

Mes parents habitaient Orléans et avaient pour amie une dame, mère de deux filles dont l'une avait épousé un beau garçon, séduisant et sympathique, qui envisageait de devenir comédien.

C'était à peu près au commencement des années cinquante au moment où moi-même, frais émoulu de l'école Dullin, je sillonnais Paris, toujours à bicyclette, démarchant bureaux de productions et studios de cinéma de la proche banlieue, dans l'espoir d'y décrocher quelque petit rôle qui me permettrait au moins de subsister. Bien sûr, je harcelais aussi secrétaires et assistants en d'innombrables coups de téléphone à la radio et dans les sociétés de doublage, sans oublier les théâtres et même la télévision pourtant naissante à cette lointaine époque.

Un de ces étés-là, mes parents passaient quelques semaines à Saint-Lunaire, sur la côte d'Ille-et-Vilaine, dans la villa de leur amie d'Orléans. Là, se trouvaient également l'une des filles et son mari, lui-même originaire de la région.

Ce garçon, d'après ce que me racontait ma mère me décrivant l'atmosphère qui régnait dans la maison de famille, était la gentillesse, le calme, la discrétion même. Lui aussi, comédien débutant, était dans l'attente d'un engagement qui lui permettrait d'entrer dans la carrière dramatique.

Cependant, il paraissait en prendre très bien son parti et passait ses journées sur les rochers de la côte, contemplant sereinement le spectacle des vagues et de l'horizon...

Hélas, sa placide attitude désespérait sa belle-mère



qui, peut-être inquiète pour l'avenir du jeune ménage, harcelait son gendre de remontrances qui étaient toujours les mêmes :

-Vous ne pourriez pas vous remuer un peu au lieu de passer votre temps à ne rien faire ! Ça ne vous avancera à rien de rester à regarder le paysage ! Comment pouvez-vous espérer faire une carrière si vous ne vous bougez pas ?

Et la chère femme continuait, me citant en exemple en présence de mes parents que, d'ailleurs, cette situation gênait plutôt :

-Regardez un peu, Bernard Musson ! Lui, au moins, se remue, bouge, téléphone, voit des gens et en sera un jour récompensé ! Vous ne pouvez pas en faire autant ?

Lui et moi, nous ne nous connaissions pas du tout à l'époque mais je sais, toujours par ma mère, que ces incessantes diatribes ne semblaient absolument pas troubler le beau jeune homme !

Ce qui n'avait, heureusement, aucune importance car ce charmant garçon s'appelait... Jean Rochefort !



PRÉSENCE D'UN COMÉDIEN

Mon meilleur souvenir de spectateur au théâtre ?
Sans hésiter : une représentation de L'Arlequin serviteur de deux maîtres dans une mise en scène de Giorgio Strehler avec les admirables comédiens du Piccolo Teatro de Milan, joué pour la première fois au théâtre Marigny. Je ne comprends pas une syllabe d'italien, j'ignorais tout de la pièce et de son auteur, Carlo Goldoni. Et j'ai passé, grâce à cette merveilleuse équipe, la soirée la plus extraordinaire que j'aie jamais connue.

Ce devait être en 1953. Tout dans cette représentation était réussi. Les intentions et subtilités de l'auteur me semblaient compréhensibles et, à la fin j'ai, comme toute la salle, crié debout mon enthousiasme et ma reconnaissance. Ce qui, croyez-moi, était à l'époque beaucoup moins courant que maintenant.

Puis, rentré dans ma chambre de midinette, j'ai fait ce que je n'ai jamais refait pour qui que ce soit : j'ai écrit une lettre débordante d'admiration à l'adresse de celui qui avait une part si importante dans cette inoubliable réussite : il s'appelait Marcello Moretti et a été, peut-être bien, le plus extraordinaire Arlequin de tous les temps. Et j'en ai vu bien d'autres, souvent très bons !

Volubile, bondissant, pratiquant la danse, l'acrobatie, la jonglerie, il faisait passer, en italien, les nuances les plus subtiles du personnage vénitien le plus universel. Je ne l'oublierai jamais.

Je lui ai écrit sans en espérer de réponse, en une prose



digne de Mimi Pinson, prose qui s'est évidemment perdue parmi les milliers de lettres qu'il recevait probablement.

J'ajouterai que, le lendemain, la même troupe jouait Le Corbeau de Gozzi, que le cher Moretti, pratiquement muet, n'avait qu'à respirer une rose dans un coin du décor durant toute la pièce en écoutant ses partenaires... et que l'on ne voyait que lui !

Bien qu'il soit mort quelques années plus tard, je tenais à lui rendre ce bien tardif hommage.



DÉBUTS HIPPIQUES SANS LENDEMAIN

Dans les premières années de 1950 la mode, au cinéma, était aux films "de cape et d'épée". Jean Marais y triomphait, naturellement et d'autres s'y taillaient une place que beaucoup leur enviaient. Ce n'étaient que chevauchées, enlèvements d'héroïnes et duels de héros. Evidemment, Alexandre Dumas était mis à contribution mais la plupart des auteurs populaires recélaient des œuvres pleines de cavalcades et de cascades.

Et, la plupart du temps, lorsque je me présentais dans un bureau de productions cinématographiques, la première question était :

-Vous savez faire du cheval, naturellement ?

Je sais bien que certains de mes camarades ne reculaient pas devant un gros mensonge pour décrocher le moindre rôle, quitte à se ridiculiser la première fois qu'ils auraient à faire la preuve de leurs capacités, mais je n'étais pas de ceux-là et je préférerais ne pas connaître l'angoisse du jour où j'aurais eu à me hisser sur un animal, prestigieux certes, mais auquel, hélas, je ne connaissais rigoureusement rien.

Je m'en ouvris à un bon copain qui était dans le même cas que moi et nous décidâmes de prendre dans un manège hippique quelques leçons qui nous permettraient de ne pas faire trop mauvaise figure en position d'arrêt ou, à la rigueur, en avançant docilement d'un pas aussi lent que majestueux. On le voit, nos ambitions étaient modestes mais, en ce qui me concerne, c'était encore trop que prétendre à pareille ambition.

Ma première leçon se passa relativement bien... malgré mes difficultés évidentes à me hisser sur un cheval résigné. Une semaine plus tard, la seconde leçon commença normalement en



d'innombrables tours d'une affligeante mais indispensable monotonie, lorsque ma monture de ce jour-là fit un écart, oh ! bien modeste, mais qui me surprit suffisamment pour que je laisse échapper entre mes dents serrées un « Oh ! la vache ! » qui provoqua immédiatement le courroux sonore du professeur qui tonna bruyamment :

- Monsieur ! On n'injurie pas ainsi la plus noble conquête de l'homme !

Humilié d'être ainsi réprimandé devant tous les autres, j'achevai ma seconde heure vaille que vaille, quittai le manège et n'y remis plus jamais les pieds.

Peu après, les films de "cape et d'épée" passèrent de mode et furent remplacés par les histoires de gangsters modernes qui se poursuivaient à bord de "tractions avant". Mais là, j'attendis plusieurs années avant d'apprendre à conduire...



DE CHARYBDE EN SCYLLA

J'ai voulu, vers la même époque, jouer au producteur. Oh ! mon ambition était limitée ! Mon meilleur ami d'alors avait écrit une gentille comédie à trois personnages, Pardon chérie, qu'il avait la possibilité de faire jouer dans un petit théâtre aujourd'hui disparu, bien situé près de l'Etoile : la Comédie Wagram.

Le directeur, Maxime Fabert, finançait une partie du montage, l'auteur, Roger Saltel, y participait, les trois comédiens, Louis Velle, Denise Provence et Pascale Roberts, acceptaient le risque de jouer gratuitement, la décoratrice, Gisèle Tanalias de même, bref, il était difficile de trouver plus modeste opération. Seulement, manquaient encore 500.000 très anciens francs.

Personne ne se doutait que c'était juste le montant de mes économies et nul ne me demandait quoi que ce fût ! Cette somme était le résultat de mon ardeur à décrocher de maigres cachets de cinéma, de radios, de synchros, gagnée péniblement en sillonnant Paris par tous les temps, juché sur mon vélo Solex qui remplaçait ma défunte bicyclette.

J'ai donc proposé, à la surprise générale, de vider mon livret de Caisse d'Epargne et l'une des deux comédiennes fit au producteur que j'étais devenu, l'amusante réflexion que voici :

-Alors, tu vas nous mettre la main aux fesses, maintenant ?

Naturellement, il n'en a rien été.

Les répétitions ont été confiantes et les représentations ont commencé dans un joyeux optimisme. Les amis in



vités ont été chaleureux, les critiques ont félicité l'auteur, ont parlé de la pièce avec indulgence seulement... seulement le public n'est pas venu. Du tout.

Au bout d'un mois, nous mettions la clé sous la porte et je n'avais plus, pour me consoler, que l'enregistrement sonore d'une tentative qui mettait une fin définitive à mon activité de producteur qui avait voulu tenter sa chance. Je n'avais plus qu'à remonter sur mon Solex et continuer ma quête perpétuelle d'engagements plus que modestes.

Heureusement, le directeur, bien obligé de reprendre un ancien succès, Isabelle et le pélican, m'y proposa un rôle que j'acceptai sans hésiter. Je reprenais donc mon métier habituel mais cet engagement ne dura pas bien longtemps non plus.

Dans la pièce suivante, le directeur m'offrit le poste de régisseur et unique machiniste ! C'est-à-dire que, cette fois, j'arrivais le premier, arrangeais le décor, préparais les accessoires, frappais les trois coups, actionnais le rideau avec lequel, à la fin, je rythmais le plus de "rap-pels" possibles puis rangeais tout, balayais le sol, vidais les cendriers et fermais la grille du théâtre que je quittais le dernier.

Enfin, dans une nouvelle création, le régisseur titulaire étant revenu de vacances, il n'y avait vraiment plus rien à faire pour moi...

D'ailleurs, quelques temps plus tard, Maxime Fabert mourut, le théâtre fut vendu pour être démoli... Et je suis probablement le dernier à me souvenir de tout cela.



ESPION MALGRÉ MOI

Vers la fin des années cinquante, nous avons découvert les joies de la “modulation de fréquence”. Il suffisait pour cela de brancher sur son vieux poste-radio un “adaptateur” qui donnait alors aux notes aiguës une brillance, un relief qui nous changeaient de la sonorité cotonneuse à laquelle nos oreilles étaient habituées depuis des temps immémoriaux. Au début, certes, cela surprenait mais devenait vite indispensable. J’ai gardé dans mes archives sonores des repiquages radio datés de septembre 1958 et qui sont, de plus, débarrassés de tous parasites intempestifs.

Je demeurais à l’époque dans une chambre de bonne située rue de Varenne et mon unique fenêtre surplombait l’hôtel Matignon, alors que le général de Gaulle régnait depuis peu à l’Elysée. Or, par le plus grand des hasards, je m’aperçus que, tâtonnant parmi les nouvelles longueurs d’ondes offertes par mon “adaptateur”, je pouvais capter, sans doute en raison de ma situation stratégique, celle qu’utilisait la police pour transmettre des messages qui, parfois en langage codé, n’échangeaient pas de secrets d’états.

Or, voilà qu’un beau jour, ou plutôt une fin de matinée, le général Eisenhower, Président des Etats-Unis, vient en visite officielle s’entretenir avec son homologue français. Il devait atterrir au Bourget et, accueilli par de Gaulle, descendre toute la rue La Fayette, la Madeleine et la Concorde jusqu’au Palais de l’Elysée.

J’ai eu, à ce moment la curiosité de chercher la longueur d’ondes de la police et j’entendis alors l’émission la plus inattendue jamais captée : le trajet du cortège décrit par les flics de base qui, depuis leurs voitures-radios échelonnées tout le long de l’itinéraire et relayées par l’intermédiaire de la Préfecture de Police, barraient les rues adjacentes devant les voitures officielles et les



rouvraient après le passage des deux Présidents qui, debout dans leur véhicule, répondaient par de grands signes aux acclamations de la foule massée sur les trottoirs.

Ce qui donnait à mes oreilles attentives et ravies :

- Tu m'entends, Marcel ?- Oui, je te reçois cinq sur cinq. A toi !*
- Dis donc, quand ils auront fini avec leurs c...neries, on pourra peut-être aller bouffer ! – Heureusement encore, y fait beau temps !*
- Y feraient mieux de nous inviter pour la bouffe à l'Elysée.*
- T'as raison, ça doit être meilleur qu'à la cantine ! – Vivement qu'on se casse !*
- Y'en a marre...*

Et mille autres joyeusetés du même tonneau. Tout ça était d'un tel naturel, d'une telle vérité que, malgré une médiocre qualité d'écoute, j'ai bien ri en entendant la spontanéité populaire à laquelle nos speakers solennels ne nous avaient pas habitués. Quelle leçon !



SOUVENIRS DE CHANOINE

L'une des plus anciennes émissions dramatiques télévisées à laquelle j'ai participé s'appelait L'Affaire Marcellange, réalisation Claude Barma. C'était le procès d'une histoire judiciaire et j'y jouais un chanoine dont la déposition au tribunal consistait, comme presque toujours, en un long monologue qui, suivant la rituelle question du président : Nom, prénom, profession ? amenait ma réponse : « Florimont Paul, chanoine honoraire du Puy ». Evidemment, la longueur de mon témoignage de 117 lignes, pourtant sues parfaitement, ajouté aux risques du "direct", décuplaient le trac épouvantable qu'ont bien connu tous ceux qui ont dû se livrer à ce périlleux exercice. Heureusement, tout s'est très bien passé. Aujourd'hui, plus personne ne se souvient de cette émission et j'ai, moi-même, au théâtre, au cinéma, à la télé, connu des moments plus angoissants !

Alors, pourquoi, pourquoi suis-je incapable depuis plus d'un demi-siècle de commencer à dire un nouveau texte, quel qu'il soit, sans que surgisse tout à coup, dans ma mémoire, le sempiternel « Florimont Paul, chanoine honoraire du Puy » qui n'a, évidemment, aucun rapport avec la situation du moment ?

Il est maintenant trop tard pour justifier un autre curieux phénomène de la résurgence mnémonique que je constate chaque fois que je suis dans les instants qui précèdent le moment essentiel, pour moi, de mon entrée sur une scène de théâtre.

Je m'explique : cela se manifeste inmanquablement, mais seulement au théâtre. Je suis en coulisses et, depuis de longues minutes, j'écoute la houle sonore du public installé dans l'attente du début de la représentation. Je suis en proie à un trac intense,



bien entendu, je me remémore les premiers mots de mon rôle et c'est alors que (pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?) je me mets à siffloter très doucement : The man I love, célèbre chanson américaine très ancienne qui ne correspond vraiment jamais à la situation du moment...

C'est incompréhensible mais c'est ainsi : "Florimont Paul" et "The man I love" s'imposeront toujours à moi comme les fantômes d'un lointain passé.



SACHA GUITRY

Jean-Claude Brialy m'a dit un jour :
-C'est dommage que Sacha Guitry ne vous ait pas connu autrefois car avec un physique aussi marqué que le vôtre, il vous aurait sûrement écrit des rôles de second plan comme il l'a fait pour des acteurs de composition d'avant-guerre.

C'est peut-être vrai mais ce n'est pas faute d'avoir essayé de le rencontrer !

D'abord, je ne sais plus sous quel prétexte, j'ai eu l'audace de me présenter au célèbre hôtel particulier de l'avenue Elisée Reclus. Aucune difficulté pour entrer et je me revois encore au pied du magnifique escalier intérieur orné de tant de chefs-d'œuvre, m'adressant au célèbre Prince, le fidèle secrétaire, qui m'a fait comprendre du palier du premier étage qu'il n'était pas question de rencontrer le Maître. Pas d'autre solution pour moi qu'un respectueux demi-tour.

Peu d'années plus tard, François Gir, premier assistant de Guitry dans Si Versailles m'était conté me donne le conseil sûrement tardif, de venir au château où le tournage avait déjà commencé.

A l'époque, je ne me déplaçais toujours qu'à bicyclette, il faisait une chaleur très lourde et je vous jure bien que les côtes de la route des Gardes, seul itinéraire possible avant la construction de l'autoroute de l'Ouest, étaient plus que pénibles pour mes mollets mal entraînés.

A l'étage noble du château et dans la chambre de la Reine, s'activait une armée de techniciens, machinistes, électriciens, comédiens, costumiers, figurants. François Gir était invisible et personne ne faisait attention à moi. Alors, me faufilant au milieu des câbles et des projecteurs, je me glissai subrepticement dans la chambre du Roi où, apparemment, personne ne se trouvait, sauf...

Sauf, assis à la tête du lit de parade, au-delà de la balustrade de bois doré... Louis XIV en personne, déjà



vieilli, avec le harnachement complet des portraits officiels jusqu'à la haute canne, les yeux fermés, perdu dans ses pensées et ... personne d'autre !

C'était, pour moi, une occasion inespérée de passer outre à l'assistant absent et, profitant d'un rare moment d'inaction du Maître, de me présenter audacieusement à lui ! Mais comment ?

Alors, je lui tournai ostensiblement le dos, feignant de ne pas l'avoir remarqué et me perdis dans la contemplation, par la première des trois hautes fenêtres donnant sur la cour d'honneur, de la célèbre statue équestre et de l'admirable perspective de l'avenue au-delà des grilles dorées.

J'en étais là de ma douloureuse interrogation quant à la meilleure façon de créer un contact lorsque, tout à coup, une voix de bronze me tira de ma méditation. Elle disait, cette voix :

-Pardonnez-moi de vous déranger. Monsieur, pourriez-vous m'aider à franchir l'obstacle de cette balustrade ?

C'était l'occasion inouïe, comme je n'aurais jamais osé l'espérer dans mes plus folles rêveries : Louis XIV-Guitry me demandant de lui rendre service ! Bien sûr, je me précipitai, lui tendant une main secourable, en lui disant aussitôt :

-Très volontiers, Maître, d'autant plus volontiers que j'attendais que Monsieur François Gir me présente à vous.

-Eh bien, voilà qui est fait !

Je jure sur mon salut éternel qu'il ne s'est pas écoulé un dixième de seconde entre nos deux répliques ! Mais ces deux phrases ont suffi pour que le Maître franchisse le rempart doré, passe devant moi interloqué, et entre dans la chambre de la Reine où les techniciens l'entourèrent. Je restai coi, incapable de toute réaction, errai dans le château le reste d'une journée à la fin de laquelle je retrouvai ma bicyclette qui me ramena douloureusement à Paris... par les côtes de la route des Gardes aussi pénibles dans un sens que dans l'autre ! Maintenant... peut-être aurais-je dû dire : ... « que Monsieur François Gir me présentât à vous ? ».



Ma troisième tentative pour un contact éventuel ne fut pas plus glorieuse mais franchement ridicule.

Cette fois, c'était dans son Napoléon. Je n'ai pas vu le film mais je sais, pour y avoir participé, qu'il se terminait en apothéose par le long travelling suivant : dans une sorte d'hémicycle se trouvaient, juchés debout, les plus grands personnages de l'Histoire de France qui accueillaient l'Empereur dans leur Panthéon. Cela allait de Vercingétorix à Louis XIV en passant par Charlemagne, Jeanne d'Arc, Henri IV et bien d'autres.

Moi, j'étais censé personnifier Richelieu et, ma foi, avec la moustache, le bonnet carré, la pourpre cardinalice, les gants, mon visage osseux de l'époque et la solennité de ma silhouette, je pouvais, de très loin, faire illusion ! D'autant plus que cette assemblée était noyée dans un brouillard artificiel supposé représenter les nuages du Walhalla !

Le tournage de cette belle séquence une fois terminé, il y eut une pause pour préparer la suivante et nous nous dispersâmes quelques instants hors du plateau. Hélas, il avait beaucoup plu et la cour du studio de Joinville n'était qu'un boueux cloaque.

Alors, ne voulant pas encourir les foudres de l'habilleuse qui n'aurait pas aimé avoir à nettoyer mon beau costume, sautillant de flaque en flaque, je retroussai ma longue robe rouge jusqu'à mes genoux couverts du pantalon que j'avais gardé enroulé au-dessus de mes mollets. Mes chaussettes effondrées en tire-bouchon sur mes chaussures bien boueuses ajoutaient encore au tableau ! Comment n'ai-je pas vu qu'un photographe de presse s'intéressait d'un peu trop près à la grotesque image que je donnais ainsi d'une "Gloire de la France" ?

Mais lorsque, quelques semaines plus tard, ma pauvre mère découvrait, dans un magazine feuilleté chez son coiffeur, un long reportage-photos censé faire de la publicité pour le film, son grand fils gambadant en cardinal de Richelieu trempé jusqu'aux mollets, la chère femme fut prise d'un fou rire dont elle me parla durant des années !



PAGNOL, RAIMU, KNOCK ET LES AUTRES

Il est deux anecdotes que j'aime bien me remémorer, quoique n'en ayant tout de même pas été le témoin direct. Elles concernent deux des plus grands triomphes de l'entre-deux guerres dans les théâtres parisiens.

Je tiens la première d'un comédien charmant que j'ai connu au théâtre Tristan Bernard dans Comédie pour un meurtre. Vous ne pouvez pas l'avoir oublié : il s'appelait Robert Vattier, a joué beaucoup de rôles différents mais restera marqué par celui de Monsieur Brun, le lyonnais du Marius de Marcel Pagnol.

Or, j'ai appris de lui que, contrairement à ce que l'on croit généralement, il n'a pas été le créateur du rôle qui a été joué pour la première fois en 1929 par Raymond Asso qui, ne croyant peut-être pas beaucoup au triomphe de la pièce avait obtenu, avant la "première", l'autorisation de quitter le théâtre après un nombre limité de représentations ! Je rappelle que Raymond Asso était aussi l'auteur, avec Marguerite Monnot pour la musique, de la plupart des chansons qui firent la gloire d'Edith Piaf avant la dernière guerre.

Robert Vattier, engagé pour lui succéder, en a donc largement profité et, marquant le personnage de son talent original, en a vécu durant des années grâce aux reprises et aux tournées.

Pour en revenir à Marius, l'on sait que Pagnol avait proposé le rôle de Panisse au grand Raimu mais que ce dernier tint à jouer celui de César, voulant que "toute l'action se déroulât chez lui", c'est-à-dire dans son café, sur le Vieux-Port.

Enfin, dans cette version originale, la fameuse "partie de cartes" n'existait pas ! Du moins pas encore. Car le sujet essentiel de la pièce était alors le drame de Marius ti



raillé entre sa tendresse pour Fanny et la fascination qu'il ressentait pour les mers lointaines.

Et c'est au cours des répétitions peu avant la création, que Pagnol arriva un jour en disant à sa troupe :

-Je viens d'écrire une partie de cartes... Mais on ne peut pas l'utiliser dans la pièce, car elle est totalement hors du sujet.

Cependant, les comédiens tiennent à la lire et c'est Raimu, qui, avec sa prescience extraordinaire, exigea de l'auteur qu'elle soit incluse dans Marius... dont elle allait devenir l'élément le plus attractif !

Vous le voyez, que de contretemps pour aboutir à l'un des plus grands succès de l'époque !

Quant à ma seconde anecdote, je ne puis pas dire, honnêtement, en avoir été le témoin pour la bonne raison qu'en 1923, je n'étais pas encore né ! Mais je trouve cette histoire tellement belle et si représentative des difficultés qui président au choix d'une pièce de théâtre, qu'elle ne peut pas ne pas être vraie ! Jugez plutôt :

Cette année-là, Louis Jouvet, directeur et metteur en scène déjà connu, reçoit une nouvelle pièce de Jules Romains, Knock. Il l'aime beaucoup mais lui fait deux graves reproches : d'abord elle ne contient pas d'histoire d'amour, alors que toutes les œuvres de tous les pays, à toutes les époques, ont un conflit amoureux pour ressort dramatique, au moins secondaire ! Et puis, elle est trop brève pour occuper toute la soirée de spectateurs qui, à cette époque, avaient l'habitude de rester plus de deux heures dans leurs fauteuils.

-Qu'à cela ne tienne, répond en substance Romains, je vais vous écrire une comédie en un acte qui, placée avant Knock, vous fera une soirée plus copieuse.

Effectivement, il revient peu de temps après avec ce qu'on appelle un "lever de rideau" qui dure moins d'une heure. Son titre : Amédée et les messieurs en rang. On y voit un cireur de chaussures qui, devant son échoppe, fait briller les souliers de clients



qui, assis dans des fauteuils alignés côte à côte, échangeant des propos sur des sujets divers.

Satisfait, Jouvét met les deux pièces en répétitions. Puis, arrive la première représentation et chacun, le Patron en tête, doit se rendre à l'évidence : " Amédée " tombe à plat et n'intéresse personne dans un public venu là uniquement pour rire à Knock, car les spectateurs s'amuse et applaudissent tellement que cela allonge suffisamment la soirée qui atteint la durée normale d'une représentation habituelle.

Peu de jours suffisent alors pour que " Amédée " disparaisse de l'affiche et que Knock devenu un immense succès international, permette à Jouvét de se tirer de toutes ses difficultés financières à venir, grâce aux innombrables reprises de sa pièce-fétiche !

Comme quoi les plus grands hommes de théâtre se trompent bien souvent ! Et c'est peut-être cela qui rend leurs destinées si fascinantes... Pour eux comme pour nous !



UN BEAU MÉTIER

Dans mon adolescence, j'ai toujours rêvé de relire un beau livre dont la couverture d'un rouge éclatant évoquait le rideau de scène d'un théâtre à l'italienne : *Le Traité de scénographie* de Pierre Sonrel. Tout ce qui concerne le fonctionnement d'un spectacle vivant m'a toujours intéressé : la régie, par exemple.

Bien sûr, j'aurais aimé régler une mise en scène théâtrale, être seul maître à bord d'un plateau, créateur du lieu qui unit un texte, des comédiens, un décor, des lumières. Seulement, je ne me suis jamais senti capable d'occuper un tel poste de commandement.

Par contre, être régisseur sous les ordres d'un maître d'œuvre et transmettre les directives de ce dernier à ceux qui sont une partie des éléments qui composent un spectacle, c'est-à-dire les comédiens, les techniciens et avoir la responsabilité de la bonne marche de la représentation, voilà qui m'a toujours bien plu. Au fond, sans me prendre pour un adjudant, je crois que j'aurais été indigne d'être général et que le niveau de lieutenant correspondait plus à mes possibilités de caractère et de capacité.

D'ailleurs, je possède au fond d'une armoire, un authentique "brigadier" estampillé "Comédie-Française 1680". Son haut gainé de velours rouge est clouté de cuivre et je m'en sers parfois en frappant sur mon plancher le "précipité" et les trois coups... qui sont d'ailleurs de moins en moins utilisés. Ce rituel d'autrefois me procure une émotion d'autant plus douce que je le fais précéder dans un micro imaginaire des : "Mesdames, messieurs, attention, on commence dans un quart d'heure"... puis : "Tout le monde en scène, on va commencer"... "On commence"... "Tout le monde en place"... Puis le roulement des coups en nombre impair, enfin, les trois martèlements solennels pour obtenir le silence de la salle et l'impérieux : "Rideau" !

Je me rends bien compte du ridicule de mon cérémonial solitaire mais c'est une bouffée d'oxygène nécessaire à la mélancolique évocation de ce que j'ai connu.



Car j'ai été régisseur, non pas en titre mais pour remplacer des amis auxquels je rendais ainsi service. J'ai donc exercé cette fonction à trois reprises : au Vieux-Colombier pour La Famille Arlequin où j'ai fait la connaissance de Claude Santelli qui était l'auteur de la pièce, à la Comédie Wagram, charmant petit théâtre qui n'existe plus depuis longtemps, le temps de récupérer une petite partie au moins de ma mise de fonds imprudemment placée dans ma tentative de "producteur" dans la pièce qui précédait, enfin au Crazy Horse saloon où le directeur-fondateur, Alain Bernardin, imposait une discipline dictatoriale aux superbes créations de rêve qui menaient une existence aussi austère que des sportives à l'entraînement. Et je crois qu'il en est toujours ainsi, sans quoi ce genre de spectacle n'aurait jamais pu perdurer aussi longtemps.

Dans les années 60, j'ai connu Roger Poirier, parfait régisseur au théâtre des Variétés où je jouais Le Petit bouchon, amusante comédie de Michel André avec Jane Sourza. Comme il voyait que je m'intéressais beaucoup aux différents aspects de son métier, nous sommes devenus assez amis pour qu'il m'apprenne quelques détails pittoresques sur la façon de jouer la comédie selon des traditions transmises de génération en génération. Je me souviens de celle-ci :

Dans ce vénérable établissement, le trou du souffleur n'était plus utilisé mais subsistait encore.

Eh bien, il paraît qu'il existait un endroit très exigu, nullement matérialisé sur le sol, situé à mi-chemin entre le côté gauche du trou du souffleur et le bord du cadre de scène côté "jardin" (à gauche pour le spectateur) et lorsque le public voyait le ou la vedette de la pièce s'avancer jusqu'à la rampe (qui n'existe plus non plus !), il savait que si l'interprète se plaçait dans cet étroit périmètre, c'était pour y dire les répliques qui faisaient rire ! Et il riait de confiance !

Les mêmes répliques dites en tout autre endroit produisaient un effet beaucoup moins comique que proférées par l'acteur qui, face au public, descendait jusqu'au bord du plateau, à cet endroit de quelques décimètres carrés.

C'était, on le voit, une époque où les principes de "mise en scène" comme nous les entendons maintenant, n'existaient absolument pas ! Etait-ce mieux ? Sûrement pas !



LUMIÈRES

Quelques heures avant la représentation de Bérénice en tournée au Grand Théâtre de Mulhouse, je traversais le plateau désert où se dressait notre imposant décor, tandis que notre charmante responsable des lumières réglait l'intensité et les directions des projecteurs qui éclaireraient notre spectacle.

Alors, m'est venue l'idée de lui proposer mon aide en tant que "doubleur lumière" et moi qui n'aurai tout à l'heure que quelques mots à dire et de silencieux passages à accomplir, seul sur le plateau devant le sombre gouffre de la salle déserte, j'ai été quelques instants tous les personnages de la pièce.

Et ce furent de merveilleux moments.



SOUVENIRS PLUTÔT “MISÉRABLES”

Le tournage des Misérables à Berlin-est, en mars 1957, a été pour moi, l'occasion de deux incidents, le premier drolatique et passablement ridicule, le second franchement dramatique. Les voici dans leur ordre chronologique : donc, Les Misérables deuxième version (il y en aura bien d'autres !) sera, cette fois, réalisée par Jean-Paul Le Chanois, homme de talent qui aime bien s'entourer dans chacun de ses films de nombreux comédiens auxquels il est fidèle. Ce dont je lui suis reconnaissant car il pensera fréquemment à moi . Il prépare une nouvelle réalisation de cette œuvre et me propose le modeste rôle de Bamatabois qui, oisif antipathique et méprisant, assaille Fantine, prostituée déjà tuberculeuse, en lui glissant de la neige dans le cou, ce qui lui sera rapidement fatal. Vous voyez le genre de bonhomme !

Les premiers rôles du film seront tenus, en ce qui concerne les acteurs français, par Jean Gabin, Bernard Blier, Bourvil, Danièle Delorme et bien d'autres. Seulement, le film étant co-produit par Pathé et la DEFA, production allemande, il fallait se rendre à Berlin-est (quatre ans avant l'élévation du “mur”) au studio de Babelsberg.

Or, à cette époque, il était interdit de sortir de France plus de deux cents francs et je rêvais de profiter de ce voyage pour acheter là-bas mon premier magnétophone qui coûtait au moins l'équivalent de mille francs et était introuvable dans tout autre pays. Amende et confiscation, la Douane française ne plaisantait pas avec les sorties de devises.

Donc, un beau matin, départ d'Orly avec un petit groupe d'autres comédiens. Formalités sans problèmes, papiers en règle, tout se présentait bien. Et, le cœur rasséréné, je par



courais l'étroit couloir qui nous menait à la porte d'embarquement... lorsqu'à un tournant, jaillit sous mes yeux comme un diable hors de sa boîte, une petite bonne femme en uniforme des douanes qui, d'un ton péremptoire, me lança :

-Combien d'argent avez-vous sur vous ?

La brusquerie de l'interpellation me surprit tant que je commençai dès cet instant, la lente descente irrépessible qui devait me conduire, à force de maladresses de ma part, au fin fond de l'angoisse et de la honte. Dès cet instant, notre dialogue m'entraînait vers une impasse sans espoir...

-Je vous demande, Monsieur, combien d'argent vous avez sur vous !

-Ben, heu, deux cents francs, naturellement !

-Deux cents francs, vous êtes sûr ?

-Euh... Peut-être un peu plus...

-Combien ?

-Oh ! je ne sais plus... Attendez, je me souviens... J'ai pris un peu plus en partant de chez moi parce que j'ai pensé que, là-bas, j'en aurais peut-être besoin !

-Vous êtes sûr ?

-Oh ! ça me revient maintenant ! J'ai touché une petite somme au moment de partir et je n'ai pas eu le temps de passer à ma banque, alors, je dois avoir... Oh ! peut être... Attendez donc... oui... peut-être cinq cents... Je ne sais plus !

Chaque instant qui s'écoulait me voyait m'enfoncer davantage, j'étais perdu ! C'est alors que le haut-parleur de l'aéroport annonça : « Les passagers à destination de Berlin doivent se présenter porte A ! ». Et la situation de Louis XVI au pied de l'échafaud me parût alors une aimable plaisanterie à côté de la mienne...

Bien décidé à en finir, mon bourreau en jupe trancha d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

-Votre portefeuille, Monsieur !



Je m'exécutai, elle s'en empara, l'ouvrit et, voyant mes douze billets de cent francs sagement rangés, elle m'intima :

-Suivez moi !

C'est ainsi que je me suis retrouvé dans le bureau d'un officier des douanes auquel elle remit l'objet du délit. Le gradé y prit la somme de mille francs, m'assurant que je la récupérerais à mon retour de Berlin contre un récépissé qu'il me remit. En plus, je n'y coupai pas d'un sermon qui me démontrait sans doute l'énormité de ma culpabilité, alors que j'entendais à nouveau le haut-parleur : « Les passagers » ...

J'espérais avoir enfin gagné la faveur de rejoindre mes camarades... lorsque l'officier ordonna que l'on me conduisit dans une petite pièce, sorte de cagibi de forme triangulaire où un douanier subalterne m'ordonna d'ôter tous mes vêtements et ne me les rendit qu'après les avoir scrupuleusement tous palpés.

Là, je vous prie de réaliser un instant le confort de ma situation : seulement vêtu d'un slip et de deux chaussettes, tenue des plus ridicules, j'entendais un troisième appel du haut-parleur de plus en plus pressant ! Je devais sans doute cela à l'intercession des copains déjà installés, pourtant ignorants de ma situation, mais qui savaient, au moins, que j'avais à tourner dès le lendemain avec toute l'équipe !

Le subalterne me dit enfin de me rhabiller, me ramena dans le bureau de son supérieur auquel il affirma n'avoir rien trouvé. Et pour cause ! Là, ma liberté me fut rendue et je n'eus plus qu'à courir jusqu'à la "Caravelle" qui n'attendait que moi !

Naturellement, trois semaines plus tard, rentrant par le train, c'est au bureau des Douanes de la gare du Nord que, sur présentation de mon récépissé, je récupérai mes mille francs.

Evidemment, je n'avais pas de magnétophone mais, toujours pressé de réaliser mon rêve, je n'eus qu'à m'adresser à un militaire américain qui, comme tous ceux qui étaient en occupation en Allemagne, en faisaient un trafic éhonté jusqu'aux portes des studios de cinéma français... Seulement, eux ne risquaient évidemment aucun démêlé avec l'administration des Douanes françaises !



***L**e second événement que je veux vous narrer est, malheureusement, beaucoup moins pittoresque : en studio et dans un décor de rue où Fantine exerçait le plus vieux métier du monde, j'avais à tourner un plan dans lequel je parcourais un trottoir, oisif désœuvré, sous des flocons de neige évidemment artificiels. Il s'agissait simplement de bousculer une grosse paysanne chargée de lourds paniers à chaque bras, lorsqu'elle arrivait à ma hauteur. La dame était, naturellement, une figurante berlinoise empêtrée dans ses pesants vêtements d'hiver et, malheureusement, bien incapable de simuler la femme bousculée. Enfin, après quelques répétitions qui lui donnèrent à peu près satisfaction, Le Chanois décida de tourner.*

Hélas, à la première prise, ma partenaire perdit l'équilibre sous mon coup de hanche et s'étala de tout son long dans un caniveau aux rebords de ciment, en poussant des cris perçants. Je me précipitai pour la relever, tandis que Le Chanois derrière moi affirmait bien fort que ce n'était sûrement rien du tout ! Toute l'équipe dut m'aider tant la malheureuse était lourde. Les cris redoublaient chaque fois qu'on tentait de la soulever et cela dura jusqu'à ce qu'une équipe allemande porteuse d'une civière arrive pour l'embarquer tandis que ses hurlements de douleur s'entendaient jusqu'à sa sortie du plateau.

Maintenant, il s'agissait de la remplacer ! Le Chanois demanda une volontaire mais aucune ne se dévouait, tant je paraissais une brute ignoble ! Heureusement, celle qui osa m'affronter était légère, habile, danseuse professionnelle et notre heurt n'engendra aucun drame.

Le lendemain, nous apprîmes que ma "victime" de la veille souffrait d'une fracture du col du fémur et le jour suivant nous apporta la nouvelle... de sa mort.

Evidemment, consternation dans l'équipe française où quelques mauvais plaisants me surnommèrent "ladies killer" tandis qu'un grand comédien que je ne nommerai pas, tenta de me faire croire qu'alerté téléphoniquement par ses soins, le Syndicat



Français des Acteurs me ferait interdire dans le métier !

Je n'en crus pas un mot mais l'ambiance était franchement détestable. Cela ne dura pas mais lorsque les Français se cotisèrent pour une couronne de fleurs, je me sentis obligé de me distinguer par la générosité de ma participation.

Vous comprenez pourquoi ces deux aventures ne m'ont pas laissé de ce film un bien agréable souvenir...



MON SÉJOUR À L'ÉLYSÉE

Je n'ai jamais ressemblé à la silhouette du général de Gaulle ni même à sa taille puisqu'il mesurait 1m93 et que je n'ai jamais dépassé 1m86. Mais déjeunant un jour avec Jacques Manier, directeur de la photo d'une dramatique télévisée à laquelle je participais, je lui dis que c'était un de mes regrets de ne pouvoir interpréter le rôle du grand homme. Il me répondit que c'était justement lui, technicien réputé, qui avait la responsabilité des lumières lors des allocutions télévisées et des conférences de presse du Président de la République d'alors et qu'il pourrait peut-être me faire venir un jour à l'Elysée en tant que "doublure lumière". La conversation s'arrêta là et je n'y pensai plus.

Jusqu'à la veille du 10 août 1967 où j'entendis au téléphone la proposition suivante :

-M. Musson ? Ici le journal de la Télévision Française.

-Heu... oui... c'est pourquoi ?

-Pouvez-vous venir demain matin à 9H00, au Palais de l'Elysée, à l'occasion d'une allocution télévisée du Président de la République ?

Naturellement, j'ai d'abord cru à une blague et j'ai failli traiter de tous les noms, bien que ce ne soit pas mon genre, mon anonyme plaisantin !

-Ce n'est pas une blague, M. Musson. On nous a dit que l'on avait besoin de vous pour l'enregistrement de demain. Alors, si vous êtes libre, présentez-vous à 9H00 précises au poste de garde de l'Elysée muni de votre carte d'identité. Je compte sur vous.

-Entendu, j'y serai.



A l'heure convenue, je me présentai aux gardes républicains qui vérifièrent que mon nom se trouvait bien sur la liste des personnes nécessaires à l'enregistrement prévu, puis l'un d'eux me conduisit, par la cour d'honneur et une succession de pièces encore vides à cette heure matinale, jusqu'au grand salon d'honneur où s'affairaient décorateurs et techniciens. J'avoue que j'étais plutôt impressionné.

Un panneau photographique se trouvait derrière un bureau qui était, peut-être, l'un de ceux dont se servait habituellement le Président pour ses allocutions. Sur le meuble, un beau sous-main de cuir et, sur le devant, deux petits micros qui seraient évidemment hors champ pour les différentes caméras : deux de 35mm, deux de 16mm et deux de vidéo reliées à un camion d'enregistrement qui se trouvait dans une cour intérieure voisine. De chaque côté de ce dispositif impressionnant où s'affairaient les techniciens, se dressaient d'immenses panneaux de toile blanche qui reflétaient une lumière indirecte fournie par des projecteurs disposés en conséquence. On m'expliqua que c'était pour ménager la sensibilité oculaire du Général dont les yeux souffraient beaucoup d'un éclairage trop violent.

On me fit asseoir dans le fauteuil présidentiel d'où je remarquai tout de suite que le tiroir droit du bureau était à moitié tiré et laissait voir une petite bouteille d'eau minérale et un verre vide sur un minuscule plateau d'argent. Evidemment, le tout invisible pour les caméras, ne serait utilisé que si l'orateur éprouvait la nécessité de se désaltérer.

J'étais arrivé à 9 heures et je ne fus pas surpris par le processus rituel : essais de lumières, de cadrages, de micros, tout était vérifié, pour atteindre la perfection. Dans la matinée, des messieurs que je connaissais de vue comme étant des ministres, arrivaient peu à peu et tous les techniciens semblaient fin prêts, lorsqu'à 11H25, précédé d'un huissier à chaîne qui annonça : « Monsieur le Président de la République ! ». Suivi de son aide de camp, le général de Gaulle fit son entrée. Aussitôt, je lui cédai la place (il m'était difficile de faire autrement !) tandis que l'huissier remplissait subrepticement le verre qui se trouvait dans le tiroir.

Ce qui m'a tout de suite frappé dans l'aspect présidentiel, c'est sa massivité, son pas lent, son visage las recouvert d'un maquillage blafard qui accentuait encore son aspect un



peu fantomatique.

Il alla de l'un à l'autre des ministres présents, serra la main de chacun d'eux ainsi que celles des techniciens qui étaient là.

Puis, il gagna son fauteuil et s'y assit en déclarant : « Il y en aura pour environ vingt-cinq minutes », tout en disposant quelques feuillets sur le sous-main. « Allons-y, messieurs ». Le responsable du journal télévisé fit le clap lui-même : « Allocution présidentielle, première ! » Et l'enregistrement commença. Quand il fut terminé, je regardai ma montre. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées.

J'étais à peu de mètres du bureau, personne ne faisait attention à moi et bien que je n'eusse aucune raison de m'attarder, je restai parmi les quelques personnalités qui se trouvaient là.

Alors, je puis jurer que sans le moindre prompteur, le président ne consulta pas une fois ses feuilles, parla sans le plus petit accrochage verbal et termina son allocution au bout de vingt-cinq minutes exactement. Il se leva, serra la main de chacun des présents (sauf moi !) et se rendit derrière un paravent un peu à l'écart où, sur un récepteur de télévision, on lui fit la projection de ce qu'il venait d'enregistrer au cas où il aurait souhaité recommencer. Mais l'on me dit que c'était une simple formalité et que l'on ne procédait jamais à un second enregistrement.

Chacun de nous était libre. Je n'avais qu'à reprendre ma carte d'identité au poste de garde et à rentrer au bercail. Mais j'étais tout de même un peu ému en songeant que j'étais un des rares Français à savoir déjà ce que le pays tout entier n'apprendrait que le soir à 20 heures.

Hélas, si je puis dire, je me souviens très bien que, ce soir-là, le pays était calme, la paix générale et que nul n'attendait une décision importante parmi les Français qui, les pieds dans l'eau, s'intéressaient avant tout à la "météo des plages"...

Un autre de mes souvenirs est lié à la personne du général de Gaulle. Cette fois, nous étions début novembre 1970 et j'étais engagé dans une dramatique-télé La Polonaise réalisée par Henri Spade, réalisateur très connu à l'époque. Mon rôle était celui d'un feldwebel qui convoyait, en 1940, une colonne de prisonniers français à travers la forêt vosgienne.



Ce matin-là, il pouvait être environ 7H00 et le froid était déjà vif au milieu des bois. Je m'étais débrouillé pour venir avec ma voiture et comme je n'étais pas du premier plan, je restais bien au chaud tandis que la colonne de "mes" prisonniers attendait, au milieu d'une clairière givrée, la lumière exigée par le chef opérateur

J'étais à l'abri du froid mais déjà revêtu de mon uniforme allemand qui ne m'allait pas tellement bien : casque, veste, ceinturon, culotte, bottes, fusil, baïonnette au côté, musette et masque à gaz. Je ne peux pas dire que le costumier m'avait particulièrement gâté car rien ne manquait pour rendre ma silhouette parfaitement ridicule !

Mais enfin, j'étais douillettement au chaud, j'attendais patiemment que l'on vienne me chercher et j'écoutais distraitemment la radio lorsque le programme musical fut interrompu pour faire place à un journaliste dont la voix étranglée par l'émotion annonça : « Le général de Gaulle est mort ! ».

Aussitôt, je passai sur une autre station radiophonique, puis une autre, toutes annonçaient le même grandissime événement !

Désireux d'apprendre la nouvelle à mes camarades encore dans l'ignorance au milieu de leur clairière, je me mis en devoir de m'extirper de ma petite voiture malgré tout mon harnachement de feldwebel et j'allai me planter le plus vite possible devant notre réalisateur et lui dit simplement : « Le général de Gaulle est mort... ».

Peut-être parce que j'ai été conscient de l'incongruité de la situation du fait que je me sentais particulièrement ridicule dans mon uniforme au milieu du décor grandiose qui nous entourait, toujours est-il qu'il paraît (je dis bien "paraît") qu'en disant cette phrase, j'ai souri ! Ce que j'ai bien du mal à croire ! Ce qui n'empêcha pas le travail de reprendre lorsque la lumière nous fut favorable.

Mon rôle se terminait le soir même et je rentrais à Paris le lendemain. Mais, chaque fois que j'ai rencontré plus tard Henri Spade dans un couloir des studios des Buttes-Chaumont, je m'entendais dire que j'avais "sourï". Et le même, sans plaisanter, me traitait de "porteur de mauvaises nouvelles" !

Il faut dire qu'il était l'un des derniers inconditionnels du Général défunt et qu'il ne m'a sans doute nullement pardonné

(Quoi ? Comment le saurais-je ?) car il ne m'a plus



jamais fait travailler !

Enfin, ayant donc achevé le 11 novembre ma modeste prestation dans le téléfilm dont je viens de parler, je reprenais ma voiture qui devait me ramener à Paris. Et je roulais paisiblement sur la Nationale 19 lorsque j'ai eu le regard attiré par un panneau placé à l'entrée d'un village. Il indiquait... "Colombey-les-deux-Eglises" et je me souviens très bien m'être dit, l'espace d'un instant rassurez-vous : « Tiens, il y a donc deux endroits en France portant le même nom ? » ... Mais un peu plus loin, devant une station-service, j'ai vu un énorme car-régie marqué "Télévision Française" qui faisait le plein de carburant ! C'est alors que, confus de ma bétise, j'ai enfin réalisé que nous étions la veille de l'inhumation du général de Gaulle ! Et, mû par une curiosité de badaud, libre de tout mon temps, j'ai décidé d'aller voir de plus près comment se préparait la cérémonie du lendemain.

Arrivé sur la place principale, j'ai découvert des dizaines, peut-être des centaines de journalistes qui battaient la semelle, n'ayant pas grand-chose à se dire puisqu'il ne se passait absolument rien, et des photographes en aussi grand nombre se mitraillant mutuellement puisque aucun sujet intéressant ne se présentait à leurs objectifs ! On peut dire que le monde entier était présent mais s'embêtait ferme dans l'attente d'un événement qui ne surprendrait personne.

Alors, je suis entré dans le petit cimetière situé tout près de là et me suis recueilli quelques instants devant la pierre qui ne portait encore que le nom de la grande fille que le père, qui allait la rejoindre, avait eu tant de peine à voir mourir en pleine jeunesse...

Je me souviens encore que des ouvriers pratiquaient une large brèche dans le mur de l'enclos pour faciliter le passage du convoi du lendemain et, pressé de retrouver ma petite famille, j'ai repris la route de Paris.



VAINS DE BOURGOGNE

De toute ma vie, je n'ai bu la moindre goutte d'alcool sous quelque forme que ce soit, du vin de table le plus ordinaire au champagne le plus renommé, en passant par toutes les liqueurs, des plus anodines aux plus alcoolisées et je crois que si je cédaux aux généreuses incitations de mes amis, mon organisme n'y étant plus habitué, je serais dans un bel état dès après la première gorgée.

Je rêve toujours d'avoir à souffler une fois dans un ballon tendu par un gendarme pour un contrôle d'alcoolémie lors d'un barrage routier et m'entendre dire que j'ai 3grs50 d'alcool dans les poumons ! Mais il est, dans mon métier, des circonstances qui nous placent dans des situations délicates.

Voilà quelques années, je tournais au sein d'une équipe de télévision allemande le seul personnage français du feuilleton : un vigneron ! C'est vous dire si le rôle était fait pour moi ! Nous étions installés, tournage et logement, aux environs de Beaune, dans cette belle région de vignobles que le monde entier nous envie.

Toujours est-il que, très bien accueilli par mes "confrères" du cru, nous avions droit, presque chaque soir, à une petite réception chez l'un ou l'autre, organisée par la municipalité ou des particuliers qui nous offraient généreusement à déguster les prestigieuses productions de leur terroir. Hélas, je n'avais pas d'autre solution que de vider mon verre sans cesse rempli, le plus discrètement possible, dans les pots de plantes vertes qui se trouvaient là. J'espère qu'elles n'en crevaient pas mais je sais que mon organisme s'en portait infiniment mieux ! Nul ne s'en apercevait, si ce n'est l'équipe de techniciens allemands qui avaient fini par remarquer mon manège.



Aussi, lorsqu'au soir de mon dernier jour de tournage, une petite réunion fut organisée en mon honneur sur notre lieu de travail, je vis s'avancer le chef de l'équipe qui me remit cérémonieusement une grande bouteille soigneusement recouverte de papier qui me révéla, une fois dévêtue, qu'elle contenait... du sirop d'orgeat ! Tout le monde en a ri et j'ai beaucoup remercié tant de gentillesse et d'humour !



MONSIEUR VINCENT S'EN EST ALLÉ

Le très grand comédien qu'était Pierre Fresnay, mort le 9 janvier 1975, a été inhumé le 14 à l'ancien cimetière de Neuilly-sur-Seine.

Mon admiration profonde pour cet immense acteur, le souvenir de sa courtoisie lorsqu'il m'avait reçu à mon arrivée à Paris et sa recommandation grâce à laquelle j'allais dire mes premiers mots dans un film dont il était la vedette, Un grand patron réalisé par Yves Ciampi, me faisaient un devoir d'assister à ses obsèques. Enfin, je n'oubliais pas que j'avais joué dans son théâtre de La Michodière, La paille humide de mon presque homonyme Albert Husson, ce qui m'avait permis d'apprécier encore ses qualités de directeur.

Bref, le 14 janvier à 16h, je me présentais à l'entrée du cimetière lorsque j'ai connu ma première surprise. A la grille où se tenait le responsable de l'entreprise des Pompes Funèbres, j'ai été accueilli par un confrère qui me prenait sous son aile ! Alors, j'ai compris que m'ayant vu interpréter beaucoup d'ordonnateurs dans divers films, l'officiel me considérait comme un collègue et me conduisait avec une confraternelle fermeté devant le caveau provisoire où devait avoir lieu l'inhumation ! Et malgré mes protestations pour ne pas rester à cette place que je ne méritais pas, tournant le dos à de grandes et véritables vedettes du théâtre et du cinéma qui se tenaient modestement derrière moi, je dus rester à cette place d'honneur à laquelle je n'avais véritablement pas droit.

A l'heure dite, au milieu d'un remous de photographes et des stridences de coups de sifflets, s'avancèrent les porteurs du cercueil derrière lequel trottaient la veuve, madame Yvonne Printemps, sous un volumineux voile noir suivie d'un grand type mince, élancé, au visage osseux, à la calvitie distinguée dont je me dis



tout d'abord qu'il avait "une tête que j'avais déjà vu quelque part" ... Une seconde plus tard, je réalisais que j'étais à deux mètres de M. Giscard d'Estaing, élu huit mois plus tôt Président de la République ! C'était l'époque où il aimait s'inviter chez des gens qui ne s'y attendaient pas à l'heure du dîner et convier des éboueurs à partager son petit déjeuner au palais de l'Elysée ! Il tenait à surprendre ainsi les Français et l'administrateur de La Michodière devait m'affirmer plus tard que personne, absolument personne n'avait été prévenu de sa présence impromptue. On pourra juger son septennat sur le plan politique mais j'ai beaucoup admiré sa présence ce jour-là car je n'ai jamais entendu parler d'autres chefs d'Etat aux obsèques de comédiens et je n'ai pas souvenir de la présence de Louis XIV à l'enterrement de Molière !

Evidemment, les flashes crépitèrent furieusement ! J'étais tellement abasourdi par ma situation que, placé dans un créneau extraordinaire entre la veuve et le Président, cela a été ma fête sur les plateaux de tournage et d'enregistrement les jours qui ont suivi la parution de la photo sur plusieurs colonnes d'un grand quotidien du soir ! Que de railleries n'ai-je pas alors entendues sur ma compromission avec le Pouvoir ?



LA CARRIÈRE DE TARTEMPION

C'est une très belle carrière en cinq époques. Une grande carrière de vraie vedette. Jugez-en plutôt.
Nous sommes dans le bureau d'un producteur qui, en compagnie d'un réalisateur, prépare son prochain film.

Première époque :

Le producteur :

-Qui voyez-vous dans le petit rôle du type qui est tué au commencement ?

Le réalisateur :

-Oh ! n'importe qui ! Tiens je crois que Tartempion ferait l'affaire.

Deuxième époque :

Le producteur :

-Dîtes donc, je crois que, s'il est libre, Tartempion serait très bien dans le premier rôle.

Troisième époque :

Le réalisateur :

-Je vous préviens, je ne fais pas le film si je n'ai pas Tartempion comme vedette !

Quatrième époque :

Le producteur :

-Ce qui nous faudrait, c'est un Tartempion jeune !



Cinquième époque :

Le réalisateur :

-Tartempion ? Il vit toujours ?

Et croyez-moi, c'est une merveilleuse trajectoire comme en connaissent très peu de grands comédiens !



UN VAUDEVILLE QUI N'A PAS FAIT BEAUCOUP RIRE

L'histoire qui suit maintenant est bien difficile à raconter pour la raison que certains protagonistes en sont encore vivants. Vous comprendrez, en la lisant, pourquoi il n'est pas un instant question de pouvoir attribuer un nom à chacun des participants.

Je jouais, voilà pas mal d'années, une pièce policière américaine de qualité qui présentait, pour le directeur du théâtre, l'incomparable avantage de ne comprendre que quatre personnages. Il s'était naturellement réservé le rôle principal, avait confié le seul rôle féminin... à sa femme, celui de l'amant à un ami et, quant à moi, celui d'un tueur qui n'avait qu'une scène de trente minutes au cours de laquelle il me donnait ses instructions pour le débarrasser définitivement de son épouse adultère. Il est évident que, durant ce temps, la femme et l'amant étaient censés se reposer chacun dans sa loge. Les représentations se déroulaient normalement devant des salles clairsemées mais sympathiques. Donc, tout allait bien.

Lorsqu'un soir... Je venais, bien installé sur mon canapé, de commencer ma longue scène, lorsque j'eus la sensation d'une nervosité inhabituelle chez mon partenaire dont la tension s'aggravait à chaque instant. Il disait ses répliques n'importe comment, allait et venait sur le plateau sans le moindre respect pour sa mise en scène puis, tout à coup, sans aucun motif, ouvrait la porte du décor, se précipitait en coulisses et dévalait le petit escalier qui menait à nos loges, tandis qu'il me plantait là, coincé sur mon canapé, dans une situation totalement imprévue, seul face à un public qui attendait la suite des événements sans y comprendre quoi que



ce soit.

Pendant ce temps, parvenu dans sa loge qui se trouvait juste sous le plateau, mon directeur déclenchait un vacarme épouvantable : portes claquées, sièges renversés, bruits d'une bagarre très violente et surtout, surtout un chapelet des injures les plus grossières hurlées par un mari qui venait de découvrir son infortune conjugale grâce au spectacle que lui offrait son épouse dans les bras de celui qui prolongeait dans la vie le rôle qu'il jouait dans la pièce.

Il est bien évident que le couple coupable s'était imaginé avoir trente minutes devant lui pour s'abandonner aux caresses les plus tendres et que leur attitude et leur tenue ne laissaient aucun doute quant à leur activité adultérine !

En attendant, des termes d'une grossièreté surprenante que je ne vous répèterai pas ici, montaient jusqu'à nous à travers le plancher de la scène et, toujours assis face au public visiblement persuadé que ce joli déballage était dans la pièce, je ne savais vraiment pas quoi faire...

Alors, comme la situation s'éternisait et que le vacarme continuait dans le sous-sol, je me suis levé de mon air le plus théoriquement naturel, j'ai gagné la coulisse où j'ai chuchoté au régisseur : « Rideau, voyons, rideau ! Ferme vite le rideau ! ». Ce qu'il fit évidemment, alors que nos quelques spectateurs perplexes se perdaient en conjectures sur la curieuse situation théâtrale à laquelle ils venaient d'assister !

Après un instant de réflexion et sans consulter qui que ce soit, je pris l'initiative de passer à l'avant-scène et de dire au public muet et attentif :

-Mesdames, Messieurs, nous sommes navrés mais notre directeur vient d'être pris d'un malaise imprévu et il ne nous est pas possible de poursuivre la représentation. Bien entendu, les personnes qui le désirent seront immédiatement remboursées ou pourront revenir un autre soir de leur choix. Merci beaucoup ».



J'avais bonne mine ! Et tandis que le tohu-bohu montait toujours du sous-sol, quelques dizaines de spectateurs interloqués gagnèrent bien sagement la sortie et se dispersèrent dans la nuit...

Vous surprendrai-je en vous disant que les représentations de la pièce s'arrêtèrent le soir même et que mes deux partenaires masculins ne se retrouvèrent plus jamais sur scène ?



LA VACHE ET LE PRISONNIER

Comment pourrais-je ne pas parler de ce film tourné en 1959 et qui me poursuit, non pas comme un remords, mais plutôt une sorte de bénédiction du ciel à laquelle, sur le moment, je n'ai pas été, un seul instant, conscient ?

A sa sortie en salles, ce film a été un extraordinaire succès commercial et il est passé à la télévision sûrement plus de dix fois, en noir et blanc ou en couleurs ! Quarante-huit ans après, l'on m'arrête encore pour m'en parler, dans la rue et tous les lieux publics !

Pourquoi un tel triomphe ? Je parle du film, naturellement. D'abord, parce que c'est un excellent sujet dont les auteurs ont habilement fait croire qu'à l'origine c'était une histoire vraie. Puis, que son héros, Fernandel, était au sommet de sa trajectoire populaire, bien qu'il ait connu plusieurs échecs, à cette époque. D'ailleurs, dans ce scénario en béton, je suis persuadé que Bourvil, un moment pressenti, aurait également triomphé. Cela dit sans minimiser le mérite de Fernandel.

Henri Verneuil était un très honnête réalisateur, connaissant bien son métier et qui a rencontré beaucoup de succès. Et des échecs. Comme tout le monde.

Quant au dialoguiste, Henri Jeanson, je le cite en dernier parce que je crois lui devoir énormément, tant le pittoresque de ses répliques servait merveilleusement mon personnage.

Pommier, avant la guerre chef de rayon au Bazar de l'Hôtel de Ville, pauvre type hâbleur, vulgaire, bluffeur, visiblement obsédé par les charmes féminins, racontant sans cesse des succès qu'il n'a, certainement, jamais connus, certes brave type mais à l'intellect plus que limité, ne m'a demandé que cinq jours de tournage. Mais c'était une époque où l'on réalisait beaucoup de films traitant des prisonniers de la dernière guerre et qu'il s'y retrou



vait comme souvent, un personnage ressemblant à mon Pommier. A qui croyez-vous qu'il était proposé ? Ah ! le manque d'imagination de la plupart des réalisateurs !

Mais je m'en voudrais de dire du mal d'un film auquel je dois tant... au moins sur le plan de la notoriété.

Il a donc été tourné au printemps de 1959, à Munich pour les intérieurs et aux environs du lac de Tegernsee pour les scènes d'extérieurs.

La chère Marguerite (Dora, de son vrai nom) était une superbe vache sélectionnée dans une ferme d'Etat et tellement gentille qu'elle avait fini par obéir fidèlement à Fernandel... sauf dans certains plans comme ceux où, si vous êtes doué d'une grande acuité visuelle, vous finirez bien par discerner un long fil de nylon qui, tiré par un assistant, permettait de la guider... comme, par exemple, la fameuse scène où, sur un pont de bateaux, elle croise un détachement de l'armée allemande qui finit par s'effacer devant elle en lui présentant les armes... à la plus grande joie du public !

Fernandel ? C'était un personnage assez extraordinaire, d'un nombrilisme confondant mais d'une efficacité que tous ceux qui ont travaillé avec lui reconnaissent volontiers. Sa formation, comme celle de Jean Gabin, parce que tous deux issus du music-hall, lui apportait un incomparable contact populaire.

Mais à l'occasion de ce film, j'ai pu constater un petit travers dont la puérilité nous faisait amicalement sourire : un plan à tourner était préparé en son absence pour lui permettre de mieux s'isoler. Quand tout avait été réglé sans lui, un assistant allait le chercher, on lui indiquait ses places et l'on allait répéter une première fois lorsqu'il demandait négligemment :

-Je parle, moi, dans ce plan ?

-Comment, Fernand, s'inquiétait (faussement) le réalisateur. Mais vous avez toute une tirade ! Vous ne la savez pas ?

-Ne vous inquiétez pas, souriait-il débonnairement, que la scripte me la lise une fois.

Ce qu'elle faisait immédiatement.



-Très bien, reprenait Fernandel. On peut y aller.

On y allait et c'était parfait.

Personne n'était dupe mais c'était fait si gentiment !

Autre chose qui m'a beaucoup frappé chez ce grand bonhomme. Il avait un sens tellement inné de ce qui ferait rire le public d'une salle obscure plusieurs mois ou plusieurs années après le tournage que, malgré la présence forcément muette des techniciens du plateau, il ménageait dans son texte des silences pendant lesquels, il le sentait, s'esclafferaient les spectateurs longtemps après. Jamais le public n'a perdu, par ses rires, un seul mot de ses répliques ! Tout cela était vraiment un joli travail de professionnel !

Maintenant, quant il m'arrive de revoir encore ce film à l'occasion d'une énième diffusion télévisée, je ne puis m'empêcher d'avoir le cœur très serré : techniciens et comédiens, même Marguerite évidemment, tout le monde est mort... C'est une curieuse sensation en revoyant cette réussite, de se sentir bien vivant au milieu d'amis qui le paraissent aussi et ne sont plus, depuis parfois longtemps, que des ombres dans un peuple de disparus ! Et ce n'est pas le seul film qui me fasse ainsi déambuler, par la pensée, sombre et solitaire, dans des allées de cimetières...



LA SICILE ET SES CLANS

Il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour entendre parfois des choses bien réjouissantes. Jugez-en.

Garde républicain convoyant Alain Delon dans *Le Clan des Siciliens* autre film d'Henri Verneuil, j'ai eu la surprise le lendemain de la diffusion de ce film à la télé, d'être accroché par ma brave concierge me disant au bas de l'escalier de mon immeuble :

-Tiens, je vous ai vu, hier soir à la télé, M'sieur Musson, dans un film...

Moi, faux jeton :

-Ah oui ? Lequel ?

-Le gland des Siciliens !

Maîtrisant mon rire, mais trouvant ça assez extraordinaire, je suis repassé peu après, cette fois avec mes enfants comme témoins, faisant semblant d'avoir oublié ce titre, pour le seul bonheur d'entendre cette brave femme nous répéter :

-Le gland des Siciliens !

Sacrés Siciliens !



DES EXEMPLES À NE PAS SUIVRE

Jai connu un directeur de théâtre, excellent ami au demeurant, qui était l'auteur des pièces qu'il mettait en scène et dans lesquelles il jouait le rôle principal ! Naturellement, il confiait le premier personnage féminin à sa conquête du moment et je vous jure que s'il avait pu remplacer aussi la caissière et l'ouvreuse, il ne s'en serait pas privé !

Tout ça était bien sympathique mais j'avoue avoir été assez stupéfait d'être un jour le témoin des deux procédés suivants :

D'abord, ayant écrit une petite comédie à quatre personnages qu'il interprétait, naturellement, avec sa compagne pour lui donner la réplique, il me confiait les deux autres rôles : un ouvrier plombier et un président de tribunal dans deux actes consécutifs ! Et cela sans le moindre travestissement, quelque maquillage ou le port d'une perruque !

Je changeais simplement de costume et lorsqu'au deuxième acte, il se trouvait devant moi, président du tribunal, il me disait tout simplement :

-Pardonnez-moi, Monsieur le Président, mais n'avez-vous pas un cousin ouvrier plombier ? Parce que j'en connais un auquel vous ressemblez beaucoup !

Bien sûr, le public n'était pas dupe et riait gentiment d'un subterfuge qui n'avait d'autre but que l'économie d'un salaire de comédien...



Mais il y avait plus fort ! Toujours à propos de la même pièce dont le nombre de répétitions n'avait pas été suffisant pour nous permettre de présenter au public des premières représentations dont il ne pouvait plus repousser les dates un spectacle prêt, voici ce qu'il a osé faire : le soir prévu pour la couturière, à l'heure dite et devant une salle garnie des invités habituels, il a fait une annonce qui disait en substance ceci :

-Mesdames et Messieurs, vous avez bien de la chance car vous allez assister à ce que vous avez toujours rêvé de voir : une répétition de pièce, celle-là même qui sera jouée dans quelque temps dans la banalité d'une réalisation accomplie ! Mais vous qui vous êtes toujours demandé comment se déroulait une répétition de pièce, eh bien, vous allez en être les témoins, veinards que vous êtes ! Ce qui vous laissera un souvenir beaucoup plus durable qu'une représentation à laquelle vous pourrez toujours assister dans quelques jours ! Evidemment, les comédiens tiendront leur brochure à la main pour dire leurs répliques et comme je dirige la mise en scène, je leur donnerai les indications de déplacements et d'intonations qui serviront au mieux les intérêts de ma pièce. Naturellement, je ferai reprendre certains mouvements, certaines répliques et certaines scènes mais vous n'en serez pas surpris car vous savez que c'est dans l'intérêt de la pièce et du plaisir de votre soirée ! Je vous remercie de votre compréhension et je dis à mon régisseur « Rideau ! ».

Un peu estomaqué sans doute, le public applaudit gentiment et pas un spectateur ne quitta sa place.

Les trois coups frappés, le rideau levé, nous sommes entrés en scène et, dociles aux indications qui nous étaient donnés, nous avons lu nos répliques sans la moindre appréhension d'un trou de mémoire. Et pour cause ! Tout se déroula comme annoncé et le succès ne fut pas moindre que ce qu'il devait être quelques soirs plus tard, après des représentations sans surprise.

Cela dit, je ne conseille pas ce subterfuge étonnant



aux directeurs en difficultés car l'ami dont je viens de vous narrer l'ingéniosité ne put s'empêcher, quelques mois plus tard, de devoir céder son fauteuil directorial à quelque homme d'argent.

Evidemment, je ne peux vous donner son nom car il est encore, heureusement, de ce monde et que c'est toujours un bon copain auquel je ne puis penser sans la nostalgie des époques révolues... Mais s'il me lit, j'espère qu'il se reconnaîtra.



SA MAJESTÉ JEAN GABIN

Oui, il a régné, sauf durant la Seconde Guerre mondiale, sans interruption de 1935 à 1975, sur le cinéma français.

Je ne peux pas parler de lui à quelqu'un sans que ce dernier me demande : « C'est vrai qu'il avait un caractère difficile ? ». Je réponds toujours : « Il avait du caractère, c'est tout ! ».

J'ai, plusieurs fois, travaillé avec lui et pu le juger de très près. Dans Les Misérables version Jean-Paul Le Chanois, dans Le Président de Verneuil et dans d'autres encore comme Archimède le clochard de Gilles Grangier où je l'ai vu danser le charleston avec une sveltesse qui lui rappelait ses débuts, pourtant lointains, de "boy" de music-hall ! La même formation qu'un Fernandel et d'autres vedettes dont la popularité était basée sur un contact très direct avec le public des salles de quartier.

Toujours à l'heure, sûr de ses répliques, son professionnalisme dans tous les aspects de son métier lui permettait de juger, sans pitié, car il était aussi exigeant pour lui-même que pour les autres.

Cela peut paraître prétentieux mais je ne crois pas avoir jamais eu de problèmes avec lui. Mais si l'on devait recommencer une prise à cause d'un accrochage dans le texte, d'une ombre de micro sur le mur du décor ou de la maladresse d'une jeune personne qui n'était là que parce qu'elle avait eu des bontés pour le producteur du film, alors, oui, ça allait très mal car il ne supportait rien tant que l'amateurisme. Et j'avoue que ses colères étaient impressionnantes !



En tout cas, il avait le plus grand respect pour ses partenaires et je l'ai vu, plusieurs fois, exiger plus de sécurité dans les scènes risquées, encore plus pour les autres que pour lui-même.

Sa doublure lumière et son habilleuse, qui n'ont jamais changé, étaient à sa dévotion et je le reverrai toujours, tapi dans la pénombre d'un coin du studio, solitaire et taciturne, fumant sans cesse, attendant qu'on vienne le chercher pour nous faire la démonstration de son immense talent.

Evidemment, les sujets des films dont il était la vedette étaient bâtis autour de lui, ses personnages construits à sa mesure, les situations établies pour mettre ses qualités en valeur, les dialogues écrits à sa convenance, surtout lorsqu'ils avaient pour auteurs des amis comme Michel Audiard, Antoine Blondin et quelques autres. Et, bien sûr, il choisissait ses partenaires et ses techniciens.

Mais tout cela ne s'était pas agencé miraculeusement en un seul jour et je suis toujours émerveillé lorsque je le vois apparaître sur un écran qu'il remplit tout entier de sa carrure écrasante, par son mufle léonin et ses yeux d'aigues-marines. Tout en lui dégageait une autorité extraordinaire avant même qu'il ait dit un seul mot ! Alors, quand il ouvrait la bouche et faisait entendre sa voix de basse profonde, les autres n'existaient plus !

Toute petite anecdote dont j'ai peut-être lieu d'être fier : Henri Verneuil, rencontré par hasard, me dit :

-Je viens de parler avec Gabin d'un prochain film qui se passerait à bord d'un chalutier dont il serait, évidemment, le patron. Il y a dedans un second rôle de quartier-maître pas bien malin, brave bonhomme plutôt abruti et j'ai prononcé votre nom. Alors, Gabin a simplement dit : « Musson ? Pourquoi pas ? Fait pas ch... ».

Merci, oh merci, Majesté de l'honneur que vous me fîtes ! Une telle opinion vaut tous les Oscars ! Seulement, le film ne s'est jamais tourné...



M. CARNAVAL ET SA BOHÊME

Monsieur Carnaval, opérette de Frédéric Dard et Charles Aznavour, a été créé au théâtre du Châtelet pour Noël 1965. Un spectacle comme celui-là, dirigé musicalement par Jean-Claude Casadessus se jouait environ quatre cent cinquante fois et ce fut le cas de cet ouvrage qui, certes, ne révolutionnait pas le genre mais satisfaisait pleinement un public qui venait chercher là les conventions auxquelles il était habitué.

Mon modeste rôle me plaisait bien pour deux raisons : n'étant que du début de la soirée, j'avais obtenu d'échapper aux rappels de la fin et mon personnage était le seul à n'avoir pas à chanter, ce qui me valait l'estime et l'amitié du chef !

Les répétitions se déroulaient normalement sous la fêrule exigeante du directeur-metteur en scène Maurice Lehmann lorsque, peu de jours avant la première représentation, Charles Aznavour qui était loin d'être chaque jour présent, débarqua dans la salle et nous annonça avec sa gaieté coutumière :

-Tiens, j'ai fait une petite chanson, hier soir... Je ne sais pas ce que ça vaut... Je vais vous la chanter, je voudrais votre opinion dit-il en s'adressant à l'état-major du spectacle.

Il se mit au piano, préluda rapidement et nous chanta... La Bohême ! Evidemment, la fin fut saluée d'applaudissements très chauds de notre part et chacun se récria d'admiration !

-Merci, dit l'auteur modestement. Malheureusement, cette chanson, totalement hors du sujet de l'opérette, n'a pas sa place ici !



-Peu importe, répliqua Lehmann, elle sera créée ici par Guétary et elle aura sûrement un grand succès.

La suite, vous la connaissez : depuis plus de quarante ans, La Bohême est toujours un des plus grands succès de la chanson française.

A propos de cette opérette, je reconnais que le seul comédien que je n'ai jamais, jamais entendu dire du mal de qui que ce soit, c'est Jean Richard ! Et pourtant ! Il a commencé sa carrière comme impresario et a brillamment travaillé dans toutes les branches du spectacle : cinéma, théâtre, cabaret, music-hall, télévision, variétés, opérettes et... cirque ! Il pouvait se vanter de connaître absolument tout le monde, auteurs, interprètes et techniciens, il savait cent anecdotes sur chacun, mais lorsqu'on tentait de le provoquer sur untel ou unetelle qui ne trouvaient grâce devant personne, il répliquait toujours par quelque propos qui excusait ou justifiait.

Je puis vous affirmer n'avoir jamais rencontré quelqu'un d'une indulgence aussi charitable dans un milieu où l'on a plutôt la dent dure... et où certains le méritent !

Mais revenons un instant à M. Carnaval et au Châtelet où Jean Richard tenait l'un des rôles vedettes (l'autre était le charmant Georges Guétary) pour une toute petite histoire qu'il m'a racontée en coulisses avant l'une de ses entrées et qu'il m'affirmait véridique : se trouvant un jour en tournée dans une ville de province, il passait devant une terrasse de café où deux dames d'un certain âge bavardaient sans lui prêter la moindre attention. Mais tout à coup :

-Oh ! Regarde !

-Où ?

-Mais là !

-Quoi ?

-Mais le bonhomme qui passe, tu ne le reconnais pas ?

-Non ! Et toi ?

-Mais si ! Cherche un peu, quoi !

L'ami Richard s'étant éloigné plutôt flatté, revient mine de rien dans l'espoir d'entendre la suite du dialogue. Peine perdue !

Les propos restent les mêmes... Alors, notre héros tente



un troisième passage et entend ceci :

-Je cherche mais je ne trouve pas ! Je sais que je le connais mais c'est tout !

-Enfin, écoute, fais un effort ! Tu sais bien... c'est celui qu'on n'aime pas !!!!

Belle leçon d'humilité !

En attendant, grâce à cette opérette de 1965, j'ai connu vingt après un témoignage d'amitié vraiment inattendu.

Je n'avais jamais lu une ligne de San Antonio lorsqu'un copain rencontré dans un studio d'enregistrement, me conseille de me procurer Les deux oreilles et la queue qui venait de paraître. Et j'avoue n'avoir pas résisté dernièrement à la tentation d'utiliser les quelques lignes qui m'y sont consacrées.

J'ajouterai seulement que je n'avais jamais retrouvé Frédéric Dard depuis M. Carnaval et qu'aucun témoignage d'amitié ne s'était manifesté entre nous durant cette longue vingtaine d'années.

Cher Frédéric, que de réconforts je vous dois ! Merci...



QUAND LES DRAMATIQUES L'ÉTAIENT

Permettez-moi d'évoquer ici le rituel qui, des années 50 à 65 environ, précédait la diffusion télévisée en direct d'une œuvre théâtrale. Je me placerai, évidemment, du point de vue du comédien.

D'abord, plusieurs semaines étaient consacrées aux répétitions dans des studios aux dimensions du plateau et sur le sol desquels étaient peints, non pas les décors, mais les emplacements des cloisons, des portes, des escaliers, fenêtres et gros meubles. Et l'extraordinaire était qu'après tout ce temps passé à évoluer sur des marques de peinture, nous ne reconnaissions rien du tout lorsque nous nous trouvions dans les lieux édifiés par toute une armée de menuisiers, staffeurs, peintres, électriciens, décorateurs, accessoiristes. Heureusement, nos repères étaient rapidement trouvés.

Les caméras de plateau, au nombre de quatre, possédaient chacune une tourelle de quatre objectifs. Chacune d'elles devait suivre, marquée au sol, la couleur qui lui était propre avec un numéro de plan, peint lui aussi et qui indiquait aux cameramen les différents emplacements qu'elles devaient occuper ! Ce qui fait que, dans un joyeux vaudeville au rythme endiablé, en comptant un assistant de cameraman, un preneur de son avec sa grande perche et un technicien préposé aux déplacements d'énormes câbles pour chacune des caméras, tout ce petit monde relié par écouteurs à la régie qui dominait le plateau, pour peu que les comédiens fussent nombreux dans le champ, vous admettez que, s'il n'y avait finalement que très peu d'incidents techniques parmi des centaines d'émissions, c'est que chacun, technicien ou acteur, parvenait, par la connaissance de son métier, à gérer les situations les plus périlleuses. Evidemment, il fallait pour cela que chacun se sentit entre les mains d'un bon réalisateur ce qui



était, heureusement, souvent le cas. Pas toujours, il faut bien le dire ! Enfin, nous avions, en principe, deux jours pour régler tous les problèmes qui se présentaient et quand celui de l'émission, l'après-midi était consacrée à un filage comme si nous passions à l'antenne ! Mais heureusement qu'il n'en était rien car les difficultés étaient encore telles que je me souviens n'avoir vu que rarement des "dramatiques" enchaînées jusqu'au bout !

Mais vers 18h, chacun pouvait prendre quelque détente, manger légèrement, passer au maquillage qui durait parfois longtemps et se remémorer toutes les difficultés que nous allions avoir à surmonter.

Sur le plateau désert, quelques coups de marteaux résonnaient encore et les peintres signolaient leurs derniers raccords.

J'errais alors généralement quelques minutes dans les petites rues du quartier des Buttes-Chaumont vides de passants, à respirer l'air frais de la nuit et, avant vingt heures, chacun regagnait le studio, échangeant quelques invocations au général Cambronne !

Les énormes portes blindées hautes de plusieurs mètres, épaisses en proportions et bloquées hermétiquement par une lourde manette qui nous isolaient totalement de l'extérieur, se refermaient sur nous avec un bruit sourd... Ce qui me fascinait alors le plus, c'était de penser que, depuis le foyer de lumière intense qu'était maintenant notre plateau, les images de notre spectacle allaient, par le miracle de la télévision, s'échapper de notre blockhaus, s'élancer à travers les rues des villes, les chemins des campagnes et pénétrer en même temps dans des milliers de foyers cernés par la nuit.

Il était alors près de 20h et commençaient pour le réalisateur les vérifications du bon fonctionnement des caméras. Par haut-parleur, il les appelait une à une et je puis dire que, bien souvent, l'une d'elles refusait tout service.

-Je n'ai pas d'image sur la trois criait-il. Pourquoi, bon Dieu ? Alors, vite, sortez la cinq !

Car, heureusement, il y en avait toujours une sous pression qui était souvent mise à contribution !

Après 20h, le rituel se poursuivait par une formule qui m'a toujours fasciné. La voix du réalisateur annonçait



solennellement :

-Cameramen aux casques !

Et, entendant cela, je ne pouvais m'empêcher de penser à nos soldats surgissant des tranchées devant le fort de Douaumont en 1916 ! J'étais conscient de ce que cette comparaison avait de ridicule, mais elle me venait chaque fois à l'esprit.

C'était ensuite un compte à rebours digne de Cap Canaveral :

-Attention ! Silence, nom de Dieu ! Début journal télévisé ! Tout le monde en place !

Puis, quelques minutes plus tard :

-Fin du journal télévisé ! On a l'antenne dans une minute ! Début annonce speakerine !... Fin annonce speakerine ! On y va ! C'est parti...

Et tandis que s'allumait une petite lampe rouge accrochée très haut parmi les projecteurs, retentissaient, malgré les épaisses vitres de la régie, les premières notes de "notre" générique...

Il faut évidemment se souvenir que la télévision française de cette époque ne diffusait qu'un seul programme et que, quels que fussent les ratages de certaines de ses émissions, personne au monde n'a encore jamais signalé que la terre s'était arrêtée de tourner !





Lycée d'Orléans, 1932.



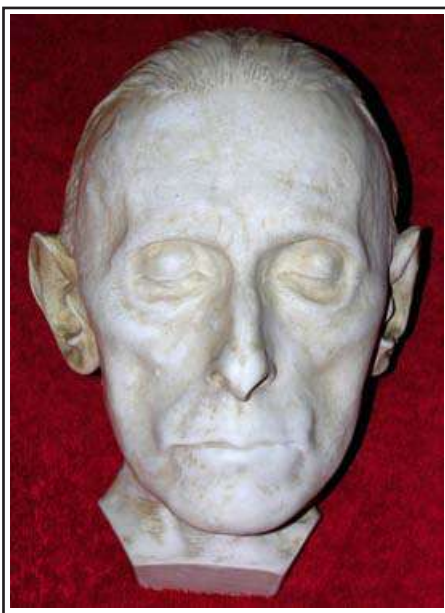
*A l'abri derrière le prof,
je prépare une scolarité
sans gloire.*



*Charles DULLIN (1885-1949),
fondateur, en 1921, d'une
Ecole qui lui survit
depuis bientôt soixante années.*

*A mon avis, la meilleure photo
de lui, en dehors de ses
portraits de personnages,
que je connaisse.*

*Si elle date de peu avant 1939,
il avait donc, environ, 54 ans.
Elle est évidemment retouchée
quant aux inévitables
imperfections de la peau,
mais l'on y lit bien les
immenses qualités de l'homme :
l'intelligence, l'ironie, la
lucidité, l'humour, la passion,
et tant d'autres...*



*Masque mortuaire de Charles Dullin
à l'hôpital Saint-Antoine,
le 11 décembre 1949.*

*Ma première pièce
"A chacun selon sa faim"
de Jean Mogin,
mise en scène
de Raymond Hermantier,
en février 1950
au théâtre du
Vieux-Colombier.*

*Madame Dussane,
professeur
et critique réputé,
veut bien écrire
dans son livre
"Notes de théâtre"
(ed. Lardanchet, 1951) :*

*"J'ai particulièrement
remarqué Bernard Musson,
sacristain-cabaretier.
long et maigre, qui semble mouiller son vin d'eau bénite".*



*Dans "Le grand jeu"
remake de
Robert Siodmak
en 1953.
(c) Magnum.*





*Avec Fernand Gravey dans "Le temps des oeufs durs",
film de Norbert Carbonnaux en 1957.*

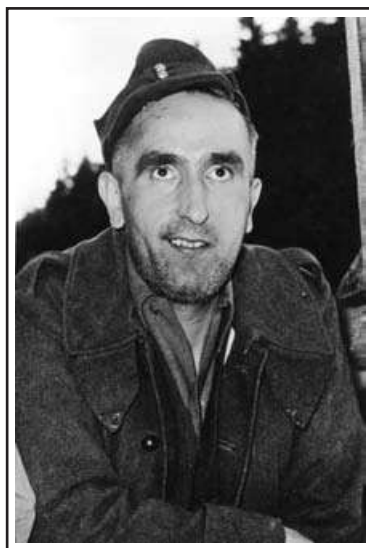


*Dans la chambrée où je me prépare des rêveries malsaines...
(La vache et le prisonnier. Munich 1959).*



*...mais c'est à Fernandel
que je confie une lettre
pour ma mère, la seule
femme qui compte vraiment
pour moi.*

*C'est à moi qu'incombe le
choix difficile de la vache
qui accompagnera Fernandel
dans leur traversée
de l'Allemagne.*





*Si le ridicule pouvait tuer, je n'aurais plus
jamais tourné depuis "Le Capitain",
film d'André Hunebelle en 1960.*



*Notaire de Jane Sourza
dans "Le petit bouchon",
comédie de Michel André
au théâtre des Variétés
en 1961.
(c) Studio Lipnitzki.*



Non, je ne venais pas pour faire les peintures mais, en tant qu'ordonnateur des Pompes funèbres, pour une levée de corps dans "Bonheur conjugal", film de Jacqueline Audry en 1963.



Avec Georges Géret, Madeleine Damien, et Muni, dans "Le journal d'une femme de chambre" de Luis Buñuel en 1963 (le premier des six "Buñuel" consécutifs).



*Avec Didier Haudepin entre
Lucien Nat, Supérieur,
et le "préfet des petits"
dans
"Les Amitiés particulières"
film de
Jean Delannoy en 1964.*



*De passage... à l'Elysée,
le 10 août 1967.
(c) Actualités télévisées.*



"L'insolent", film de Jean-Claude Roy en 1972.



*Non, nous ne sommes pas à Saint-Tropez
mais au théâtre Tristan Bernard dans
"Seul le poisson rouge est au courant", en 1973.*

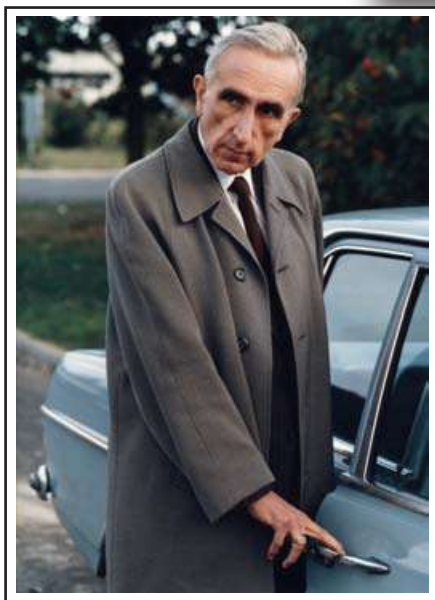
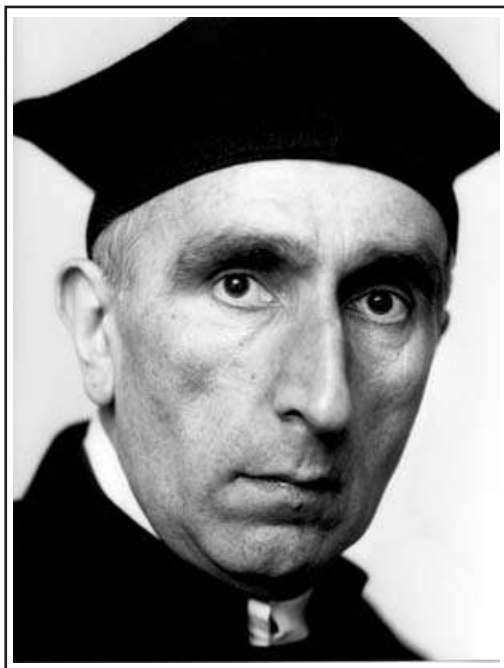


*Oh ! le vilain bonhomme qui essaie de séduire
le gentil Didier Haudepin dans "Ne m'oubliez pas"
de Peter Nichols au théâtre de la Renaissance en 1973.
(c) Alain Foucha.*



*Emu et surpris à l'enterrement
de Pierre Fresnay le 14 janvier 1975 !
(c) France Soir.*

*On ne rigole pas
tous les jours
quand j'élève
les enfants
de Marlène Jobert
dans le film
"Les Grandison"
en 1978.*



*Monsieur le Ministre
en tournée électorale.*

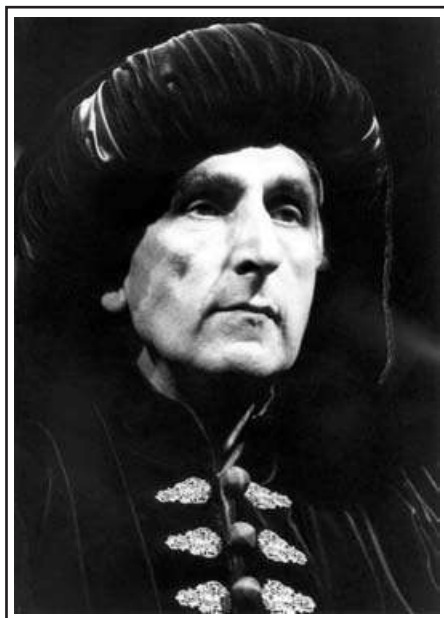


*Essai pour une publicité
qui n'a jamais rien fait
vendre.*



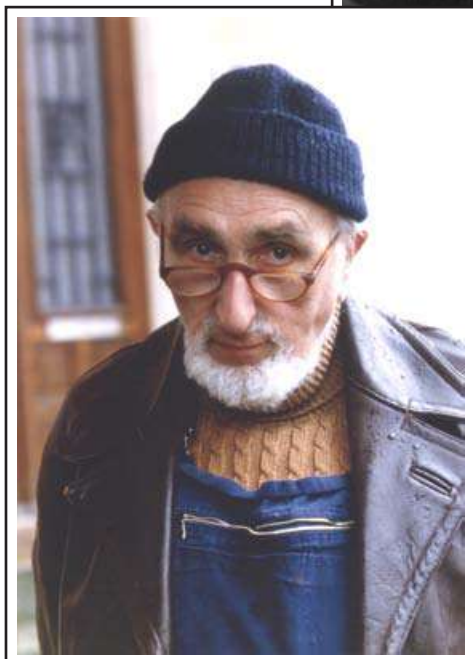
*"Amadeus"
de Peter Schaffer,
au théâtre Marigny
en 1982.
Photo Pierre Musson.*

*"La tour de Nesle"
d'Alexandre Dumas
au théâtre
Silvia Monfort
en 1986.
(c) Marée-Breyer.*

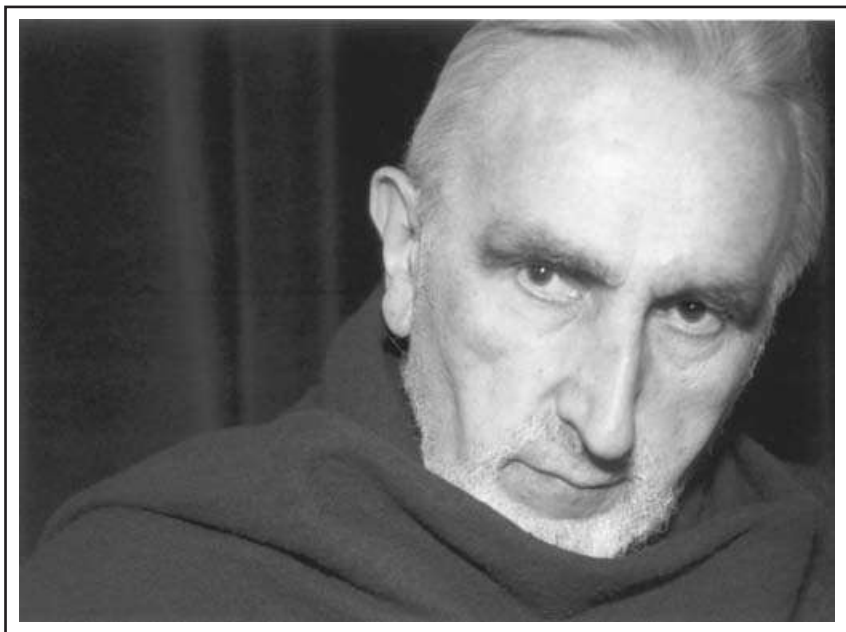


*Complètement gâteaux dans "La révolte des enfants"
de Gérard Poitou-Weber en 1990.
(c) Antenne2 / Gilles Schrempp.*

*"En attendant
les boeufs"
de Christian Dob
au théâtre des
Mathurins
en 1993.
(c) Marée-Breyer.*



*Dans l'un des premiers
"Louis la brocante"
en 1999.*



*Est-ce qu'on y croit
quand je veux donner l'impression que je réfléchis ?*

Photo Caroline Musson

UNE DISTRIBUTION DE RÊVE

Il m'est arrivé parfois d'assister à une réunion de comédiens avant même les répétitions d'une pièce et alors que la distribution n'en est pas encore complète. J'ai souvent constaté que ceux qui étaient présents proposant un ou plusieurs noms, l'on se trouvait devant trois cas d'espèce qui justifiaient chacun une impossibilité d'engagement.

1er cas : Untel serait parfait dans le rôle ou plutôt... aurait été parfait ! Hélas, si l'on pense à lui, c'est parce qu'il est mort. Le mois dernier. Et si son nom est venu à l'esprit de chacun, c'est parce que les médias en ont parlé à l'occasion de "la grande perte que vient de subir le pays tout entier" ... C'est du moins ce qu'a affirmé Monsieur le Président de la République en personne !

2ème cas : Machin aussi ferait parfaitement l'affaire. Seulement, il n'est pas libre. C'est dommage mais c'est ainsi. Et si son nom a été cité, c'est parce que les médias (encore eux !) viennent d'en parler, louangeant sa dernière création.

3ème cas : et Truc ? Il est libre, Truc ! Bien sûr ! Seulement, il est toujours libre ! Et devient, de ce fait, éminemment suspect ! Car enfin, s'il est libre, c'est que nul n'en veut et alors, pourquoi notre distribution s'encombrerait-elle de lui ?

Finalement, après avoir longuement discuté du rôle à distribuer, l'accord se fait tout de même sur un nom en désespoir de cause. La réunion se termine et je me retrouve dans la rue où je tombe sur Chose qui, lui, est bien vivant, libre et bon comédien. Par politesse, je lui demande ce qu'il devient :



-Pas grand-chose me dit-il, tristement.

Je ne lui raconte rien, bien sûr, de notre récente réunion et il ne saura jamais que, sans s'en douter, il a frôlé un engagement qui l'aurait rendu si heureux...



MOI ET ...

CARY GRANT

J'ai eu, un jour, l'honneur d'avoir cette célèbre vedette pour partenaire dans *Charade*, agréable film de M. Stanley Donen. Enfin... partenaire, comprenons-nous ! Son rôle était un peu plus important que le mien ! Veilleur de nuit dans un hôtel parisien, je dormais tout le temps jusqu'au moment où je découvrais notre très sympathique héros hollywoodien affalé, inanimé, dans un ascenseur arrêté.

Donc, premier plan : la caméra prend ma place et voit... ce que je vois. Second plan : la caméra s'installe pour prendre en contre-champ mon visage affolé à travers la porte palière de l'ascenseur. On règle tout et je m'attends à devoir me contenter, pour me donner ma direction de regard, soit d'un assistant stagiaire accroupi à côté de la caméra, soit d'un petit spot de 250 w à la même place, soit d'un bout de chatterton collé au bord du pare-soleil de l'objectif... ce qui était le cas la plupart du temps !

Et voilà qu'au moment de tourner, M. Donen demande qu'on fasse venir M. Grant ! Lequel s'exécute tranquillement et prend sa place le plus simplement du monde ! Moi, Bernard Musson, j'avais Cary Grant accroupi devant moi, uniquement pour m'indiquer où je devais regarder ! J'avoue que j'étais assez éberlué !

Parce que... figurez-vous, je connaissais certaines vedettes françaises sans réputation universelle... enfin, je ne veux nommer personne !



IL EST CHEZ MOI

Le petit Larousse dit d'un impresario : "Personne qui négocie, moyennant rémunération, les engagements et les contrats d'un artiste".

J'ai rencontré, plusieurs impresarios, j'ai travaillé avec quelques-uns, ils sont tous morts, mais pas de m'avoir connu.

Les plus actifs d'entre eux s'appelaient les frères Béhars, étaient originaires d'Europe Centrale, avaient un accent indéfinissable à couper au couteau et appelaient tout le monde "Patron". Leur bureau, situé au dernier étage d'un bel immeuble des Champs-Élysées, était modestement coïncé entre les toilettes et l'ascenseur.

Ce qui les rendait très commodes, c'est qu'ils travaillaient tous les deux comme des fous, l'un ne quittant jamais leur bureau, l'autre écumant les productions de films jusqu'aux entreprises les plus modestes, pour ne pas dire les plus douteuses. José cavalcadait sans cesse, Henri restait cramponné à son téléphone, à l'affût de la plus miteuse affaire qui passait à sa portée. Mais tout cela dans une ambiance de la plus grande gentillesse.

Ils connaissaient tout le monde, étaient au courant de tout ce qui se préparait, ignoraient les dimanches et les jours fériés, bref, étaient joignables à tout instant que l'on fût au soir de Noël, au matin de Pâques ou la nuit de la Saint-Sylvestre.

Tout cela les rendait très sympathiques et si l'on se moquait gentiment d'eux, les producteurs concernés déclaraient qu'ils les faisaient rire. Enfin, si les comédiens se plaignaient de ne toucher que des cachets indignes de leur talent, ces duettistes infatigables étaient appréciés dans le milieu du cinéma. Je crois que de grands comédiens comme Robert Hossein ou Michel Serrault "étaient chez eux" et l'on se racontait cette petite anecdote qui est sans doute inventée mais... avec sûrement un fond de vérité.

Dans un bureau de productions se trouvaient, outre le directeur, le metteur en scène d'un futur film et le



fameux José Béhars, celui des deux frères qui courait sans cesse d'une société à une autre.

Bien sûr, l'essentiel de la conversation roulait sur la distribution des personnages et, notamment, celui du premier rôle masculin, le héros, la vedette qui devait réunir toutes les qualités : n'être pas cher aux yeux du producteur, plein de talent pour le réalisateur, séduisant pour le public féminin mais pas trop pour le masculin, photogénique pour le directeur de la photo, etc, etc...

Evidemment, personne ne remplissait toutes ces conditions et finalement, quelqu'un dit :

-Naturellement, beau, pas cher et talentueux, il y a pénurie !

Et José Béhars se serait aussitôt exclamé :

-Pénurie ? Il est chez moi !

Ce que j'aime bien dans cette toute petite histoire, c'est qu'elle prouve qu'au contraire de la méchante réputation des gens de cinéma il règne aussi, dans ce milieu, une gentillesse qui les rend bien sympathiques.



CINÉMA COQUIN... MÊME UN PEU PLUS

Chaque fois qu'un ami m'affirme : « Je t'ai vu dans un film porno », je proteste en me récriant :

-Pas du tout ! Tu ne m'as pas vu dans un film porno ! Mon âge ni ma plastique ne me permettraient pareil emploi ! Simplement, tu m'as vu dans un film coquin, gentiment érotique où l'acte sexuel n'était que simulé, et encore, par d'autres que moi. Bref, ce que l'on appelle maintenant un film soft et non pas hard ! Il n'est pas nécessaire de parler couramment l'anglais pour en saisir la différence !

J'ajouterai que ce genre de films portait généralement un titre plutôt plaisant, qui annonçait franchement la couleur, du genre Prenez la queue comme tout le monde, L'arrière-train sifflera trois fois, Blanche-neige et les sept mains... Les réalisateurs en étaient souvent des techniciens très respectables qui signaient leurs œuvres... de pseudonymes hypocrites. J'en ai connu plusieurs dans ce cas.

Moi-même, j'ai synchronisé bien des films allemands ou suédois de ce genre, l'anonymat du doublage le permettait. Mais quand il s'agissait de tournages, pareille tricherie n'était plus possible et si j'étais parfois le seul personnage à garder son pantalon, en fait j'y retrouvais, toujours habillés, mes notaires, chambellans ou directeurs de pensions pour jeunes filles délurées... comme dans les films dits "normaux".

Un exemple de construction dramatique pour films dits "légers" ? J'étais notaire, j'avais réuni toute une famille dans mon cabinet pour l'ouverture du testament d'un vieil oncle immensément riche (comme ils ne le sont qu'au cinéma !) et



j'apprenais à l'assistance que la fortune incommensurable (enfin... beaucoup plus que le budget du film) irait à celui de ses neveux qui aurait "séduit", avant la fin de l'année, le plus de filles du village ! Vous voyez que ce point de départ permettait une infinie quantité de variantes et de digressions !

Après quoi, mon notaire disparaissait de l'écran pour n'y plus revenir et faisait place à de valeureux jeunes hommes qui s'attaquaient à de complaisantes fermières qui ne demandaient pas mieux que d'être renversées dans d'accueillantes meules de foin. Un point, c'est tout. Du moins pour moi.

Le reste ne me regardait pas mais lorsque j'y songe avec nostalgie, c'est pour m'étonner que les ligues de vertu de l'époque en fissent tant de gorges chaudes et que des plaintes fussent déposées au Parquet. Tout cela semble maintenant bien anodin mais, une fois, j'ai été convoqué quai des Orfèvres, à la suite de la plainte d'une dame qui s'occupait d'une association de non-voyants (sic !). Le commissaire qui m'a reçu était le premier à en rire !

Mais dans ce domaine du cinéma coquin, il y a fort peu d'histoires drôles, en tout cas racontables en société ! La concentration qui doit régner pendant les tournages afin que l'élément masculin ne perde rien des forces que ses partenaires féminines (et la production du film) attendent de lui ne soient amoindris, ne favorise pas la plaisanterie.

Un souvenir, pourtant, me revient en mémoire. Il n'a que le mérite d'être rigoureusement véridique.

Un après-midi, un réalisateur de mes amis, spécialiste de ce genre de films, m'avait donné rendez-vous, pour une question de dates dans un film ultérieur, dans une salle de cinéma de la rue Legendre. Il n'y avait, naturellement, pas de projection de film à ce moment-là et la production y tournait ce qu'elle voulait.

A l'entrée de la salle, je me heurtai à un assistant qui,



un doigt sur la bouche, m'intimait un silence total, ce qui signifiait bien que le tournage était en pleine action. Il me laissa tout de même entrer et je parcourus toute la salle plongée dans un recueillement tel qu'il en est peu dans une cathédrale où se déroule un office religieux.

Parvenu au premier rang de fauteuils, je vis un jeune homme dans la force de l'âge, assis sur le siège du milieu, honorant avec ardeur une partenaire féminine qui, placée sur lui, semblait y prendre bien du plaisir... Jusque-là, vous me suivez ? Bon.

Devant eux, deux hommes : le réalisateur qui se gardait bien de donner la moindre indication et le caméraman qui, appareil à l'épaule, tournait autour du couple, montait, descendait, ne négligeant aucune partie des corps enlacés. Personne ne faisait attention à moi et je commençais à trouver la séance interminable, mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer en secret pareille endurance.

Enfin, le caméraman annonça « la caméra recharge ! ». Aussitôt, le couple se dégagea, la jeune femme en profita pour se faire faire un raccord de maquillage par la maquilleuse appelée à la hâte et je restai, plein d'embarras et ne sachant quoi dire au valeureux héros qui, loin de paraître fatigué, attendait vaillamment et toujours en pleine forme, le moment de reprendre l'action là où il l'avait laissée.

Alors, je hasardai stupidement :

-Euh... Bonjour, Monsieur, euh... Vous allez bien ?... Oui, bien sûr... Dites donc, vous ne devez pas arrêter de tourner en ce moment, vous, avec cette mode des films actuels...

-Eh oui, répondit-il.

Et il ajouta aussitôt avec l'amertume des gens qui voudraient être considérés comme différents de ce qu'ils sont :

-Vous-même, ne vous plaignez pas... Au moins, vous,



on vous donne du texte !

Il avait alors dans la voix, toute la tristesse de l'artiste incompris et le chagrin de celui qui ignorera toujours pourquoi, jamais, ne lui sera donnée sa chance. Il est seulement bien dommage qu'il n'ait pas ressenti à ce moment, à quel point je l'enviais réciproquement... dans un tout autre domaine !

Dans le même registre, un bon copain que j'estime beaucoup, Francis Lax, dont vous avez longtemps entendu la voix dans Starsky et Hutch, m'a raconté ceci :

-« Je passais il y a quelques jours à Bruxelles, dans un quartier où sont groupés les cinémas spécialisés dans les films interdits aux mineurs, lorsque j'ai vu devant moi une façade sur laquelle s'étalait en lettres énormes (je te jure que c'est vrai !) : BERNARD MUSSON DANS CUISSSES EN CHALEUR ! C'était en caractères lumineux aussi grands que si l'on annonçait : JEAN GABIN DANS LES GRANDES FAMILLES ! Je n'ai pas vu beaucoup de spectateurs s'y précipiter et, moi-même, je t'assure n'y être pas entré ! Mais j'avoue, Bernard, avoir été surpris de constater que tu en étais réduit, pour nourrir ta famille, à te laisser aller à de pareilles extrémités »...

Evidemment, son ton, amical et rieur, me faisait bien comprendre que, loin de le scandaliser, ce minime incident l'avait beaucoup amusé. J'ai pleinement rassuré Francis en lui disant que lorsque j'avais tourné dans un tel film, il portait sûrement alors un titre moins aguichant et que si j'avais eu les honneurs d'une enseigne aussi flamboyante, c'était sans doute parce que ma silhouette un peu connue du directeur se détachait de la cohorte de jeunes femmes assurément charmantes mais que leurs pseudonymes ne sortaient pas de l'anonymat : et qu'en tout cas, si on y voyait des cuisses, ce n'étaient assurément pas les miennes !



LE ROI D'ANGLETERRE ... À BILLANCOURT

Voilà pas mal d'années maintenant, se trouvait encore, quai du Point-du-Jour, à Billancourt, l'un des principaux studios du cinéma français. Tournages, montages, doublages, l'on trouvait là tout ce qui concernait le 7ème Art. Détruit à présent, je ne puis passer devant son emplacement sans mélancolie et je suis bien certain de ne pas être le seul.

Ce jour-là, je sortais d'un plateau de synchronisation et gagnais la sortie du studio par un long couloir désert, lorsque je vis apparaître à son extrémité et venant à ma rencontre, un étrange cortège : d'abord un monsieur âgé seul en tête, élégamment habillé, à la démarche solennelle. Il était suivi, à peu de distance, par un petit groupe de messieurs de sa génération qui l'escortait avec beaucoup de respect. Enfin, fermant la marche, une dame âgée trottnait un peu à l'écart.

J'avais l'habitude de croiser en ces lieux beaucoup de vedettes plus ou moins célèbres, mais je ne parvenais pas à mettre un nom sur ce monsieur dont la silhouette m'était pourtant bien connue, tandis qu'il parvenait lentement à ma hauteur.

C'est alors que, au moment où je m'immobilisais un instant par déférence, il tourna son visage vers moi, inclina la tête avec une exquise politesse... et continua sa marche.

Naturellement, je répondis à son salut et tandis que le groupe entier me dépassait, une illumination visita mon esprit embrumé et j'identifiai enfin ce personnage si important qui n'avait vraiment pas sa place dans un studio de cinéma de la banlieue parisienne.

C'était, ni plus ni moins, le roi d'Angleterre Edouard VIII ou plus simplement, l'ex-roi très éphémère plus connu à ce moment, sous le nom de duc de Windsor ! Et la dame était évidemment la duchesse.



Certes, il n'était plus roi depuis des années, d'accord son signe de tête n'était que la survivance d'un automatisme protocolaire, mais enfin, c'était tout de même lui qui m'avait salué le premier, tandis que, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, j'étais l'image de la surprise totale.

Que faisait-il là et pourquoi cette présence insolite ?

Rapidement remis de mon émotion, j'interrogeai le portier du studio qui ne pouvait pas ne pas être au courant.

Effectivement, c'était bien l'ex-roi qui, venant de sa propriété de la vallée de Chevreuse, rendait visite à deux amis célèbres, Richard Burton et Rex Harrison qui, sur un plateau voisin, sous la direction de Stanley Donen tournaient alors L'escalier, d'après la pièce de Charles Dyer.

Je rentrai chez moi tout ému de la rencontre que je venais de faire. Croirait-on que mon physique rébarbatif et peu avenant cachait un cœur de midinette ?



PRÈS D'UN "AIMÉ DE DIEU"

Tournons-nous maintenant vers le spectacle théâtral auquel j'ai été le plus fier d'avoir modestement participé. Il s'agit d'*Amadeus* pièce anglaise de Peter Schaffer créée en France au théâtre Marigny, fin janvier 1982.

Sans doute parce que la mise en scène était du brillantissime Roman Polanski, cette pièce est devenue l'événement de l'année ? Il faut dire que ce dernier s'y était frotté avec succès à Varsovie et qu'il débarquait à Paris déjà auréolé d'une belle réussite.

*Je passerai rapidement sur les difficultés de la distribution dont, ainsi que les autres participants, j'ai été le témoin. François Périer en était la tête d'affiche et s'imposait d'autant mieux qu'il avait déjà joué une autre pièce de Schaffer : *Equus*. Polanski n'envisageait personne d'autre que lui-même dans le rôle de Mozart et il avait d'autant plus raison qu'à force d'un incessant travail de composition il devait réussir, malgré l'énorme différence d'âge, à présenter au public un personnage fascinant, correspondant bien à ce que tous les historiens les plus compétents nous ont appris de cet extraordinaire génie. Celle qui devenait sa femme était Sonia Vollereaux qui, peu connue jusqu'alors, révélait dans ce rôle, un talent bien séduisant.*

Quant à nous les seconds rôles, personnages de la Cour ou de la rue, nous devons créer des silhouettes hautes en couleurs. Et si nous y sommes parvenus, c'est bien grâce à l'immense talent de Polanski que nous l'avons dû. Certes, chacun de nous a craint de n'être pas engagé ferme pendant les répétitions d'essais, mais le metteur en scène a bien su, ensuite, nous conduire avec intelligence, douceur et fermeté, chacune de ses exigences servant ainsi le personnage et le spectacle.

Cela n'a pas été facile et le directeur du théâtre le disait bien, parlant de Roman :



-Je préfère ne pas avoir affaire à lui, il est trop intelligent pour moi !

Je ne puis vous dire toutes les difficultés auxquelles nous nous heurtions quotidiennement, mais notre réalisateur les aplanissait toutes avec une aisance qui nous laissait confondus. Ce que fut le triomphe du 22 janvier 1982 est difficile à décrire ! Nous avons tous été extrêmement fiers de participer à ce très grand succès. Et n'oublions tout de même pas la musique de celui à qui nous devons tant de bonheurs !

Cela dura jusqu'au 31 décembre de la même année. Et pour nous qui en avons été les modestes artisans, des soirées comme celles-là restent à jamais dans nos mémoires.

Je me souviens aussi d'un superbe effet de mise en scène à la fin de chacune de nos premières représentations. Il ne nous a été révélé qu'aux dernières répétitions et, seuls les spectateurs venus fin janvier en ont été les heureux témoins. Voici pourquoi : Polanski-Mozart mourait sur la table de son dernier logis sous les yeux de son épouse éplorée. Aussitôt, tandis que s'élevait le Lacrymosa du Requiem, quatre servants de scène s'emparaient du meuble, lui faisaient faire un quart de tour et le dressaient bien lentement face au public. Alors, le corps inerte commençait à glisser lentement, accélérât sa descente et, brusquement, disparaissait en un éclair aux yeux des spectateurs !

L'effet produit était saisissant ! Cet engoutissement symbolisait celui de la fosse commune du cimetière de Vienne.

Le procédé était pourtant simple : au dernier instant, une trappe étroite, invisible de la salle, s'ouvrait dans le plancher de scène et engoutissait le défunt dont la chute était heureusement amortie par un empilement de matelas dans le dessous du théâtre. A ce spectacle, le public poussait chaque soir un cri de stupéfaction jusqu'au jour où, probablement en raison d'un repère mal respecté et de l'étroitesse de la trappe, la nuque de Polanski en heurta le rebord ! Arrivé en bas, il se releva de son matelas passablement groggy, mais eut tout de même la force de réapparaître pour saluer un public qui ne s'était rendu compte de rien alors que nous, sur scène, avions eu très peur ! Heureusement, dès le lendemain, les porteurs sortaient sagement la table par la porte du fond à la demande du metteur en scène.



Convenez qu'il aurait été dommage, pour le théâtre et le cinéma, de perdre un tel bonhomme qu'attendaient encore tant de brillantes réalisations ! Pourtant, je connaissais deux angoisses au cours de chaque représentation : passer très vite, en scène, dans l'obscurité totale, les deux manches d'un gros manteau à l'interprète de Salieri pendant l'attaque de l'Ouverture de Don Giovanni, avoir fini à la montée orchestrale si dramatique un instant plus tard et m'être aussitôt éclipsé en coulisses au retour de la lumière !

L'autre moment que j'appréhendais était d'avoir à dire noblement devant les dignitaires de l'empire d'Autriche :

-Il en a parlé à la princesse Lichnowski !

Rien que de sentir à quel point vingt personnes en scène pouffaient sous cape dans l'espoir de m'entendre bafouiller, suffisait à me faire chuter dans ce piège que je cherchais tant à éviter. Essayez donc de proférer ce nom maudit devant huit cents spectateurs ! Car le théâtre Marigny était chaque soir complet...

Enfin, Mozart, je connaissais déjà ! Mais je me suis découvert un ami Raymond Baillet car nous avons partagé d'abord la même loge puis les mêmes goûts et notre amitié réciproque a perduré jusqu'à ce jour.

Chansonnier célèbre au cabaret et à la radio pendant tant d'années, puis comédien au théâtre et à la télé, son talent, sa culture et son humour m'ont ravi depuis notre première rencontre. Combien de fois ne me suis-je pas esclaffé devant ses réparties ? Heureusement, le bonheur de l'écouter n'a pas cessé à la " dernière " d'Amadeus. Et je voudrais bien pouvoir lui rendre tout ce qu'il m'a donné et que je redécouvre chaque fois que je feuillette l'épais recueil de ses souvenirs.

Et c'est en sa compagnie que j'ai eu l'honneur, durant un an, d'annoncer, tragique et solennel, face à la salle archi-comble du théâtre Marigny, en détachant fortement chaque syllabe : « Wolfgang Amadeus Mozart est mort »...avec, en fond sonore, les quatre derniers accords de la Cantate Maçonnique K623... C'est pour moi un souvenir tellement inoubliable qu'il me suffit d'y penser seulement pour me sentir parcouru de frissons de bonheur.



SE FAIRE UN NOM

Lil s'appelait François Chevais, mais il avait jugé spirituel d'accompagner son patronyme d'un slogan surprenant : "Le plus mauvais comédien de Paris". Il tenait à le faire figurer, en caractères bien lisibles, à la suite de son nom sur les affiches des théâtres où il se produisait. C'était évidemment très risqué.

Je ne me souviens pas de l'avoir vu jouer, mais je suis bien persuadé qu'il n'était pas plus mauvais que beaucoup d'autres. Simplement, il avait cru trouver spirituelle cette formule provocante qui ne lui a pas permis, pour autant, de faire une carrière particulièrement remarquable.

C'est que le choix d'un pseudonyme n'est pas une mince affaire. Ce n'était pas par crainte de déshonorer le nom de mes parents que, lors de mes débuts, cette question me tourmentât le moins du monde mais, interrogeant les uns et les autres, je quémandais un conseil sans parvenir à me décider.

C'est ainsi que, me trouvant un jour au théâtre La Bruyère dans le bureau du directeur, Georges Vitaly, ce dernier me parla de mon physique très marqué, de ma silhouette qui pouvait faire penser à une caricature de Daumier que j'admirais beaucoup. Cela me donna aussitôt l'idée de m'emparer de ce nom déjà célèbre et de me faire appeler Bernard Daumier. Je ne sais si cela aurait changé quelque chose à ma carrière, mais je me disais ainsi que c'était une façon de suggérer un personnage caricatural à un employeur éventuel.

Or, je n'avais pas pris ma décision depuis trois jours, quand survint l'événement théâtral que fut la création de la pièce de Marcel Achard, Patate au théâtre Saint-Georges. Et tous les critiques s'extasiaient sur la révélation de la soirée : Sophie Daumier ! La demoiselle m'ayant devancé, je n'avais plus qu'à faire marche arrière.

Finalement, je ne crois pas que cela aurait changé quoi que ce soit pour moi, mais c'est avec beaucoup de sympathie que j'ai suivi la belle carrière de cette ravissante fille pleine de talent et de drôlerie, avant qu'elle ne connaisse une longue et cruelle fin de vie.



C'EST PAS BEAU DE FAIRE PEUR AUX ENFANTS

Dans Mademoiselle Fifi, très joli conte de Guy de Maupassant, adapté et réalisé par mon ami Claude Santelli, je jouais le bedeau du curé.

Je ne sais si "bedeau" est une fonction qui existe encore dans l'Eglise actuelle, mais je puis vous dire que c'est une situation que j'ai bien souvent occupé devant les caméras ! Maintenant, je me sens atteint par la limite d'âge.

Naturellement, nous tournions en Normandie, dans le Pays de Caux et les habitants du village, où régnait d'ailleurs un froid rigoureux, remplissaient l'église avec, comme c'est généralement le cas, beaucoup de gentillesse et de bonne volonté.

Tout ce monde se mêlait chaque jour aux comédiens professionnels et c'était au presbytère du lieu que tout un chacun se retrouvait pour troquer ses vêtements actuels contre des costumes 1870. On se dévêtait puis se rhabillait en toute simplicité dans une atmosphère de belle humeur.

Or, voilà qu'un soir où nous devions tourner de nuit, une jeune fille d'un abord agréable et joliment costumée, s'adresse à moi en ces termes :

-Ah ! Monsieur, je suis bien contente de vous rencontrer et de voir que finalement, vous êtes très gentil ! Parce que je dois vous dire que vous m'avez terrorisée pendant toute mon enfance !

- ?

-Eh oui, figurez-vous que le soir, quand nous regardions la télé tout en dînant, mes parents n'arrêtaient pas de me dire quand on vous voyait dans des rôles où vous faisiez peur : « Si tu ne manges pas vite ta soupe, le monsieur que tu vois là, dans la télé, eh bien, il viendra te chercher !



Que dire à cette aimable personne pour qu'elle me pardonne de lui avoir empoisonné l'existence ?

Sinon que les vrais responsables de ces pénibles moments sont bien les réalisateurs sans imagination qui m'ont, durant tant d'années, enfermé dans des personnages qui, sans que je m'en rendisse compte, faisaient peur aux petites filles, ce qui n'était d'ailleurs pas le cas dans Mademoiselle Fifi !

Parce que, le croyez-vous maintenant, Mademoiselle, je suis en réalité, très, très, gentil...



QUI NE CONNAÎT ROGER CAREL ?

Parmi les copains que j'ai toujours le plus de plaisir à retrouver devant un micro de doublage de film, je dois placer Roger Carel au premier rang. D'abord, sa bonne bouille et sa rondeur affable, sa cordialité sans affectation et son immense talent d'acteur lui attirent toutes les sympathies. Mais son excellente réputation lui vient surtout de son extraordinaire facilité à prendre tous les accents sans exception.

Je l'ai rencontré pour la première fois dans Le Quadrille des diamants, une émission dramatique télévisée en direct en novembre 1957. Il y jouait un diamantaire hollandais et prenait un accent si insolite qu'il ne pouvait pas n'être pas véridique ! Et pour compléter son personnage, il avait eu l'idée de s'adresser à ses partenaires en maintenant le tour orbital de son œil droit entre le pouce et l'index... comme s'il continuait à examiner une pierre précieuse tout en regardant les gens ! C'était une composition que je n'oublierai jamais !

A cette époque des dramatiques en direct, on répétait d'abord dans des studios sans meuble, sans lumière du jour, où les emplacements des décors étaient peints au sol, je l'ai déjà dit, et Roger s'amusait à jouer le "directeur de la télé" qui, inspectant les plateaux de répétitions, trouvait qu'il y avait beaucoup trop de lampes allumées inutilement par rapport au peu de comédiens présents pour répéter !

Pendant mai 68, le cher Carel eut des idées assez grandioses. Par exemple, au cours d'une assemblée générale de tous les gens du spectacle réunis dans un grand théâtre pour y vociférer des revendications velléitaires, il fit irruption en annonçant qu'il venait de prendre possession du "Guignol des Marionnettes du Luxembourg" au nom du "Syndicat Français des Acteurs" ! Cela lui valut un beau succès de rire, ce que l'époque ne nous offrait pas



si souvent !

Et après l'occupation, par des étudiants, du théâtre de l'Odéon, dirigé à l'époque par Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault qui ne purent en éviter le saccage, Roger nous gratifiait d'une irrésistible imitation de Maurice Escande, administrateur de la Comédie-Française, homosexuel notoire qui, dans son bureau où il les attendait impatiemment, appelait de tous ses vœux le déferlement de " ces jeunes gens auxquels il n'aurait rien à refuser alors qu'ils s'étaient installés chez Madeleine, une femme... quelle horreur ! Vous vous rendez compte ? ".

Tel est l'immense talent de mon ami Roger Carel. Mais lors de la projection d'un film doublé, ne cherchez surtout pas à reconnaître sa voix ! Il aura sûrement synchronisé le personnage principal... ainsi que plusieurs comparses, impossibles à identifier. C'est ça, le génie.

Il a d'ailleurs, et ce n'est que justice, un agenda certainement plus rempli que celui de nos plus glorieuses vedettes !



BOURVIL

André Bourvil était un homme charmant et de grand talent. J'ai peu tourné avec lui, mais j'en ai beaucoup entendu parler par une amie, Alix Mahieux, qui, ayant joué dans l'un de ses plus gros succès *La Bonne planque*, au théâtre des Nouveautés, a pu en le retrouvant chaque soir sur scène et en coulisses, juger de ses qualités de finesse et d'efficacité.

Il avait pourtant débuté dans le métier par des succès apparemment faciles qui en auraient poussé bien d'autres à une complaisance démagogique à laquelle ils n'ont pas su échapper. Malgré des débuts si handicapants, Bourvil a souvent tourné dans des films de grande qualité sans, hélas, jouer au théâtre des œuvres classiques dignes de son talent.

Imaginez un peu le Tartuffe qu'il aurait pu être ! Et pourquoi pas Orgon, Sganarelle et Monsieur Jourdain ? Bien sûr, il a fait au cinéma une brillante carrière en refusant les facilités de rôles trop populaires mais il n'a pas osé rencontrer au théâtre le bonheur de dire et d'entendre de grands textes.

*Je sais bien que Fernand Raynaud avec *Le Bourgeois gentilhomme* et Louis de Funès avec *L'Avare* ont connu deux échecs relatifs. Mais je leur suis reconnaissant de l'audace qu'ils ont eue en se frottant à de tels chefs-d'œuvre. Mon admiration pour Bourvil aurait été plus complète s'il avait tenté d'en faire autant.*



BERGMAN, SAUTET, BUNUEL

Le réalisateur de films que je place au-dessus de tous les autres, français ou étrangers, est Ingmar Bergman dont je regretterai longtemps qu'il ait mis un point final à son éblouissante carrière, parfois en dents de scie comme elles le sont toutes, mais lorsque l'œuvre, qui en agaçait d'ailleurs beaucoup, était belle, c'était vraiment superbe !

Le metteur en scène français pour lequel je garde une admiration sans faille, était Claude Sautet. Je le tenais et le tiens toujours pour le meilleur directeur d'acteurs que j'ai connu. Je n'ai, à mon grand regret, que trop peu tourné avec lui, sinon lorsqu'il n'était encore qu'assistant de réalisateurs qui ne m'engageaient que sur sa recommandation, ce dont je lui serai toujours reconnaissant. Cela installait entre nous une réelle relation de bons copains.

Finalement, je n'ai tourné que dans un seul de ses longs métrages, Max et les ferrailleurs, mais cela m'a permis de voir ce qu'était un grand directeur d'acteurs sur un personnage qui n'avait qu'un plan et trois bouts de réplique mais devait les dire entre Georges Wilson et Michel Piccoli en s'adressant à ce dernier. Cela, sur mon fragment de brochure, semblait totalement insignifiant à faire et pourtant...

La veille de ma très modeste prestation, appel téléphonique du premier assistant de Claude :

-Mr Musson ? Claude Sautet voudrait vous voir avant votre tournage de demain pour vous parler. Pouvez-vous venir au studio à 10H00 au lieu de 11H00, dans le décor du plateau A ? Alors, d'accord, je compte sur vous.

Bien sûr, j'étais à l'heure dite à l'endroit convenu où mon réalisateur me rejoignit aussitôt. Alors, dans le



décor désert et pendant une heure, Monsieur Sautet a pris la peine de m'expliquer la psychologie de mon personnage, ce qui s'était passé avant mon intervention à la cantine des inspecteurs et tout, absolument tout, ce qui en découlerait dans le restant du film. Bref, à l'entendre, ma responsabilité devenait écrasante et mon personnage aurait presque l'importance de celui de Piccoli !

Or, loin de me procurer un trac paralysant j'ai pu, j'espère, donner le meilleur de moi-même lorsque je me suis trouvé ensuite entre caméra, techniciens et figurants. Je crois que c'est ça un " directeur d'acteurs "

Trente ans plus tard, le 27 juillet 2000, j'étais le dernier à son inhumation au cimetière Montparnasse et la très belle rose rouge que j'ai jetée sur son cercueil s'est miraculeusement placée en travers de sa plaque d'identité. Y est-elle encore ?

Mais celui avec lequel j'ai finalement le plus travaillé, du moins celui dont j'ai le plus de raisons d'être fier, c'est Luis Bunuel. Avoir participé, dans des rôles évidemment modestes, à ses six derniers films, m'a valu un indiscutable prestige auprès des gens de la profession.

Depuis le sacristain du Journal d'une femme de chambre (tourné en 1964) jusqu'à l'inspecteur de Cet obscur objet du désir (1977), en passant par le majordome de Belle de Jour (1966), l'aubergiste de La Voie lactée (1969), le serveur du Charme discret de la bourgeoisie (1972) et le moine du Fantôme de la liberté (1974), je n'ai pas manqué un seul de ses films tournés en France. Et ce dont je lui suis le plus reconnaissant, c'est de ne m'avoir jamais enfermé dans le même personnage, alors que tant de réalisateurs ne me proposaient toujours que les mêmes types de rôles. Sans doute avais-je le tort de ne pas les refuser mais la nécessité de vivre et de nourrir ma petite famille...

Et puis, c'était bien agréable de travailler avec Bunuel. Quelle gentillesse, quelle courtoisie, quelle aisance pour vous amener là où il le voulait ! Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, il était déjà dur d'oreille et, avec l'âge, cela ne s'est évidemment pas arrangé.

Au point qu'il en était arrivé dans ses dernières réalisations à n'entendre ses interprètes que par un casque directement branché sur le micro du perchman. Mais cela ne l'empêchait nullement d'obtenir exactement ce qu'il attendait de cha



cun, comédien et technicien.

Il faisait rarement plus de deux prises de chaque plan, parfois même une seule, au grand dam du producteur qui craignait toujours un accident quelconque, au laboratoire par exemple. Et lorsque l'un de nous avait complètement fini son rôle, il lui disait toujours rituellement :

-C'était très bien. Je suis très content. Vous serez dans mon prochain film... Malheureusement, celui-ci était le dernier !

Ça a fini par être vrai.

Je n'ai jamais rencontré un réalisateur aussi cultivé. Polyglotte, il citait parfaitement les Saintes Ecritures et malgré son athéisme qui apparaît dans chacune de ses œuvres, il donnait l'impression de posséder une foi profonde.

Chacun de nous l'appelait "don Luis" et la joie qu'il avait à nous retrouver dans la plupart de ses films, se traduisait par une jovialité à laquelle nous étions très sensibles.

Ce qu'il y avait de précieux avec lui c'est que, même si le film auquel vous aviez participé ne faisait pas la carrière financière que le producteur était en droit d'espérer, et le duo Silbermann-Bunuel a connu quelques échecs indiscutables, même si le grand public, déconcerté par le surréalisme de la plupart de ses films, ne venait pas suffisamment pour assurer des recettes confortables, nous avions, nous, la consolation de rencontrer des réalisateurs qui, presque tous, avaient vu l'œuvre de leur grand aîné et nous en parlaient avec, généralement, beaucoup de considération.

Pourquoi, à la fin du Journal d'une femme de chambre, voit-on passer un défilé d'anciens combattants assez ridicules qui s'éloignent d'une façon saccadée en criant : « Vive Chiappe ! Vive Chiappe ! » ? Et bien parce que, vers 1927, époque à laquelle Bunuel en a situé l'action, le préfet de police qui s'appelait Jean Chiappe, avait interdit L'Âge d'or, film dont la projection au Studio 28, rue Tholozé, avait provoqué des bagarres ! L'auteur s'en vengeait ainsi !

Pourquoi dans Belle de jour, entend-on, au début et à la fin, des miaulements de chats, alors que l'on n'en voit



aucun. Il paraît que leur présence sonore se justifie par leur caractère sacré dans l'ancienne Egypte... Moi, je veux bien !

Enfin, pourquoi, dans le même film, chambellan d'un duc fort distingué, Georges Marchal, auquel je demande à travers la porte derrière laquelle il se livre à son fantasme érotique préféré : « Est-ce que je dois lâcher les chats, Monsieur le Duc ? » me répond-il : « Foutez-moi la paix avec vos chats ! » ?? Impossible de vous le dire...

J'ajouterai que, dans la même séquence, je ne puis voir le cercueil occupé par Catherine Deneuve apparemment morte, soi-disant secoué par les vibrations de jouissance solitaire de mon patron, sans rire en me rappelant le brave machiniste qui, à quatre pattes, se servait de son dos pour communiquer à l'ensemble des vibrations évocatrices.

Quoi qu'il en soit, je pense à notre héroïne, consentante et gracile silhouette intégralement nue sous un impalpable voile noir, lorsqu'en impeccable habit de majordome, je la conduis par les couloirs du château de Rosny jusqu'au maître des lieux. Ah ! l'on m'en a parlé de notre couple fantomatique !

Où ma surprise a été immense, c'est lorsque j'ai été contacté en septembre 2000 par un certain nombre de journalistes à l'occasion du centenaire de la naissance du grand bonhomme !

Au début, j'ai été sincèrement gêné. J'ai protesté, sans fausse modestie, du peu d'importance de mes interprétations et du fait que de vrais vedettes, Jeanne Moreau ou Michel Piccoli, avaient elles au moins, travaillé avec lui dans des rôles de premier plan. Mais j'ai fini par me laisser faire une douce violence et accepter de répondre à des interviews avec des journalistes en studio ou chez moi ! Et j'ai finalement trouvé ça sympathique de leur part.

Mais le summum a été atteint lorsque j'ai été invité par l'Université de Londres à venir une semaine dans la capitale anglaise pour parler de Bunuel à des étudiants et des enseignants venus du monde entier. Cela, en compagnie de son fils que je connaissais bien et d'Angela Molina, co-titulaire avec Carole Bouquet du rôle principal de Cet obscur objet du désir. D'où : tunnel sous



la Manche, hôtel confortable, banquets avec des personnalités, tout ça pour raconter mes petites anecdotes traduites simultanément en anglais et en espagnol ! J'avoue avoir connu là quelques heures plutôt exaltantes...

Et peu de temps après, j'ai reçu de gros livres dans lesquels, était, en espagnol, tout ce qui avait été dit dans ces moments si enivrants pour moi... alors que je ne comprends pas un traître mot de la belle langue de Cervantès !

Merci, don Luis.



MICHEL AUDIARD

Je l'ai bien connu et, comme tout le monde, je riais beaucoup à ses dialogues. Lui, au moins, avait le tutoiement facile, chacun connaissait son numéro de téléphone personnel et pouvait le former quand bon lui semblait. C'était vraiment le bon copain, cordial et sympathique qui avait le don d'écrire sur mesure pour ses amis, Gabin, Blier, Blanche ou Ventura et bien d'autres encore.

Il était toujours très sympa avec moi, mais enfin il l'était avec tout le monde et je me souviens que dans un film dont il était également le réalisateur, Le cri du cormoran le soir au-dessus des jonques, j'étais un client de sex-shop qui ne parvenait pas à se décider entre différents modèles de poupées gonflables. Et après de longues hésitations, je justifiais ainsi mon choix en disant à la vendeuse : « C'est pour moi... mais... enlevez le prix quand même... le prix ça gâche toujours tout ». Evidemment, un tel gag ne passait pas inaperçu aux yeux du public ! Et vous comprenez pourquoi nous avons tant de plaisir à dire des répliques "servant" si bien les comédiens !

Je ne ferai qu'un seul reproche au cher Michel Audiard : après avoir été tant d'années le plus éblouissant des scénaristes-dialoguistes, pourquoi s'est-il fourré dans la tête d'être également réalisateur ? Car, chaque fois qu'il s'agissait de régler techniquement un plan, il finissait généralement par demander conseil au cameraman ! Enfin, il était trop gentil avec les comédiens. Il ne savait pas ou n'osait pas leur donner des indications qui auraient servi les personnages qu'il leur avait préparé. Les acteurs sont gens fragiles qu'il ne faut surtout pas laisser faire ce dont ils ont envie ! Ils font alors n'importe quoi et certains ont ainsi, après une trajectoire éblouissante, achevé leur carrière dans une médiocrité indigne de leur talent.



HENRI VIRLOJEUX

Il nous a quitté (c'est ainsi que l'on dit maintenant) en décembre 1995. Dieu sait que je déteste parer systématiquement les défunts de toutes les qualités, mais je crois qu'il ne se trouvera personne pour dire du mal d'un tel ami.

Animé d'un formidable amour de notre métier, habité par un talent qui éclatait dans tous ses rôles, toujours de bonne humeur, maniant un humour jamais cruel, Henri était pour moi un modèle dont j'enviais la réputation et le capital de sympathie.

Sa silhouette voûtée, ses traits burinés, sa voix caverneuse étaient, pour des amis comme nous et le vaste public qui l'appréciait beaucoup, d'une efficacité sans pareille.

Le retrouver dans un lieu de travail, lui donner la réplique étaient, pour moi, des bonheurs chaque fois renouvelés. Je ne les connaîtrai jamais plus.



N'OUBLIONS PAS

Nous avons, en France, la manie des commémorations. Moi aussi, remarquez bien. Mais il me semble que je préfère garder mes anniversaires pour moi seul, que ce soit sur le plan familial ou amical. Ce qui ne m'empêche pas de me sentir tout de même concerné par les événements planétaires.

Et lorsque j'entends un journaliste dire de chacun de nous qu'il n'oubliera jamais ce qu'il faisait exactement le 11 septembre 2001, je reconnais qu'il a raison. Alors, je vais apporter mon tout petit caillou à l'immense monument élevé par la mémoire humaine.

Le jour dont il est question, vers 15 heures ou un peu plus, j'étais dans la grande salle du Palais de Chaillot avec le reste de la troupe qui avait joué, quelques semaines auparavant Bérénice de Racine au festival d'Avignon. Nous nous étions retrouvés la veille, bronzés, reposés et tout à la joie de poursuivre à Paris la série de représentations prévues.

Je revois exactement à quel endroit de la salle j'étais installé et je sais qu'étaient à ce moment sur le plateau mes glorieux camarades Kristin Scott-Thomas et Robin Renucci qui répétaient leur scène de retrouvailles sous le regard acéré de notre metteur en scène, Lambert Wilson. Tout se déroulait normalement et, n'ayant rien d'autre à faire, je m'occupais à mémoriser sur mon transistor de vacances les longueurs d'ondes qui ne sont valables que pour la région parisienne.

Je passais donc d'une station de radio à une autre lorsque, tout à coup, j'entendis une voix masculine qui parlait d'une façon hachée de : « avion, New York, tour, accident très grave, etc... ». Les autres émetteurs parlaient du même événement mais, mon casque d'écoute vissé sur la tête, je n'osai pas interrompre les envolées raciniennes de mes prestigieux partenaires.

Et ce n'est qu'après une interruption du metteur en scène que je me suis permis d'élever la voix pour parler des informations que je venais d'entendre. Répétition interrompue, chacun consultant sa radio personnelle, visite au local des machinistes où



trois ou quatre d'entre eux regardaient sur une télé des images montées en boucle qui montraient l'écrasement d'un avion sur une tour puis, quelques minutes plus tard, annonce du suicide incompréhensible d'un autre appareil, enfin effondrements des deux tours, chutes de corps précipités dans le vide depuis des hauteurs vertigineuses, cataractes de fumées, courses de passants fuyant n'importe où, sirènes et cris de blessés. Bref, toute l'horreur d'un spectacle que le monde entier regardait en même temps.

Ah ! nous étions loin des harmonies délicieuses de nos amants raciniens ! Mais comme aucun nouvel événement ne se produisait, notre travail a repris, comme il a recommencé, je suppose, sur presque toute la planète.

Ce soir-là, Claude Santelli, qui réglait dans la journée la mise en scène de La Flûte enchantée au cirque Grüss a regardé, en compagnie de sa femme, les mêmes images sur leur téléviseur. Quelques heures plus tard, il était cliniquement mort.

Je ne voulais pas, en commençant cette page, enchaîner ce drame à la tragédie universelle que je viens d'évoquer, mais je ne me sens pas capable de faire autrement. Tout simplement parce que Claude Santelli, pionnier de la télévision française, producteur, adaptateur, réalisateur de grand talent de ce qui fut un nouveau mode d'expression artistique, était aussi l'un de mes meilleurs amis et que nous avons été liés, cinquante ans durant, par d'immenses affinités.

Je ne retracerai pas ici sa belle carrière, d'autres l'ont fait avant moi. Je rappelle tout de même qu'après avoir été l'une des gloires de la télévision, il a été l'un des premiers à tenter de convaincre dans quel gouffre la privatisation de plusieurs chaînes allait la précipiter et à quel point la commercialisation de toutes nos merveilleuses techniques serait pour elle le signal d'une dégradation sans fin. Rien que pour cela, il mériterait de n'être jamais oublié.

Mais, évidemment, l'effroyable tragédie new-yorkaise a beaucoup atténué dans l'opinion publique la nouvelle du drame qui s'est produit le lendemain 12 septembre sous le chapiteau du cirque Grüss. Il s'agissait, hélas, de l'accident mortel le plus imprévisible, le plus imbécile qui puisse exister.

Je présente ici rapidement les faits :



Pendant la pause d'une répétition de La Flûte, Claude se rend devant une éléphante qui participait au spectacle. Alors que son metteur en scène lui parlait gentiment, l'animal l'enlace de sa trompe, le soulève et le laisse retomber sur le sol, faisant d'un être, l'instant d'avant plein d'une vitalité créative, un pauvre pantin inanimé, désarticulé, aux multiples fractures, que les médecins de l'hôpital réussiront à maintenir artificiellement dans une vie végétative sans pouvoir l'empêcher de mourir le 13 décembre suivant.

Certes, cet événement tragique n'est pas passé totalement inaperçu dans les milieux du spectacle malgré le drame américain mais vous comprendrez bien que seule sa famille et ses amis (heureusement nombreux) l'ont pleuré à ses obsèques. Mais il n'est pas oublié pour autant et nous sommes encore quelques-uns à veiller sur sa mémoire.

Pendant des dizaines d'années, Claude m'a prouvé son estime et son amitié. Chaque fois qu'il l'a pu, il m'a distribué dans les pièces de théâtre qu'il mettait en scène et les téléfilms qu'il réalisait.

Et ce qui me touchait le plus chez lui, c'était la passion qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait. Ses yeux fiévreux, ses mains virevoltantes, sa voix si chaleureuse, toute son intelligence et sa culture étaient au service des auteurs, des interprètes... et du public !



QUAND LA TÉLÉ NOUS FAIT RIRE

Je repense à Claude Santelli car, en dehors de l'amitié qui nous unissait, je lui dois la plus drôle anecdote que je connaisse concernant la télévision.

Elle se situe d'abord en septembre 1986 au théâtre Silvia Monfort où Claude mit en scène la célèbre Tour de Nesle d'Alexandre Dumas que connaissent tous les amoureux de l'art dramatique. Ce mélo inusable crée en 1832 a toujours un grand succès populaire et notre réussite attire la 1ère chaîne de la télévision qui n'était pas encore privatisée, et vient nous enregistrer. Bientôt, la chaîne devient privée et s'appelle TF1. Les mois passent mais de diffusion de notre spectacle, point. Surprise de notre part mais c'était oublier que tout était maintenant établi en fonction des budgets publicitaires !

Jusqu'au jour où, un grand réalisateur de cinéma, ayant rencontré dans son bureau, pour un motif que j'ignore, le monsieur très important qui avait la responsabilité de programmer les émissions dramatiques selon le soutien financier des publicitaires, entend le bref dialogue suivant et le répète à son ami Santelli.

Je ne sais comment la non diffusion de La Tour de Nesle vint à ce moment sur le tapis mais, s'adressant à sa secrétaire, le monsieur s'écria :

-Comment ? Comment ? Cette pièce n'est pas encore passée à l'antenne ? Avec un titre pareil ? La Tour de Nestlé ?

La diffusion eut finalement lieu bien des mois après... à 1 heure du matin ! Le quota était sauvegardé.



Je ne sais si le monsieur si important à TF1 a toujours le même poste mais quand je pense qu'il avait la responsabilité des programmes culturels de la chaîne la plus populaire de France, je reste rêveur...

Les années passent mais les joyeusetés télévisuelles persistent sans relâche. Récemment, je regardais sur France 3, chaîne publique, l'émission d'un jeu qui se veut culturel *Le Tournoi de l'histoire*. Et voilà que sur un sujet concernant le château de Chenonceaux, j'entends une caressante voix féminine affirmer :

-Catherine voyait grand. Elle voulait faire de ce château un petit Versailles mais son projet ne verra jamais le jour. Chenonceaux restera son domaine intime (sic !).

Heureusement, j'ai enregistré cette monstruosité : Catherine de Médicis (1519-1589) envisageant d'imiter Versailles qui n'était alors, et pour un siècle encore, qu'un marécageux terrain de chasse !

Que des historiens patentés laissent passer une telle aberration dans cette émission qui prétend être documentée m'a coupé le souffle ! Et je ne sais encore s'il faut en rire ou s'en indigner !



TRÉJAN

LE GÉNÉREUX

L'un des comédiens auquel j'ai toujours été fort heureux de donner la réplique était Guy Tréjan. Certes, il n'a jamais été la vedette dont le seul nom suffisait pour monter une entreprise théâtrale ou cinématographique mais un très, très solide acteur, aussi bien physiquement qu'artistiquement, et je ne voudrais pas que sa mort, relativement récente, le fasse oublier aux amoureux de spectacles de qualité.

Sa massivité, sa voix... et son talent, lui ont permis de jouer avec succès des rôles principaux, ce qu'on appelait autrefois des "grands premiers rôles". De plus, il faisait preuve dans ses rapports humains de la plus exquise des courtoisies.

J'ai eu la chance de le connaître, d'apprécier son talent et toutes ses qualités durant le tournage de Joseph Balsamo, feuilleton d'André Hunnebellé d'après Alexandre Dumas. Il y était noblement Louis XV et ma situation de majordome (emploi dont j'avais plutôt l'habitude !) me donnait l'occasion de nombreuses scènes avec lui. Nous étions en 1971 et voilà qu'au dernier jour de notre tournage, Guy Tréjan me parla d'une belle pièce de Peter Nichols Ne m'oubliez pas qu'il répétait alors au théâtre de La Renaissance, dans une mise en scène de Michel Fagadau, dans laquelle se trouvait un personnage qui n'était pas encore distribué : un abominable type, prestidigitateur minable, malhonnête et vulgaire bref, ayant tout pour plaire. Guy me conseilla d'y tenter ma chance et, dès le lendemain, je lisais le personnage devant l'état-major de la pièce. Mais comme c'était un personnage de composition, je chargeai tellement mon interprétation lors de cette première lecture... que j'emportai le morceau !



C'était donc à Guy Tréjan que je devais cet engagement qui dura près de cent représentations. Pour le remercier, je lui offris une lettre autographe d'André Antoine adressée à son frère. C'était la première que j'étais fier de posséder. En retour, il me fit cadeau de la très belle photo faite en Russie, de Lucien Guitry et son fils Sacha, fier bambin d'environ 5 ans. Elle date de 1890 et réunit deux des plus importantes personnalités de la première moitié du siècle dernier. Au moins dans le domaine théâtral.

Cette missive a été rejointe depuis par une précieuse lettre de Sarah Bernhardt à Jacques Damala, son futur mari, pour lui dire comment préparer une proche tournée à l'étranger. C'est un document bien révélateur de son autorité de vedette et de directrice, mais aussi d'amante qui termine tout de même par quelques lignes d'une grande tendresse.

Et puis aussi, une lettre de Charles Dullin, de quelques comédiens dont j'ai été le partenaire et de quelques auteurs que j'ai eu l'honneur d'interpréter.

Hélas, atteint par le virus d'amateur d'autographes, je me suis mis à en fréquenter les ventes à l'Hôtel Drouot et les expositions qui les précèdent. Les marchands m'envoient de superbes catalogues, si somptueux que je répugne à m'en séparer mais, bien sûr les documents les plus précieux ne sont pas abordables financièrement pour moi. Il me reste le bonheur de rêver, comme le 7 décembre 2004, devant des œuvres de choix, par exemple une lettre de Mozart à son père, adjugée 100 000 euros et le brouillon du testament de Napoléon 1er : 110 000 euros !

Ajoutez-y environ 20% de taxes et vous comprendrez à quel point des rêveries de ce genre sont malsaines.



UN AMI AUQUEL JE VEUX DU BIEN

Jai déjà cité Lambert Wilson parmi les bonheurs que j'ai rencontré dans ce métier, mais je veux ici en parler un peu plus. Et puis, ça fait du bien de penser à quelqu'un de vivant, oh ! oui, bien vivant. Mais que c'est donc malaisé ! Si l'on en dit du mal, on risque fort de provoquer son inimitié, si l'on chante ses louanges, on est tout de suite soupçonné de vouloir le flatter dans un but intéressé. Et je sais bien à quel point Lambert comprendrait ma gêne, s'il me lisait pendant que j'écris ces lignes.

Je l'ai rencontré la première fois en 1994 parce qu'une assistante avait pensé à moi pour compléter la distribution des Caprices de Marianne qui allaient être montées au théâtre des Bouffes du Nord, chez Peter Brook. Découvrir en même temps un lieu théâtral et un metteur en scène, alors que je ne connaissais ni l'un ni l'autre, a été un double plaisir.

Si vous n'êtes jamais entré dans le lieu magique qu'est ce théâtre, allez-y. Je dirai presque quel que soit le programme annoncé, car cette salle vaut le déplacement à elle seule. Son architecture, sa vétusté même, la proximité du public, ses coloris chaleureux, en font un endroit envoûtant, impossible à oublier.

Quant à Lambert Wilson, je crois que nous avons très vite sympathisé... d'autant plus qu'il m'a tout de suite engagé !

Ensuite, évidemment, j'ai découvert un homme d'une telle courtoisie que j'ai aussitôt compris que nous ne nous tutoierions jamais. Je m'explique : dans ce milieu où le tutoiement est habituel, j'ai été souvent tutoyé par des gens pour lesquels je



ne ressentais aucune sympathie. Maintenant, devant un Monsieur d'une telle classe, aussi chaleureux que talentueux, je n'ai jamais éprouvé la nécessité d'une plus grande familiarité, même dans les moments de grande amitié que nous allions vivre au cours des années suivantes.

Vous connaissez Lambert, vous admirez sa plastique, son talent, eh bien, dites-vous qu'obéir à ses indications ou lui donner simplement la réplique sont des bonheurs de tous les instants.

Car, après Les Caprices de Marianne, il allait, en 2001, me prouver en quelle estime il me tenait en me proposant un rôle pourtant insignifiant dans la Bérénice de Racine. Heureusement, c'était transposé en costumes contemporains car, si Lambert m'avait vu les genoux découverts sous une jupette antique, cela m'aurait privé de la joie de faire partie d'une équipe remarquable autour de la délicieuse (et talentueuse) Kristin Scott-Thomas. Et je n'oublierai jamais avoir écouté intégralement, chaque soir, le plus souvent depuis les coulisses, les vers parmi les plus beaux de la langue française pendant plus de cent représentations. Cela dans des lieux tels qu'Avignon, Chaillot et autres grandes et belles salles de province.

Non, je ne reprocherai qu'une chose à Lambert Wilson : c'est une vedette, une vraie. Bien sûr, il le mérite. Par son talent, sa courtoisie, ses innombrables qualités, il attire les foules où qu'il passe et quoi qu'il fasse. Même dans des rôles de salauds, il attire la sympathie ! Alors, parfaitement bilingue, il n'arrête pas un instant et ne cesse d'enchaîner des films à tourner dans n'importe quelle partie du monde, des pièces à jouer dans les plus beaux théâtres, des tours de chants à enregistrer...

Jamais, jamais, il ne trouvera le temps de monter au théâtre la merveilleuse Cerisaie de Tchekov, dans laquelle j'aurais tant voulu jouer Firs, le vieux serviteur, avant de mourir...

C'est la seule chose que je trouve à lui reprocher, mais vous voyez que ce n'est pas tellement facile de se montrer totalement désintéressé !



CHACUN SON TOUR

C'est une sensation vraiment curieuse et pas tellement agréable que d'errer, seul vivant, au milieu d'un cimetière de partenaires disparus.

Je fais allusion à mes litanies funèbres chaque fois qu'à la lecture d'un générique de film français diffusé par la télévision, je ponctue chaque nom de comédien ou de technicienne d'un sempiternel : « Mort... mort... malade... mort... Tiens ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ?... ».
L'été dernier, un inconnu m'a téléphoné pour me dire :

-M. Musson, je viens de voir un Trois Mousquetaires tourné en 1953 par Untel, avec Chose et Machin, eh bien, vous en êtes le seul survivant !

Le type m'a très gentiment lu toute la distribution jusqu'au plus modeste rôle (comme le mien !) et il avait raison ! Aussi l'ai-je chaleureusement remercié de sa délicate attention ! Encore ce film était-il relativement ancien mais il en est de beaucoup plus récents dont les génériques sont une longue et funèbre énumération ! Sans compter les rubriques intitulées Nos chers disparus aux débuts des rituelles cérémonies télévisées des Césars et des Molières de chaque année !

Jusqu'à présent, ceux dont j'apprenais le décès de façon plus ou moins fortuite, étaient généralement mes aînés, mais ils sont désormais nombreux ceux et celles, glorieux ou obscurs, avec lesquels j'ai autrefois fait notre métier et qui, bien qu'ils fussent mes cadets, viennent d'être emportés par quelque "longue et douloureuse maladie"...

Alors, la vie est ainsi faite que, dans les heures qui suivent ces biens tristes nouvelles, je me surprends à marcher d'un pas gaillard pour me prouver que, bien que déjà mort professionnellement, j'existe encore un peu sous la tiédeur du soleil d'été.



J'AIME TELLEMENT LE THÉÂTRE

Oui, j'aime tellement le théâtre que, jouant un rôle muet et immobile de grand'mère (sic !) dans une courte pièce de Constance Delaunay *La Donna au Petit Odéon* voilà quelques années, je ne venais pas, comme prévu par le metteur en scène, saluer à la fin. Mais, remonté auparavant dans ma loge, j'en ressortais en entendant les applaudissements.

Alors, je me plaçais sous le haut-parleur du couloir qui me permettait d'entendre tout ce qui se passait sur la scène. Et lorsque les bravos récompensaient mes partenaires, tout seul, face au mur, je saluais.

Jai très peu connu Pagnol et pas du tout Raimu, mais je ne me lasserai jamais de relire ce que le premier a écrit du cinéma lors de la mort du second :

« Je peux mesurer aujourd'hui la reconnaissance que nous devons à la lampe magique qui rallume les génies éteints, qui refait danser les danseuses mortes et qui rend à notre tendresse le sourire des amis perdus ». A la seule relecture de ces lignes, je frissonne chaque fois d'une émotion profonde.

Jai toujours été fasciné par le mot "RIDEAU" qui s'étalait au beau milieu de la dernière page d'une œuvre dramatique. Je serais resté des heures devant ce mot magique voyant, en imagination, la lourde draperie descendre bien lentement tandis qu'éclataient les applaudissements !

Écrit-on encore "RIDEAU" pour clore une œuvre scénique, alors que cela devient un accessoire de moins en



moins utilisé ?

Il est vrai que, maintenant, "FIN" n'apparaît plus lorsqu'un film se termine. Autrefois, cela avait au moins le mérite de nous dispenser de génériques qui n'en finissent plus et ne sont lus par personne sauf, bien sûr, ceux qui y guettent leurs noms !

Je m'amuse parfois à chronométrer ces listes interminables de comédiens, techniciens, assistants, costumiers, et habilleuses, coiffeuses et maquilleuses, machinistes, électriciens, stagiaires en tous genres, secrétaires, chauffeurs de productions et de vedettes, jusqu'aux tenanciers de cantines qui ont nourri les équipes, enfin tous fournisseurs et détenteurs de droits ! Que de gens ou d'organismes à remercier parce qu'ils ont rendu service... ou tout simplement fait leur métier ! J'ai vu des courts métrages tellement courts qu'ils dureraient moins longtemps que l'énumération de tous les participants qui, défilant à toute vitesse, devenait rigoureusement illisible ! La justification de tout cela ?

Pour moi, la représentation d'une pièce n'est vraiment terminée que lorsque les derniers spectateurs ont quitté la salle et que leurs ultimes dialogues s'estompent peu à peu dans le hall du théâtre. Ce sont des minutes que je goûte tellement que, lorsque j'ai enregistré la soirée sur magnétophone, je n'éteins ce dernier qu'à l'extinction des chuchotements dans le lointain de la rue.

Il ne reste plus qu'à espérer que, dans quelques heures, le grondement des spectateurs qui attendent le début du spectacle, s'enflera jusqu'au bourdonnement impatient d'une salle bien remplie... On peut toujours l'espérer !

Je ne sais plus qui me faisait remarquer que si l'on joue dans un théâtre de mille places une pièce qui ne reçoit, chaque soir, qu'environ cinq cents spectateurs et qu'apprenant qu'une salle de cinq cents places est libre, on trouve judicieux de s'y transporter avec décor et comédiens, on constatera que deux cents cinquante personnes seulement s'y présentent ! Et que si l'on déménage à nouveau pour la même raison, un phénomène



semblable se reproduira à chaque échelon !

Une pièce qui ne "fait" que des demi-salles continuera ainsi en n'importe quel endroit. Pourquoi ?

D'autre part, si vous jouez une pièce qui n'a aucun succès et que vous ayez cinquante personnes chaque soir, un jour vous en avez peut-être cinquante-cinq et le lendemain trente quatre... Mais pourquoi pas trois cents un soir et... quatre le lendemain ! Pourquoi ?

Pire : lorsque j'ai joué une comédie pas plus mauvaise qu'une autre mais qui n'attirait vraiment personne et que j'arrivais chaque soir au théâtre en me disant que la représentation n'aurait peut-être pas lieu si nul ne se présentait, on voyait arriver au dernier moment, une dizaine de candidats-spectateurs que nous n'avions pas le courage de renvoyer chez eux ! Et il y avait généralement parmi eux : cinq payants, trois tarifs réduits et deux invités ! Et, croyez-moi, essayer de faire rire des fauteuils vides n'est pas plus drôle pour nous que pour vous !

Alors, comment se fait-il que sur les millions d'habitants dans une agglomération comme la nôtre, il se trouve chaque soir une dizaine d'individus qui ait décidé de débarquer pour nous empêcher de nous coucher de bonne heure. Pourquoi ?

Si, par contre, vous êtes dans le triomphe de l'année, celui que chacun veut voir, vous constaterez que le théâtre refusera quelques dizaines de candidats bien décidés à venir vous applaudir, mais pas trois cents, ou même cinq mille, ce qui est vraiment bien peu par rapport au nombre de Parisiens auxquels leurs libertés et leurs moyens financiers donnent la possibilité de louer leurs places ! Pourquoi ?

Ah ! si, depuis que le théâtre existe, il y avait eu un directeur, un auteur, un acteur capables de répondre à ces interrogations, nos fortunes seraient faites et nous exercerions les plus faciles métiers du monde. Mais comme ce sont sûrement les plus passionnants, du moins pour nous, avons-nous le droit de nous en plaindre ? Sûrement pas !



***L**es gens de théâtre attribuent toujours leurs baisses de recettes aux circonstances extérieures les plus surprenantes : il fait froid, il fait chaud, il pleut... ou il a plu, il y a du vent, des grèves, une crise ministérielle, c'est le week-end, la fin du mois, les vacances, la rentrée des classes, la télé ... et j'en oublie ! Et puis d'ailleurs, le théâtre est dans une rue où le stationnement est un enfer, aucun spectacle ne marche en ce moment, la pièce a été créée à une mauvaise époque de l'année, etc... etc...*

Pourquoi ne pas dire plutôt : “ notre pièce n'a aucun intérêt, notre metteur en scène est particulièrement nul et le décor inexistant. Quant à nos acteurs, ayons la charité de n'en point parler ! “

Evidemment, ce serait plus franc ! Mais nous ferait tellement plus de peine...

***C**e qui me fait toujours sourire, c'est lorsque, jouant une pièce dont tout le milieu théâtral sait bien qu'elle n'a guère de succès, que ses derniers jours sont comptés et que je rencontre un ami auquel je propose de venir prochainement, sa réponse est inmanquablement celle-ci :*

-Oh ! oui, volontiers, vieux ! Alors, voyons, ce soir c'est trop près... demain nous sortons déjà... vendredi, nous avons ma belle-sœur à dîner... ensuite, c'est le week-end... la semaine prochaine, je dois partir en voyage... alors, le plus simple, vois-tu, c'est que je te téléphone quand je serai rentré... voilà... alors, salut, hein, il faut que je file ! Tu as toujours le même numéro ?



RÉFLEXES CONDITIONNÉS

Connaissez-vous quelqu'un de plus ridicule qu'un acteur se raclant la gorge au moment de tourner un plan de cinéma dans lequel il n'a pas un mot à dire ?

J'ai eu rarement un long texte à jouer face à une caméra, mais j'ai souvent écouté des comédiens parmi les plus grands en ne présentant que mon dos à l'objectif, n'étant là que pour l'amorce de mon épaule et la direction du regard de la vedette. Ce n'était pas forcément très exaltant pour moi mais c'est une des sujétions de l'acteur de second plan.

Et, entendant, les rituels : « Moteur ! Ça tourne ! » je n'ai jamais, jamais réussi à ne pas m'éclaircir machinalement une voix qui n'avait pas, cette fois-là, le moindre mot à faire entendre !



L'HABIT FERAIT-IL LE MOINE ?

*V*oilà trois jours, je revenais de ma promenade matinale dans la tenue qu'exige, en principe, le règlement du Centre naturiste où je passe chaque année mes vacances, lorsqu'un petit monsieur barbu, l'air fort aimable, vient à ma rencontre juché sur une bicyclette, aussi nu que moi (lui, pas sa monture !) et engage la conversation. Je dois avouer que je lui trouvais une similitude de silhouette avec Hubert Reeves ou Albert Jacquard, savants bien connus des téléspectateurs... encore que je n'aie jamais rencontré, jusqu'à ce jour, ces dignes personnages entièrement nus ! Cela étant dit simplement pour situer le personnage qui m'interpellait aussi courtoisement sur le chemin de la plage.

-Pardon, Monsieur me déclara-t-il avec une exquise politesse, il y a longtemps que je voulais vous poser une question : vous êtes bien de l'Académie Française, n'est-ce pas ?

-Hélas, non ! lui répondis-je et je suis très surpris que l'on me pose, pour la première fois, une question qui ne peut que me flatter, bien que je ne voie pas du tout pour lequel ce ces "illustres" vous me prenez ! Il est vrai que je ne connais guère les silhouettes de la plupart de nos "immortels"... Voyez-vous, on m'a souvent attribué des professions que je n'ai pas encore exercées, mais académicien français, jamais !

-Comment cela, Monsieur ? Et où ça ? reprit-il.

-Euh... eh bien... au théâtre... ou au cinéma... ou encore... à la télévision...



-Ah, bon ?... Alors, non, je ne vois pas. Excusez-moi, Monsieur... Au revoir, Monsieur.

Il remonta sur sa bicyclette et reprit son chemin. Et moi, je restai là, un instant décontenancé, me disant simplement que cet aimable monsieur venait de me donner une bonne leçon de modestie.



LA QUESTION MOLIÈRE ?

Comme tout le monde, je lis pour mon plaisir. C'est pourquoi j'ai ressenti tant de peine à découvrir, voilà peu d'années, un livre d'Henry Poulaille, intitulé *Corneille sous le masque de Molière*.

Que je voudrais être assez savant pour lui démontrer qu'il a eu tort, qu'il s'est trompé et que ce génie si français n'a pu être ce qu'il en a dit ! Hélas... Comme j'aimerais n'avoir jamais lu ce monsieur et pouvoir continuer à me reposer sur mes confortables certitudes ! Et pourtant...

Je savais que, comme les "marronniers", les mystères concernant Molière, après avoir été soulevés sérieusement par Pierre Louys peu après 1918, reviennent périodiquement à la surface. Je sais aussi qu'il est, pour chacun de nous et la terre entière, des problèmes beaucoup plus dramatiques... mais j'enrage d'être troublé à ce point par M. Poulaille dont certains arguments me touchent profondément.

Le principal d'entre eux consiste en l'absence totale du moindre manuscrit de Molière, en dehors de quelques signatures ou cas d'actes notariés. Or, j'ai eu l'occasion de poser la question voilà quelques années à Mlle Noëlle Guibert qui, alors Directrice de la Bibliothèque de la Comédie-Française, est maintenant Directrice du département des Arts et Spectacles à la Bibliothèque Nationale. Sa réponse a été catégorique :

-Nous n'avons pas non plus de manuscrits de la main de Corneille, de Racine et d'autres moins glorieux ! Le plus ancien que possède la Comédie-Française est de Dancourt, petit auteur point méprisable, d'une soixantaine de pièces écrites à la fin du XVII^e siècle.



Je pense aussi que les contemporains des siècles passés, notamment le Classique, ignoraient et méprisaient totalement le Moyen Âge. Ils ne ressentaient guère d'intérêt pour leurs prédécesseurs et seraient maintenant bien surpris de nous voir nous prosterner devant les arts gothiques auxquels nous sommes tant attachés sous n'importe quelle forme. Ils riraient sûrement de nous voir accorder tant de prix à la moindre ruine ou au plus petit bout de parchemin.

Et lorsqu'ils avaient confié leurs œuvres manuscrites aux libraires qui se chargeaient de les faire imprimer, ces derniers ne voyaient aucun intérêt à s'encombrer de papiers froissés, dès que la première édition sauvegardait la pensée de l'auteur et permettait de vendre les ouvrages à d'éventuels acquéreurs.

Bien sûr, cela nous soulève le cœur d'imaginer le manuscrit original du Misanthrope ou de Bérénice jetés à la poubelle ou servant au chauffage de nos ancêtres !

Hélas, je crains bien qu'il en ait été ainsi et j'attends quelque lecteur qui me démontrera que mon hypothèse n'est que fausseté.

Que Corneille ou Quinault aient parfois collaboré aux œuvres de Molière, nous le savons tous, mais je souffre profondément de l'acharnement de M. Poulaille à démolir Molière qui ne trouve grâce à ses yeux, ni comme auteur, ni comme acteur ! En vérité, je préférerais qu'il nous confesse plutôt sa haine du théâtre en général.

Certes, ses arguments sont très documentés et tout cela a dû lui demander beaucoup de travail. Je ne méprise pas l'ensemble d'une œuvre littéraire essentiellement tournée vers l'action syndicale et prolétarienne, mais je pense qu'il faut avoir le cœur bien sec pour consacrer 394 pages à la démolition systématique d'un des phares de notre pays à travers le monde entier !

Corneille sous le masque de Molière qui lui valut une indiscutable notoriété ne figure d'ailleurs pas au nombre de ses œuvres dans le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français... Curieux, non ?

Mais alors, qui ? Qui a engendré cet abominable ouvrage ?



LES ENFANTS D'HARPAGON

L'avarice est-elle un vilain défaut ? Sans doute, mais les comédiens sont ainsi faits que, semblables à bien d'autres individus, ils ne pratiquent pas de juste milieu entre une prodigalité surprenante et un sens de l'économie tout aussi étonnant. Ce qui est le cas lorsque je pense à un bon copain bourré de talent, que vous n'avez sûrement pas oublié.

Il travaillait beaucoup, ne devait pas le faire gratuitement et a sûrement laissé à sa mort un assez joli pécule. Recueilli par qui ? Son frère, des parents lointains, l'Etat ? cela ne nous regarde évidemment pas, mais toute la vie de Paul Préboist, puisque c'est de lui qu'il s'agit, n'a été qu'une longue suite de privations qu'il savourait sans efforts et d'attitudes qui ne lui attiraient pas que des amis !

Ce qui est bien dommage car il était très sympathique, parfaitement efficace auprès du public et ses efforts pour se perfectionner sans cesse l'ont amené dans les dernières années de sa vie, à des rôles de premier plan où ses yeux globuleux de faux naïf, sa démarche chaotique et la gestuelle de tout son corps, l'avaient rendu très populaire auprès de bien des spectateurs. Très apprécié de chacun de nous, il avait su créer un personnage original que l'on retrouvait avec plaisir dans chacune des œuvres auxquelles il apportait sa forte personnalité.

Je l'ai vraiment connu dans un grand théâtre des boulevards, où dans une comédie sans prétention, nous commencions tous deux la représentation. Il s'agissait du Petit bouchon aux Variétés dont j'ai déjà parlé. Or, chaque soir, Paul me demandait de descendre sur scène avant l'appel du régisseur afin de rechercher à deux, derrière le rideau encore baissé comment améliorer nos interprétations, et donc le succès de la pièce auprès du public. Et je l'accompagnais volontiers sur ce terrain.



Seulement, où nos relations se dégradèrent c'est lorsqu'il adoptait dans la vie communautaire de toute troupe des attitudes plutôt surprenantes.

Par exemple : l'un de nous venant à décéder, Paul refusait de participer à l'achat d'une couronne mortuaire en proclamant bien haut que c'était "contraire à ses principes". Seulement, il n'a pas voulu non plus payer sa part du cadeau que faisait toute la troupe à celui d'entre nous qui convolait en futures noces... Sans doute, était-ce également "contraire à ses principes"...

Ne voulant pas payer de loyer, il a toujours habité chez sa maman, ne s'est jamais marié parce que, disait-il, « une femme ça coûte des sous » et prétendait d'ailleurs être toujours resté vierge (sic !), évidemment pour la même raison !

Le rencontrant un jour par hasard et lui parlant de ma situation de veuf avec quatre enfants, il a ouvert un vieux cartable râpé, en a sorti quatre buvards publicitaires à la gloire d'un film pour enfants dont il était co-producteur et m'a simplement répondu :

-Tiens, c'est pour eux, pour leur donner envie de voir un film très rigolo. Là, il y a les noms des cinémas et là, les prix des places...

Qu'ajouter à cela ? Sinon :

-Merci beaucoup, Paul.

Je crois qu'à ses débuts dans la vie, Paul n'a jamais aimé que les chevaux et que c'est parmi eux qu'il a vécu ses dernières années.

Enfin, mort à l'âge de 70 ans et fidèle à ses principes d'économies, il s'est fait incinérer. Ainsi, nul tombeau de marbre ne porte aujourd'hui son nom.

Cela dit, ne lui demandant jamais rien, je l'ai toujours tenu pour un bon copain, efficace et consciencieux dans notre métier mais, évidemment, son incurable ladrerie ne facilitait pas ses rapports avec les autres. Ce qui semblait, d'ailleurs, le



laisser totalement indifférent !

***L**y a bien longtemps, j'avais dans ma famille une grand-tante que je n'ai pas connue. Religieuse de son état, la pieuse créature avait l'habitude, lorsqu'elle recevait une lettre dans son couvent, d'en déplier puis replier l'enveloppe pour en utiliser l'autre côté... Il faut oser !*

***M**ais je crois que le record de l'avarice est détenu par un vieux comédien du début du siècle dernier qui, lorsqu'il allait partir en tournée théâtrale pour une durée indéterminée, avait coutume de dire à sa femme en l'embrassant avant son départ :*

-Ma chérie, lorsque le facteur te présentera une lettre de moi dans une enveloppe non affranchie, surtout refuse formellement d'en payer la taxe ! Cela signifiera simplement que je reviens le lendemain !

N'est-ce pas un record difficile à battre ?



ANDRÉ DEGAINE

Allons, maintenant, cabotinons sans pudeur !

S'il est un homme que je suis très fier de compter au nombre de mes nouveaux amis, c'est bien André Degaine. Il est vrai que j'ai fait sa connaissance d'une façon plutôt exceptionnelle.

Chaillot, septembre 2001. Au moment même où tout l'occident tremblait sur ses bases, je faisais, plus que modestement, partie de la troupe qui présentait Bérénice de Racine. Mais les événements gravissimes d'attentats dramatiques n'empêchaient pas que l'on faisait tous les soirs salle comble et que chaque représentation s'achevait sous des applaudissements sans fin.

Quelques jours plus tard, dans l'émission Le Masque et la plume à France Inter, notre spectacle passait sous les Fourches Caudines des critiques dramatiques. Et là, ce fut un bel éreintement qui, je m'empresse de le dire, ne diminua en rien nos triomphes quotidiens devant le public payant.

Le verdict de nos censeurs était net : tout était à jeter : mise en scène, interprétation, décor, costumes, rien n'était à sauver. Peut-être le texte, oui, tout de même ! C'est alors que dans le public qui assistait à l'enregistrement, s'éleva une voix qui disait :

-Non, non, il y en a un qui est très bien, c'est... (Comment vous faire deviner le nom qu'il prononça en cet instant ?). Vous savez cet acteur qui a beaucoup joué Bunuel...

Immédiatement, mes pieds décollèrent du sol, tandis



que mon fils aîné, puis l'assistante du metteur en scène m'appelaient aussitôt au téléphone ! Leur surprise faisait plaisir à entendre !

L'intervenant n'en avait pas dit beaucoup plus mais je passai la soirée dans une douce euphorie, tout en me disant que je serais obligé d'arriver le lendemain au théâtre en rasant les murs pour affronter modestement quelques railleries... très amicales.

Or, curieusement personne, absolument personne de la troupe ne m'a jamais rien dit de cette soirée merveilleuse ... pour moi !

Si je vous en ai parlé si longuement c'est, évidemment, parce que ça me fait très plaisir, mais aussi pour en remercier mon admirateur inconnu. Je ne sais plus comment j'ai retrouvé sa trace mais nous sommes devenus extrêmement amis.

C'est un petit bonhomme bien rond, toujours souriant derrière ses lunettes et qui aurait pu faire une jolie carrière de comédien.

Il s'appelle donc André Degaine, est bien connu des habitués de l'émission et, en dehors de son extraordinaire lucidité de spectateur, il a fait quelque chose dont je veux vous parler et que vous devez connaître :

Il a dressé une Histoire du théâtre en bande dessinée qui commence aux temps préhistoriques pour s'achever maintenant, couvre tous les pays de toutes les époques et représente une fabuleuse documentation. Il a tout écrit à la main et c'est parfaitement lisible, il a tout dessiné de même avec un merveilleux humour et, croyez-moi, on ne s'ennuie pas un instant ! Je m'imaginais connaître beaucoup de choses dans ce domaine mais c'est fou ce qu'il a su avec un immense talent, me faire découvrir ! A lire et à relire. Sans cesse. D'autant plus qu'il a écrit aussi un Guide des promenades théâtrales



à Paris, tout aussi passionnant, ainsi que Le Théâtre raconté aux jeunes .

Octogénaire juvénile, ses enthousiasmes et sa puissance de travail n'ont d'égales que sa culture formidable et sa totale disponibilité pour ses amis.

Merci, André Degaine. Vous avez servi le théâtre comme peu de gens, dont c'est le métier, savent le faire.



IL N'Y A PAS QUE LA PHILOSOPHIE DANS LA VIE

Charles Dullin possédait pendant la guerre une maison à Férolles-en-Brie, près de Crécy où, je l'ai déjà dit, il a été inhumé, à une cinquantaine de kilomètres à l'Est de Paris et où il venait se ravitailler chaque fois que son théâtre lui en laissait le loisir. Il y accueillait volontiers ceux de ses amis qui venaient chercher beurre, œufs et viandes dans les fermes avoisinantes.

Et parmi ceux-là, arrivaient parfois... Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ! Dullin avait créé Les Mouches, première pièce du philosophe, au théâtre de la Cité en 1943 et, malgré le demi échec de l'œuvre, les deux hommes nourrissaient l'un pour l'autre une sincère estime. Et, à propos de nourrir, un ami à la campagne était une relation à ne pas négliger à une époque où la moindre denrée était plus précieuse que tout !

Seulement, les moyens de transports en commun étaient incommodes et inexistantes et, seules, les bicyclettes étaient utilisables sur les moyennes distances. Alors, alors je ne puis m'empêcher de sourire intérieurement en imaginant le grand philosophe et la célèbre romancière, certes moins célèbres qu'ils ne le furent peu de temps après, ahaner péniblement dans le vent, sous la pluie et le soleil, sur les routes vallonnées de la Brie, quémendant humblement aux fermiers de l'endroit des nourritures beaucoup plus terrestres qu'intellectuelles.



Bien heureux encore s'ils n'étaient pas arrêtés sur la route du retour, toujours plus pénible en raison de leurs porte-bagages lourdement chargés, par une patrouille allemande qui les contrôlait sans aménité ou des gendarmes français qui, toujours à la recherche de trafiquants du "marché noir", se seraient fait une joie de saisir des denrées si précieuses à leur profit ! Allez donc savoir... Mais ne faisons pas de mauvais esprit !



MON DENTISTE A DU GÉNIE

Oui, car il m'a dit un jour :

-Un comédien qui éternue, ça fait dix fois plus de bruit qu'un autre.

Mais j'en ai entendu de plus cruelles :
Au marché du Sud-Ouest où je passe mes vacances, une bonne femme flanquée de son grand dadais de fils, commence par me faire de grands sourires puis, s'adressant à son rejeton hébété avec le bel accent du cru :

-Hé bé, tu le reconnais pas ? C'est notre ancien acteur !

-...

-Oh ! vous savez Monsieur, il ne faut pas lui en vouloir, mais les jeunes d'aujourd'hui, ça respecte même pas les vieux !

-...

-Et qu'est-ce que vous devenez donc maintenant qu'on ne vous voit plus jamais nulle part ?

Lâchement, j'ai souri.

Len est de moins cruelles, mais tout aussi véridiques. Celle-ci, assez ancienne :
Un vigile en fonction devant une succursale bancaire s'approche de moi avec des mines de conspirateur pour me dire à voix basse :



-Je ne veux pas vous parler, Monsieur, parce que si on voit que je vous parle, tout le monde va vous embêter en venant vous parler...

D'un artisan en étain dans le quartier du Marais :

Dites donc, vous seriez pas le sosie d'un acteur qui fait du cinéma à la télé ?

Je me souviens que, récemment, au sortir de l'enterrement d'un ami, un inconnu est venu me dire qu'il m'avait vu, peu de jours auparavant à la télé, dans le Napoléon d'Abel Gance ! Comme je lui demandais de me rappeler la date du tournage de ce film, il m'a tranquillement répondu :

-1925.

Lui ayant précisé que c'était justement l'année de ma naissance cela ne m'a valu ni excuse, ni étonnement !

Entrant au square Georges Brassens, je vois une femme qui vient vers moi pour me dire :

-Oh ! Monsieur, vous êtes le sosie d'un comédien qui s'appelle Bernard Musson (sic). Il y a longtemps que je voulais vous le dire ! Vous avez beaucoup de choses de lui, vous êtes peut-être un peu moins grand, mais ce que vous lui ressemblez ! On vous l'a jamais dit ?

Après avoir un peu hésité, je me résous à lui révéler l'affreuse vérité. Elle commence par ne pas me croire, puis paraît un peu déçue mais ajoute tout de suite :



-Vous savez, moi je ne me trompe jamais dans les noms ! Même pour les très vieux films...

Merci beaucoup, Madame. N'en jetez plus !

*C*e matin, mon téléphone sonne :

-Allo ? Monsieur Musson ?

-Mais oui, Monsieur !

-Vous ne me connaissez pas, mais je voulais savoir : vous portez le même nom qu'un acteur : Bernard Musson. Est-ce que vous le saviez ?

-Mais oui, Monsieur, c'est même moi !

-Non, c'est pas possible !

-Mais si, Monsieur, je vous assure...

Alors là, j'entends une série de hurlements de joie, de glapissements de bonheur, de rires extasiés ! Il me faudra encore un long moment pour faire admettre à ce monsieur charmant qui ne ferait sans doute pas plus de bruit s'il apprenait qu'il a gagné le gros lot du Loto, que je porte le même patronyme que des oncles de sa famille... du côté de sa mère... et patati et patata... La conversation se poursuit alors de longues minutes car il est très sympathique... mais je vous en fais grâce !



Mon courrier, bien modeste, m'apporte une carte de vœux de bonne année et une longue lettre de gentilles choses agréables à lire, mais à laquelle sont joints deux dessins représentant, l'un la belle église d'un village du Tarn, l'autre... le lavoir du même lieu et portant au dos les touchantes indications suivantes : « Je vous envoie ces deux cartes de mon village. Place centrale de l'église et voici le lavoir où je fis mes premiers pas pour aller à mon ancienne école ». Et c'est signé : « Julien. 18 ans ».

Après cela, venez donc me dire qu'il n'en est pas de sympathiques parmi les jeunes de maintenant...



UN MAGICIEN DU “DIRECT”

L'un de mes meilleurs amis s'appelle Vincent Roca et notre estime est née d'une confusion de sa part lorsque, parlant à France-Inter dans *Le Fou du roi* où il participait à la promotion de *Bérénice* mise en scène par Lambert Wilson voilà six grandes années, il a remplacé mon nom par celui d'un comédien, sûrement très estimable, mais sans aucun rapport avec le mien ! Il s'en est d'ailleurs excusé aussitôt avec une générosité et une élégance que je n'oublierai jamais.

Comme quoi l'on peut déployer une habileté diabolique en jonglant avec les mots, tout en se fourvoyant involontairement dans les noms lorsqu'ils deviennent propres ! Et cette bévue a marqué le début d'une durable amitié.

J'en profite pour lui rappeler que sa place est à l'Académie Française dont je doute fort que ses quarante éminents membres manient tous, avec une égale aisance, les acrobaties verbales de notre langue ! Ce sera alors leur fierté de l'accueillir dans leurs rangs.

Avoir la charge, deux fois par semaine, de rédiger une chronique souvent éblouissante, sur des personnages dont il faut assumer les promotions parce qu'imposées par l'actualité, et accomplir cela sans défaillance depuis bientôt sept cents fois, ce n'est peut-être pas du génie, mais c'est sûrement bien du talent.



Et puis, Vincent Roca dit ses textes à l'antenne, en direct et mon admiration pour lui en est d'autant plus grande ! Ainsi que pour ceux et celles qui font de même. J'ai pourtant connu, moi aussi, les émotions du direct, mais les mots n'étaient pas de moi.

D'ailleurs, encore maintenant, je ne puis passer devant une lourde porte close dont le voyant rouge interdit impérieusement l'ouverture à quiconque, sans penser que, de l'autre côté, des mots sont prononcés, probablement recueillis au même instant par des auditeurs inconnus ! Et mon cœur se serre alors d'une confraternelle jalousie pour ceux qui les disent.



PUB OU PROMO ?

Bien sûr, je suis d'une génération pour laquelle la "réclame" n'était considérée qu'avec un mépris condescendant. Du moins en était-il ainsi lorsque j'étais enfant. Et puis les rationnements et les privations provoqués par l'occupation allemande ayant engendré "le marché noir" durant dix ans et plus, pour les articles les plus usuels, il n'était vraiment pas nécessaire, dans ma jeunesse, de vanter les qualités d'un produit pour en assurer la vente.

Loin de moi l'idée de regretter cette époque révolue mais, maintenant, aucune denrée matérielle ou culturelle n'a la moindre chance de rencontrer le succès le plus modeste si son lancement sur le marché n'a pas été précédé par une publicité que l'on a rapidement abrégée en "pub". Aujourd'hui on parle pudiquement de "promotion", qu'il s'agisse de vendre un roman ou de la confiture, une voiture ou un film ! Ceux qui ont espéré pouvoir s'en passer le regrettent généralement, bien qu'un matraquage intensif ne soit nullement la garantie du succès.

Il fut un temps où j'ironisais à propos des gens du spectacle qui venaient, devant une caméra ou un micro, nous dire à quel point l'œuvre qu'ils présentaient était une pure merveille. Sur tous les plans : auteur, metteur en scène, décorateur, comédien... c'était l'extase garantie pour tous ceux qui voudraient bien se déplacer !

Or, un jour que je répétais *Les Nuits difficiles*, pièce de Dino Buzzati (qui était tout de même l'auteur du *Désert des Tartares*) pour la jouer dans une usine désaffectée, rebaptisée "Théâtre de la Manufacture", avant de céder la place à la nouvelle Bibliothèque Nationale de France, le metteur en scène me demanda de le remplacer, submergé qu'il se trouvait par ses multiples tâches, à une interview par téléphone qui, enregistrée le matin, passerait sur les ondes de France Culture le soir même à une heure avancée de la nuit. Plein de candeur, je me fais un peu prier mais j'accepte dans la joie et prépare mentalement les phrases qui me paraissent essentielles



pour le succès de notre entreprise.

Effectivement, le lendemain matin, après les réglages techniques nécessaires démarre, dirigée par une jeune femme sympathique à la voix chaleureuse, l'interview prévue : je décline mon identité, ma fonction, après quoi la dame me demande quelle formation j'ai reçue, dans quels films j'ai tourné, avec quels réalisateurs, combien de pièces j'ai joué, dans quels théâtres, etc... etc...

Bien entendu, cela prend du temps et je commence à m'inquiéter ! Nous en arrivons tout de même au sujet de notre entretien et je balance tout ce que j'avais préparé en vantant les immenses qualités de chacun : auteur, réalisateur, distribution, tout le monde y passe sans exception ! Sans oublier les dates des représentations et les heures d'ouverture de la caisse pour la location des places !

-Merci beaucoup, monsieur ! conclut mon interlocutrice.

Eh bien, le soir à minuit, auditeur attentif de France Culture, j'ai bien dû constater que, pratiquement, seules mes petites histoires personnelles passaient à l'antenne et qu'il n'était, pour ainsi dire, presque plus question du véritable motif de mon intervention !

J'aime mieux vous dire qu'à la répétition du lendemain, l'accueil de mes camarades fut plutôt frais !

-Merci, vieux ! C'est gentil de n'avoir parlé que de toi ! On s'en souviendra !

Et d'autres gracieusetés encore...

Voilà pourquoi, je n'ironiserai plus jamais sur le difficile travail de ceux et celles qui nous affirmeront péremptoirement que la chanson idiote, la pièce incompréhensible ou le film nul qu'ils ont à défendre sont, en réalité, le tube de l'été, le spectacle qui révolutionnera l'art dramatique et le film que le monde entier nous envie parce qu'il est "à la fois drôle et émouvant"... alors que tous trois ne seront plus à l'affiche une semaine plus tard !



EPILOGUE

(MOMENTANÉ ?)

Au moment de tracer un trait final au bas d'une dernière page, me voilà bien embarrassé. Je n'ai pas l'imagination indispensable au romancier et j'arrive au bout, je crois, de mes souvenirs dans un métier que j'aime tant.

Je sais bien qu'on se souvient plus facilement de ce que l'on a fait il y a cinquante ans que de ce que l'on a mangé la veille au soir. L'âge est là, qui ne reculera jamais.

Si j'essayais de continuer, nul doute que me reviendrait quelque anecdote pittoresque ou le souvenir d'une rencontre que je croyais à jamais enfouie dans ma mémoire défaillante. Mais si vous m'avez fait l'honneur de me lire jusqu'ici, ne pensez-vous pas que ce serait vous tenir en piètre estime que de vous imaginer suivant mes divagations longtemps encore ?

Beaucoup de disparus, peu de survivants, je ne voudrais pas que mes pages précédentes ne soient qu'une longue litanie de comédiens et techniciens plus ou moins glorieux mais qui, tous, ont aimé leur métier avec une passion qui doit leur valoir notre respect et notre admiration.

Je m'aperçois que j'ai beaucoup plus parlé d'hommes que de femmes. J'en ai pourtant rencontré un grand nombre aussi belles que talentueuses, mais est-ce ma faute si, jusqu'à présent, les critères de jeunesse et de beauté sont plus essentiels dans la durée d'une carrière féminine que masculine ? Je ne parle évidemment là que de celles qui apparaissent sur la scène ou à l'écran.



Que j'en ai connu des jeunes femmes ravissantes aussi dotées de talent que d'attraits mais qui, passé l'éclat de leur jeunesse n'ont pu, ni su, prolonger l'éblouissante trajectoire de débuts fulgurants jusqu'à l'automne d'une réussite durable ! Citer des noms vous paraîtrait bien cruel !

Certes, à une époque où paraissent tant de réalisatrices et techniciennes dans toutes les spécialités autrefois réservées aux bonshommes, l'égalité des sexes va régner dans tous les domaines. Ce n'était pas tout à fait la même chose lorsque je suis entré dans ce métier où seule la fraîcheur de la jeunesse permettait aux actrices de s'imposer... le plus longtemps possible !

Au moment de vous quitter (je n'ai pas dit : « mourir » !), c'est paisiblement que je me retourne vers toutes ces années écoulées. Point d'amertume ni de regrets ! Certes, je n'ai jamais connu la gloire des célébrités ! Sans doute, mes possibilités ne me permettaient-elles pas de parvenir à un degré plus élevé. Et n'aurais-je plus de souvenirs à évoquer " sur un plateau " ?

Paris. Automne 2007

Bernard Musson
49 rue Dutot
75015 Paris.



Au milieu d'une filmographie faite de près de deux cents films, on se souvient surtout de lui pour son personnage de Pommier dans La Vache et le prisonnier, où il affrontait Fernandel. Huissier (Papa, maman, ma femme et moi), majordome (Bonjour sourire), fétichiste des poupées gonflables (Le Cri du cormoran), déshabilleur de Catherine Deneuve dans Belle de jour ou imbécile bègue (Pétrole ! Pétrole !). Musson a traversé un demi-siècle de cinéma scène par scène, avec des personnages dont le regard noir vrillait ses interlocuteurs sur place.

*Jean Tulard, de l'Institut
(Dictionnaire du Cinéma)*



FILMOGRAPHIE

- 1951 *Jeux interdits* de René Clément
Un Grand patron de Yves Ciampi
Un Vrai coupable de Pierre Thévenard
- 1952 *Les Belles de nuit* de René Clair
C'est arrivé à Paris de Henri Lavorel
Nous sommes tous des assassins de André Cayatte
L'Île aux femmes nues de Henri Lepage
Un Caprice de Caroline chérie de Jean Devaivre
Les Dents longues de Daniel Gélín
Lucrèce Borgia de Christian Jaque
- 1953 *L'Esclave* de Yves Ciampi
Le Grand jeu de Robert Siodmak
Le Guérisseur de Yves Ciampi
Mam'zelle Nitouche de Yves Allégret
Les Trois Mousquetaires de André Hunebelle
Virgile de Carlo Rim
La Belle de Cadix de Raymond Bernard
L'Affaire Maurizius de Julien Duvivier
Le Comte de Monte-Cristo de Robert Vernay - seconde époque : *La vengeance*
Le Témoin de minuit de Dimitri Kirsanoff
- 1954 *Ah! les belles bacchantes* de Jean Loubignac
Escalier de service de Carlo Rim
Les Évadés de Jean-Paul Le Chanois
Le Fils de Caroline chérie de Jean Devaivre
Marchandes d'illusions de Raoul André
Pas de souris dans le business de Henri Lepage
Série noire de Pierre Foucaud



- Papa, maman, la bonne et moi de Jean-Paul Le Chanois*
Huis-clos de Jacqueline Audry
- 1955 *Bonjour sourire de Claude Sautet*
Chantage de Guy Lefranc
L'Impossible Monsieur Pipelet de André Hunebelle
Lola Montès de Max Ophüls
Marguerite de la nuit de Claude Autant-Lara
Marie-Antoinette reine de France de Jean Delannoy
Papa, maman, ma femme et moi de Jean-Paul Le Chanois
Pas de pitié pour les caves de Henri Lepage
Soupçons ou la pavane des poissons de Pierre Billon
Les Nuits de Montmartre de Pierre Franchi
Mémoires d'un flic de Pierre Foucaud
Gueule d'ange de Marcel Blistène
- 1956 *Bonsoir Paris, Bonjour l'amour de Ralph Baum*
C'est une fille de Paname de Henry Lepage
Courte tête de Norbert Carbonnaux
L'Homme à l'imperméable de Julien Duvivier
Paris, Palace Hôtel de Henri Verneuil
Pitié pour les vamps de Jean Josipovici
Cinq millions comptant de André Berthomieu
Le Septième commandement de Raymond Bernard
Les Truands de Carlo Rini
La Vie est belle de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault
Que les hommes sont bêtes de Roger Richebé
Ariane (Love in the afternoon) de Billy Wilder
- 1957 *A pied, à cheval et en voiture de Maurice Delbez*
Clara et les méchants de Raoul André
Le Dos au mur de Édouard Molinaro
Comme un cheveu sur la soupe de Maurice Régamey
Les Misérables - Les misérables - 1e époque de Jean-Paul Le Chanois



- Le Septième ciel de Raymond Bernard*
Sois belle et tais-toi de Marc Allégret
Le Souffle du désir de Henri Lepage
Le Temps des œufs durs de Norbert Carbonnaux
C'est arrivé à 36 chandelles de Henri Diamant-Berger
 1958 *Archimède le clochard de Gilles Grangier*
Houla-Houla de Robert Darène
Maxime de Henri Verneuil
Oh ! que mambo de John Berry
Le Petit Prof de Carlo Rim
Taxi, roulotte et corrida de André Hunebelle
Les Vignes du seigneur de Jean Boyer
Meurtre en quarante-cinq tours de Etienne Périer
Minute papillon de Jean Lefèvre
Le Gendarme de Champignol de Jean Bastia
 1959 *La Marraine de Charley de Pierre Chevalier*
Pantalaska de Paul Paviot
Par-dessus le mur de Jean-Paul Le Chanois
Rue des prairies de Denys de La Patellière
La Vache et le prisonnier de Henri Verneuil
Le Baron de l'écluse de Jean Delannoy
Le Confident de ces dames de Jean Boyer
 1960 *L'Affaire d'une nuit de Henri Verneuil*
Les Amours de Paris de Jacques Poitrenaud
La Française et l'amour - Sketch : L'adultère de Henri Verneuil
Le Mouton de Pierre Chevalier
Le Passage du Rhin de André Cayatte
Le Président de Henri Verneuil
Au cœur de la ville de Pierre Gauthier
Le Miracle des loups de André Hunebelle
Le Capitan de André Hunebelle



- 1961 *Le Couteau dans la plaie (Five miles to midnight) de Anatole Litvak*
Les Lions sont lâchés de Henri Verneuil
Tout l'or du monde de René Clair
Le Monte charge de Marcel Blüwal
Les Amours célèbres - Sketch : Agnès Bernauer de Michel Boisrond
Le Comte de Monte-Cristo de Claude Autant-Lara
- 1962 *Les Bonnes causes de Christian Jaque*
Comment réussir en amour de Michel Boisrond
Le Glaive et la balance de André Cayatte
Mélodie en sous-sol de Henri Verneuil
Les Mystères de Paris de André Hunebelle
Les Veinards - Sketch : Le repas gastronomique de Jean Girault
Pourquoi Paris ? de Denys de La Patellière
Charade de Stanley Donen
Le Diable et les Dix Commandements de Julien Duvivier
- 1963 *Cherchez l'idole de Michel Boisrond*
Des Frissons partout de Raoul André
Le Journal d'une femme de chambre de Luis Bunuel
La Porteuse de pain de Maurice Cloche
- 1964 *Les Amitiés particulières de Jean Delannoy*
Comment épouser un premier ministre de Michel Boisrond
Fantômas de André Hunebelle
Moi, et les hommes de quarante ans de Jack Pinoteau
Une Souris chez les hommes de Jacques Poitrenaud
Un Monsieur de compagnie de Philippe de Broca
Week-end à Zuydcoote de Henri Verneuil
Le Caïd de Champignol de Jean Bastia
Le Jour d'après (Up from the beach) de Robert Parrish
- 1965 *Paris au mois d'août de Pierre Granier-Deferre*
La Seconde vérité de Christian Jaque
Un milliard dans un billard de Nicolas Gessner



- Les Bons vivants - Sketch : Le procès de Gilles Grangier*
Le Dix-septième ciel de Serge Korber
- 1966 *Belle de jour de Luis Buñuel*
Qui êtes-vous, Polly Maggoo ? de William K. Jein
Brigade anti-Gang de Bernard Borderie
Le Jardinier d'Argenteuil de Jean-Paul Le Chanois
Une Femme en blanc se révolte de Claude Autant-Lara
- 1968 *Faites donc plaisir aux amis de Francis Rigaud*
Sous le signe de Monte-Cristo de André Hunebelle
La Voie lactée de Luis Bunuel
- 1969 *Les Caprices de Marie de Philippe de Broca*
Le Clan des Siciliens de Henri Verneuil
Dernier domicile connu de José Giovanni
Une Veuve en or de Michel Audiard
La Peau de Torpedo de Jean Delannoy
La Vampire nue de Jean Rollin
- 1970 *Le Cinéma de Papa de Claude Berri*
Le Cri du cormoran le soir au-dessus des jonques de Michel Audiard
Macédoine de Jacques Scandolari
Max et les ferrailleurs de Claude Sautet
Mourir d'aimer de André Cayatte
On est toujours trop bon avec les femmes de Michel Boisrond
Peau d'âne de Jacques Demy
- 1971 *Papa, les petits bateaux de Nelly Kaplan*
La Part des lions de Jean Larriaga
Le Soleil des voyous de Jean Delannoy
- 1972 *Le Charme discret de la bourgeoisie de Luis Buñuel*
Elle cause plus, elle flingue de Michel Audiard
L'Insolent de Jean-Claude Roy
Chacal, The day of the jackal de Fred Zinnemann
Les Anges de Jean Desvilles



- 1973 *La Dernière bourrée à Paris de Raoul André*
Le Magnifique de Philippe de Broca
La Merveilleuse visite de Marcel Carné
Les Quatre Charlots mousquetaires de André Hunebelle
A nous quatre, cardinal de André Hunebelle
Deux hommes dans la ville de José Giovanni
Je ne sais rien, mais je dirai tout de Pierre Richard
Les Gaspards de Pierre Tchernia
OK patron de Claude Vital
- 1974 *Comme un pot de fraises de Jean Aurel*
Le Fantôme de la liberté de Luis Bunuel
Impossible, pas Français de Robert Lamoureux
- 1975 *Opération Lady Marlène de Robert Lamoureux*
L'Incorrigible de Philippe de Broca
Silence...on tourne de Roger Coggio
- 1976 *Le Chasseur de chez Maxim's de Claude Vital*
- 1977 *Le Maestro de Claude Vital*
Cet obscur objet du désir de Luis Bunuel
- 1978 *Le Cavaleur de Philippe de Broca*
Le Pion de Christian Gion
Le Temps des vacances de Claude Vital
Grandissons de Joachim Kurz
- 1979 *Le Gagnant de Christian Gion*
Retour en force de Jean-Marie Poiré
- 1980 *Cherchez l'erreur de Serge Korber*
- 1981 *Pétrole, pétrole de Christian Gion*
Jamais avant le mariage de Daniel Ceccaldi
- 1982 *Ça va faire mal ! de Jean-François Davy*
L'Éducation Anglaise de Jean-Claude Roy
Rebelote de Jacques Richard
Les Diplômés du dernier rang de Christian Gion



- 1983 *Ya t-il un pirate sur l'antenne ? de Jean-Claude Roy*
Le Fou du roi de Yvan Chiffre
- 1984 *Neuville ma belle de Mac Kelly*
- 1985 *Pirates de Roman Polanski*
- 1986 *Bitumes, court métrage de François Velle*
- 1989 *Erreur de jeunesse de Radovan Tadic*
L'Invité surprise de Georges Lautner
- 1991 *588, rue Paradis de Henri Verneuil*
La Révolte des enfants de Gérard Poitou-Weber
Sup de fric de Christian Gion
- 1993 *Le Fond de l'air est frais, court métrage de Thierry Boscheron*
Mayrig de Henri Verneuil
- 1996 *Lucie Aubrac de Claude Berri*
Comme des rois de François Velle
- 2000 *La Fiancée de Dracula de Jean Rollin*
- 2001 *Le Jour où je n'existe pas de Jean-Charles Fitoussi*
- 2004 *Pellis, court métrage de Yann Gozlan*



THÉÂTRE

<i>-Th. De l'Atelier de Guy Verdot, 1949</i>	<i>L'Eternelle comédie</i>
<i>-Th. du Vieux-Colombier de Jean Mogin, 1950</i>	<i>A chacun selon sa faim</i>
<i>-Festival de Nîmes de William Shakespeare</i>	<i>Jules César</i>
<i>-Festival de Nîmes de Jean-Paul Sartre</i>	<i>Les Mouches</i>
<i>-Th. du Vieux-Colombier de Jean-François Noël</i>	<i>Les Princes du sang</i>
<i>-Th. de Poche de Max-André Baeza, 1952</i>	<i>Dernier dialogue</i>
<i>-Ambassadeurs de Ladislav Fodor, 1955</i>	<i>Le Troisième jour</i>
<i>-Potinière de Jaime Silas</i>	<i>Géraldine et l'amour</i>
<i>-Casino de Nice de Michel Perrin</i>	<i>Le Monsieur qui a perdu ses clés</i>
<i>-Th. Renaissance de Jean Lavitte, 1957</i>	<i>Le Souvenir éternel</i>
<i>-Potinière de Jaime Silas</i>	<i>L'autre triangle</i>
<i>-Comédie Wagram de Marcel Franck, 1958</i>	<i>Isabelle et le pélican</i>
<i>-Théâtre de Paris d'Agatha Christie</i>	<i>La Toile d'araignée</i>



<i>-Th. Fontaine</i> <i>d'Alexandre Breffort</i>	<i>Rididine</i>
<i>-Th. du Gymnase</i> <i>de Georges Neveux, 1960</i>	<i>La Voleuse de Londres</i>
<i>-Th. des Variétés</i> <i>de Michel Perrin, 1961</i>	<i>Le Petit bouchon</i>
<i>-Th. Michel</i> <i>d'Aldo de Benedetti</i>	<i>Trente secondes d'amour</i>
<i>-Casino de Nice</i> <i>de Marc-Gilbert Sauvajon, 1962</i>	<i>Treize à table</i>
<i>-Th. du Châtelet</i> <i>de Frédéric Dard, 1966</i>	<i>Monsieur Carnaval</i>
<i>-Th. de la Porte St-Martin</i> <i>d'Anita Hart et Maurice Bradell, 1967</i>	<i>Baby Hamilton</i>
<i>-Th. de la Michodière</i> <i>d'Albert Husson, 1969</i>	<i>La Paille humide</i>
<i>-Casino de Nice</i> <i>de Robert Thomas</i>	<i>Piège pour un seul homme</i>
<i>-Th. des Nouveautés</i> <i>de Claude Magnier, 1970</i>	<i>Herminie</i>
<i>-Th. de l'Européen</i> <i>de Woody Allen, 1972</i>	<i>Nuits de Chine</i>
<i>-Th. Charles de Rochefort</i> <i>de Jean Barbier</i>	<i>Seul le poisson rouge est au courant</i>
<i>-Th. de La Renaissance</i> <i>de Peter Nichols, 1975</i>	<i>Ne m'oubliez pas</i>
<i>-Th. Tristan Bernard</i> <i>de Dominique Nohain</i>	<i>Le Troisième témoin</i>
<i>-Th. Tristan Bernard</i> <i>de Frédérick Knott, 1976</i>	<i>Crime parfait</i>
<i>-Th. Tristan Bernard</i> <i>de Bricaire et Lasaygues, 1979</i>	<i>Comédie pour un meurtre</i>



-Th. Tristan Bernard de Dominique Nohain, 1981	<i>Une heure à tuer</i>
-Th. Marigny de Peter Schaffer, 1982	<i>Amadeus</i>
-Th. de l'Eldorado de Carlo Goldoni, 1983	<i>Les Rustres</i>
-Th. de la Manufacture de Dino Buzzati, 1984	<i>Les Nuits difficiles</i>
-Petit Odéon de Constance Delaunay, 1985	<i>La Donna et Olympe dort</i>
-Th. Silvia Monfort d'Alexandre Dumas	<i>La Tour de Nesle</i>
-Th. de l'Odéon de René de Obaldia, 1987	<i>Genousie</i>
-En tournée d'Eugène Labiche, 1990	<i>Le Voyage de M. Perrichon</i>
-Th. des Mathurins de Christian Dob, 1993	<i>En attendant les boeufs</i>
-Th. des Bouffes du Nord d'Alfred de Musset, 1994	<i>Les Caprices de Marianne</i>
-Th. de Chaillot et en tournée de Jean Racine, 2001	<i>Bérénice</i>
-Th. des Bouffes du Nord de Jean Racine, 2008	<i>Bérénice</i>



TÉLÉVISION

- 1957 *Le Quadrille des diamants de Claude Barma*
- 1958 *Châteaux en Espagne de François Gir*
- 1959 *Les Maris de Léontine de André Leroux*
- 1960 *Le Prince et le pauvre de Marcel Cravenne*
Rouge de André Leroux
Week-end surprise de André Leroux
- 1961 *Revue de André Leroux*
- 1962 *Les Caprices de Marianne de Claude Loursais*
Les Célibataires de Jean Prat
Le Gendre de M. Poirier de André Leroux
Rien que la vérité de Claude Loursais
L'Inspecteur Leclerc enquête, épisode Le Saut périlleux de André Michel
- 1964 *Un Homme en or de André Leroux*
Méliès, le magicien de Montreuil de Jean-Christophe Averty
Félix, feuilleton en 13 épisodes de Christian Duvalaix
L'Abonné de la ligne U, feuilleton en 40 épisodes de Yannick Andreï
- 1965 *Les Cinq dernières minutes, épisode Bonheur à tout prix de Claude Loursais*
Mademoiselle de la fertè de Gilbert Pineau
Ubu roi de Jean-Christophe Averty
- 1966 *Il faut que je tue M. Rumann de Guy Casaril*
Comment ne pas épouser un milliardaire ? Feuilleton en 26 épisodes de Roger Iglésis
Les Cinq dernières minutes, épisode La Rose de fer de Jean-Pierre Marchand
Rouletabille chez les bohémiens, feuilleton en 10 épisodes de Robert Mazoyer



- 1967 *La Marseillaise de Rude de Alain Boudet*
Terrain vague, épisode Interrogatoire de Guy Laforêt
Vidocq, épisode Le Crime de la mule noire de Marcel Bluwal
- 1968 *Les Grandes espérances de Marcel Cravenne*
Joanny Leniot de Jean Bescont
- 1969 *D'Artagnan de Claude Barma*
- 1970 *Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles de Jean-Christophe Averty*
Lancelot du lac de Claude Santelli
Les Saintes chéries, épisode Eve au travail de Jean Becker et Nicole de Buron
La Polonaise de Henri Spade
- 1971 *Al Jolson de Jean-Christophe Averty*
Pas le moral pour deux sous de Jean Archimbaud
Ubu enchaîné de Jean-Christophe Averty
Madame, êtes-vous libre ? de Jean-Paul Le Chanois
- 1972 *Figaro-ci, Figaro-là : la calomnie de Hervé Bromberger*
Kitsch-kitsch de Janine Guyon
- 1973 *Les Malheurs de la comtesse de Bernard Deflandre*
Musidora de Jean-Christophe Averty
La Paroi de Jean-Paul Le Chanois
Joseph Balsamo de André Hunebelle
Molière pour rire et pour pleurer de Marcel Camus
L'Éducation sentimentale de Marcel Cravenne
- 1974 *Les Cinq dernières minutes, épisode Si ce n'est toi de Claude Loursais*
Le Mystère Frontenac de Maurice Frydland
Les Dernières cartes de Marcel Cravenne
Les Faucheurs de marguerites de Claude Boissol
- 1975 *Les Cinq dernières minutes, épisode Coup de pouce de Claude Loursais*
L'anglais tel qu'on le parle de Georges Folgoas
Les Cinq dernières minutes, épisode Pour qui sonne le jazz de Jacques Ardouin



- La Cuillère dans l'arsenic de Philippe Galardi*
Marie-Antoinette de Guy Lefranc
Paul Gauguin de Roger Pigaut
Le Secret des dieux de Guy-André Lefranc
- 1976 *Les Brigades du tigre, épisode Don de Scotland Yard de Victor Vicas*
- 1977 *Emmenez-moi au Ritz de Pierre Grimblat*
- 1978 *Photos de familles : les héritiers de Juan Luis Buñuel*
Ce diable d'homme : Voltaire de Marcel Camus
Emile Zola ou la conscience humaine de Stelio Lorenzi
Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut de Jean Delannoy
La Filière de Guy Lefranc
- 1979 *Avoir été de Roland-Bernard*
- 1980 *L'Âge bête de Jacques Ertaud*
La Mort en sautoir de Pierre Goutas
Le Moustique de Maurice Frydland
- 1981 *Ubu cocu ou l'archeopteryx de Jean-Christophe Averty*
Le Voyage du hollandais de Charles Brabant
Nana de Maurice Cazeneuve
Les Liaisons dangereuses de Charles Brabant
- 1982 *La Démobilisation générale de Hervé Bromberger*
Jupiter 81 de Maurice Frydland
Le Pouvoir d'inertie de Jean-François Delassus
Papa poule de Roger Kahane
Paris Saint-Lazare de M Pico
Félix Krull de Serge Trichter
- 1983 *Merci Sylvestre de Serge Korber*
Médecin de nuit (plusieurs réalisateurs)
- 1984 *Les Cinq dernières minutes de Claude Loursais*
Les Chiens de Jérusalem de Fabio Carpi
Jacques le Fataliste de Claude Santelli



- Le Tueur triste de Nicolas Gessner*
- 1985 *Maguy (plusieurs réalisateurs)*
La Politique est un métier de Maurice Frydland
L'Année terrible de Claude Santelli
- 1986 *L'Affaire Marie Besnard de Yves-André Hubert*
L'ami Maupassant : L'enfant de Claude Santelli
- 1987 *Les Caves du Majestic (série Les Enquêtes du Commissaire Maigret) de Maurice Frydland*
Les Mémés sanglantes de Bruno Gantillon
Marc et Sophie (plusieurs réalisateurs)
- 1988 *Hemingway de Bernard Sinkel*
Vivement lundi (plusieurs réalisateurs)
- 1989 *Les Nuits révolutionnaires, feuilleton en 7 épisodes de Charles Brabant*
- 1990 *L'ami Giono : Ennemonde de Claude Santelli*
Le Gorille compte ses abattis de Jean Delannoy
Erika mon amour de Maurice Frydland
- 1991 *Quiproquos de Claude Vital*
Aldo tous risques de François Cohen-Séat, Michel Lang
Tout ou presque de Claude Vital
Maxime et Wanda, épisode Les Belles ordures de Claude Vital
- 1994 *Les Caprices de Marianne de Jean-Daniel Verhaeghe*
- 1996 *L'Allée du roi de Nina Companeez*
La Comète de Claude Santelli
- 1998 *Les Allumettes suédoises de Jacques Ertaud*
- 1999 *Louis la Brocante et les amoureux du manège de Maurice Frydland*
- 2002 *La Grande brasserie de Dominique Baron*



TABLE DES MATIÈRES

3	<i>Remerciements</i>
6	<i>Préface</i>
9	<i>Ben-Hur à Orléans</i>
11	<i>Où jeunesse se passe</i>
13	<i>Tournez manège</i>
15	<i>A la découverte de la femme</i>
18	<i>Charles Dullin (1885-1949)</i>
21	<i>La reine morte et moi</i>
23	<i>Beethoven au couvent</i>
24	<i>Une belle histoire</i>
25	<i>Curieux destins</i>
27	<i>Cycliste dans le désert</i>
30	<i>Belle-maman à la plage</i>
32	<i>Présence d'un comédien</i>
34	<i>Débuts hippiques sans lendemain</i>
36	<i>De charybde en Scylla</i>
38	<i>Espion malgré moi</i>
40	<i>Souvenirs de chanoine</i>
42	<i>Sacha Guitry</i>
45	<i>Pagnol, Raimu, Knock et les autres</i>
48	<i>Un beau métier</i>
50	<i>Lumières</i>
51	<i>Souvenirs plutôt "misérables"</i>
56	<i>Mon séjour à l'Élysée</i>
61	<i>Vains de bourgogne</i>
63	<i>Monsieur Vincent s'en est allé</i>
65	<i>La carrière de Tartempion</i>
67	<i>Un vaudeville qui n'a pas fait beaucoup rire</i>



- 70 *La vache et le prisonnier*
73 *La Sicile et ses clans*
74 *Des exemples à ne pas suivre*
77 *Sa majesté Jean Gabin*
79 *M. Carnaval et sa bohème*
82 *Quand les "dramatiques" l'étaient*
85 *Une distribution de rêve*
87 *Moi et Cary Grant*
88 *Il est chez moi*
90 *Cinéma coquin... même un peu plus*
94 *Le roi d'Angleterre à Billancourt*
96 *Près d'un "Aimé de Dieu"*
99 *Se faire un nom*
100 *C'est pas beau de faire peur aux enfants*
102 *Qui ne connaît Roger Carel ?*
104 *Bourvil*
105 *Bergman, Sautet, Buñuel*
110 *Michel Audiard*
111 *Henri Virlojeux*
112 *N'oublions pas*
115 *Quand la télé nous fait rire*
117 *Tréjan le généreux*
119 *Un ami auquel je veux du bien*
121 *Chacun son tour*
122 *J'aime tellement le théâtre*
126 *Réflexes conditionnés*
127 *L'habit ferait-il le moine ?*
129 *La question Molière ?*
131 *Les enfants d'Harpagon*
134 *André Degaine*
137 *Il n'y a pas que la philosophie dans la vie*
139 *Mon dentiste a du génie*
143 *Un magicien du "direct"*



145	<i>Pub ou promo ?</i>
147	<i>Épilogue (momentané ?)</i>
149	<i>Note de Jean Tulard</i>
150	<i>Filmographie</i>
157	<i>Théâtre</i>
160	<i>Télévision</i>



Bernard Musson

Sur un plateau

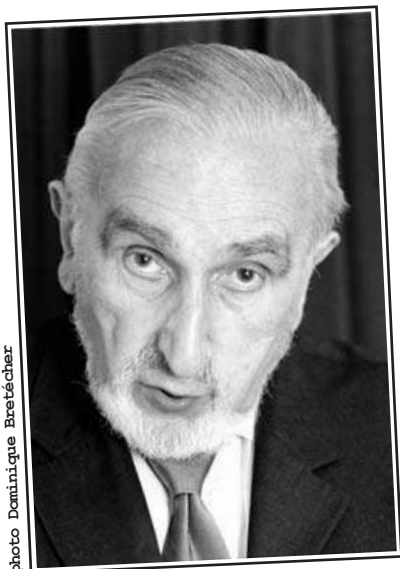


photo Dominique Bretécher

J'ai un ami comédien, ça fait une paie que je ne l'ai vu. Musson, il s'appelle. Un grand à mine compassée. Il joue ce qu'on appelle les petits emplois, mais il travaille comme un fou ; tu l'aperçois dans tous les films. Tu sais pas fatalement son nom, mais tu le connais, toute la France le connaît. Et qu'interprète-t-il ? Je vais te dire : un maître d'hôtel, ou un croque-mort, ou un académicien, ou un ministre, rarement autre chose, ce qui prouve combien les quatre professions que je viens de numérer sont soeurs, sont conjointes, presque interchangeables. Leur dénominateur commun ? Musson !

Un grand type d'apparence sévère, gourmée (mais un fin gourmé !) avec un air de ne croire qu'en la bienséance. Musson ! Je lui dis bonjour en passant ; j'oublie jamais les gens de bonne rencontre. Regarde bien les génériques de fin ; la plupart des spectateurs se taillent dès qu'il se déroule. Ils ont tort ; un film n'est vraiment fini que lorsque l'écran est redevenu blanc. Lis tout : tu trouveras obligatoirement Musson. Le Ministre de l'Intérieur (voire à la rigueur le préfet de police) : Musson ! Le maître d'hôtel : Musson ! L'académicien : Musson... Les vedettes pâlisent, Musson demeure. Dans le fond, c'est ça, le vrai vedettariat : cette pérennité. Valet de chambre, académicien, c'est-à-dire la classe ! Moi, je veux fonder le club à Musson. Gilet rayé ou habit vert ; croque-mort ou ministre désarmé, va-t'en trouver la différence...

Frédéric Dard,
San Antonio / Les deux oreilles et la queue,
Editions Fleuve noir, 1984.

Illustration en couverture
Edmond Pauly, 1980.